

3371
CHILLANDRE, J.
1943

CHAPITRE V

Signification augurale de la droite et de la gauche

Parmi la grande variété de pratiques de l'art divinatoire (1), seules entrent dans le cadre de la présente étude la divination par le vol des oiseaux et la divination par les signes célestes, éclairs et tonnerre, car seules elles comportent un caractère en rapport avec la droite et la gauche. Encore ne peut-il s'agir ici de faire une étude complète et approfondie de ces genres de la mantique ancienne (2), mais seulement de

(1) On distinguait généralement cinq espèces différentes de signes auguraux. « Quinque genera signorum observant augures : ex caelo, ex avibus, ex tripudiis, ex quadrupedibus, ex diris » (FESTUS, *de Verbor. signif.*, éd. Mueller, 260 a).

(2) Sur les augures et l'art augural, voir : TH. MOMMSEN, *Handbuch der Röm. Alterthümer, Römisches Staatsrecht*, t. I, p. 1-41 (Leipzig, 1871); t. II, 1 sqq. (Leipzig, 1874); L. LANGE, *Römische Alterthümer*, I², § 50, Berlin, 1863; BECKER-MARQUARDT, *Handbuch der Röm. Alterthümer*, III (1849), p. 68 sqq., IV (1856), p. 345-361; MEZGER, art. *divinatio*, dans la *Real-Encyclopaedie de Pauly-Wissowa*, Stuttgart, 1842; REIN, art. *augures*, dans la *Real-Encyclop.*, 1866; BOUCHÉ-LECLERCQ, *Histoire de la divination dans l'antiquité* (1879), particulièrement t. IV *passim*, et art. *augures*, dans le *Dict. des Antiq.* de DAREMBERG et SAGLIO; THULIN, *Die Etrusk. Disciplin.* (Göteborgs Högskol. Årsskrift, 1905 et 1906); MATERNUS VON CHILANO, *Römische Alterthümer*, II, p. 221 sqq.; ESCHENBACH, *De auguriis veterum* (Diss. Acad., pp. 551 sqq.), MASCOV, *De jure auspicii apud Romanos*, Lipsiae, 1721; MORIN, *Des augures* (Hist. de l'Acad. des Inser., I, pp. 291-293); MANUTIUS, *De auspiciis*, dans le *Thesaurus antiq. Roman.* de SALLENGRE,

IN LA DROITE ET LA GAUCHE
DANS LES POÈMES
HOMÉRIQUES

dégager la signification augurale, attribuée dans les poèmes homériques à la droite et à la gauche, à l'occasion des *signa ex avibus* et des *caelestia auguria*. Nous aurons ensuite à examiner le fondement de cette signification augurale et à nous demander de quelle norme naturelle la droite et la gauche tiennent la valeur bonne ou mauvaise qui leur est conférée : question ardue, que notre sujet nous impose de chercher à résoudre.

**

Qu'il y ait eu, chez les Grecs de l'époque homérique, une science augurale bien établie et faisant autorité, avec des règles traditionnelles relatives à l'observation et à l'interprétation des signes naturels qui constituaient les auspices, cela est hors de doute. A maintes reprises, Homère nous parle de la science, θεσπρότης ou θεσπρόπειν (1), qui a pour objet de révéler aux hommes les arrêts divins; et dans le nombre de ces interprètes des dieux, θεσπρόπει (2), figurent avec un rôle important les augures, οἰωνισταί (3) ou οἰωνοπέλοι (4), inspirés d'Apollon (5), « dont le cœur connaît le sens exact des présages et à qui les peuples obéissent ». (Il. XII, 228-229).

Nous connaissons même les noms de plusieurs de ces hommes, bien versés dans leur art (Od. II, 170), accrédités d'une façon quasi officielle et jouissant d'une grande considération auprès de la foule. Tel est le θεσπρόπος οἰωνιστής Calchas, fils de Thestor (Il. XIII, 70), « de beaucoup le meilleur des devins, qui connaît le présent, le futur, le passé, et qui a su conduire les nefs des Achéens jusques à Ilion, par

1, pp. 805-810; BULLENGERUS, *De sortibus, auguriis, ominibus*, dans le *Thesaurus antiq. Roman.* de GRAEVIUS, V, p. 362 sqq.; A. NIPHUS, *De auguriis*, *ibid.*, V, pp. 324-360.

(1) Il. I, 85, 87, 385; VI, 438; XI, 794; XVI, 50; Od. I, 45; II, 201. V. BOUCHÉ-LECLERCQ, *op. cit.*, I, 275; II, 10; III, 101, 246.

(2) Il. XII, 228; XIII, 70.

(3) Il. II, 858; XIII, 70; XVII, 218. V. BOUCHÉ-LECLERCQ, *op. cit.*, I, 126, 127 sqq.

(4) Il. I, 69; VI, 76; cf. Od. XV, 225 et 252, où l'augure est qualifié de μέγας.

(5) Il. I, 72; Od. XVI, 252.

l'art divinatoire qu'il doit à Phoebos-Apollon » (Il. I, 69-72); il avait prédit le nombre d'années que devait durer la guerre de Troie (Il. II, 322) et c'est lui qui révéla la cause de l'épidémie qui ravageait l'armée des Achéens (Il. I, 92 sqq.). Tel est encore le vieil Halitherses, fils de Mastor, « qui excellait entre tous ceux de son temps à connaître le vol des oiseaux et à prédire l'avenir » (Od. II, 158-159). Dans l'assemblée du peuple, à Ithaque, il siège parmi les gérontes (*ibid.* 14) et nous le voyons se lever pour interpréter avec autorité un présage qui vient d'apparaître au-dessus de la foule (*ibid.* 161 sqq.). Déjà, à l'époque du départ pour Troie, il avait prédit les « erreurs » d'Ulysse et son retour à Ithaque au bout de vingt ans (*ibid.* 174-176). — Un illustre devin, le plus ancien dont il soit fait mention, est Mélémos (Od. XV, 25). Originaire de Pylos, établi ensuite à Argos, il devint l'ancêtre des Mélémpides (1), race de devins qui se transmettaient de père en fils les secrets de la divination et parmi lesquels on compte Amphiaraios (*ibid.* 253) et Théoclymène (*ibid.* 225). En débarquant à Ithaque, Théoclymène interprète fort pertinemment un vol d'oiseau, favorable à Télémaque (Od. XV, 529-534); le lendemain, dans le palais, il révèle à Pénélope le retour d'Ulysse (Od. XVII, 151) et annonce aux prétendants leur mort imminente (Od. XX, 350).

Du côté des Troyens, le chef mysien Ennomos est présenté comme étant un οἰωνιστής (Il. II, 858; XVII, 218), et le fils de Priam, Hélénos, est considéré comme de beaucoup le meilleur des augures (Il. VI, 76).

Vus à l'œuvre dans la pratique de leur art, ces experts de la tradition augurale pouvaient nous fournir des renseignements d'une authenticité précieuse sur la question qui nous intéresse. Malheureusement ils ne nous sont jamais montrés dans l'exercice de leur fonction, en des cérémonies officielles, par exemple Calchas, lors du départ de l'armée achéenne pour Troie (Il. I, 69-72); ou, s'ils interviennent sous nos

(1) Voir BOUCHÉ-LECLERCQ, *op. cit.*, I, 12, 112, 118, etc.; II, 13 sqq.; IV, 129.

yeux, c'est chaque fois à titre privé et dans des circonstances tout à fait fortuites, comme Théoclymène en *Od.* XV, 225 sqq. et Halytherse en *Od.* II, 157 sqq.

Maintes fois, les phénomènes sont interprétés par des augures privés, tout occasionnels et sans connaissances spéciales en la matière : ainsi, par Polydamas, en *Il.* XII, 210 sqq.; par Amphinomos, un des prétendants, en *Od.* XX, 244; par Hélène, en *Od.* XV, 171; par Épéritos, personnage imaginaire, en *Od.* XXIV, 305-306. Le plus souvent même, le présage n'est suivi d'aucune interprétation d'augure public ou privé, et pourtant la signification qu'il comporte est immédiatement et nettement comprise de ceux qui en sont témoins, voire de foules entières, peuple ou armée; c'est le cas en *Il.* II, 353; IX, 236; X, 277; XIII, 822; XXIV, 321; *Od.* XV, 165; XX, 104, 120.

Il est vrai que la plupart des présages mentionnés dans les poèmes homériques se présentent sous forme de *signa oblativa* (1) et constituent des avertissements subits, ayant le caractère d'encouragement, plus souvent de menace, inattendus de ceux à qui ils sont destinés. L'absence d'augure s'explique en de tels cas, et ainsi, l'absence d'une interprétation autorisée.

Il y a cependant des exemples où le présage est formellement sollicité, soit pour connaître la volonté du dieu, soit pour lui demander aide et protection, et dans ces cas la signification du présage ne laisse aucun doute du fait même que l'impétrant a précisé d'avance la nature du signe qu'il attend, par une formule qui correspond à la *legum dictio* des Latins (2).

Au nombre de ces *auguria impetrativa* (ou *impetrata*), il faut ranger les signes envoyés, sur leur demande, à Priam en *Il.* XXIV, 290, 308 sqq.; à Ulysse en *Od.* XX, 98-101; aux Achéens se préparant à faire la traversée du retour, en

(1) Sur les *auspicia oblativa et impetrata*, voir BOUCHÉ-LECLERQ. *op. cit.*, IV, 185; cf. 145.

(2) Cf. SERVIVS, in *En.*, III, 8; XII, 176; STACK, *Théb.* III, 406 sqq.; T. LIVRE, I, 18; SYMMAQUE, *Ep.* III, 44.

Od. III, 173-175; et probablement aussi à ces mêmes Achéens, lors de leur départ pour Troie, en *Il.* II, 350-353.

Bien qu'on pût s'y attendre, en ces cas du moins où les augures sont formellement demandés, ni les pratiques rituelles, ni le formulaire particulier de la cérémonie d'auspication ne se trouvent spécifiés. C'est par une simple allusion qu'il est parlé des cérémonies qui durent se dérouler pour la consultation des dieux à l'aller et au retour des Achéens, dans leur expédition contre Troie. Quand Ulysse se décide à présenter à Zeus sa demande d'assentiment, nous le voyons quitter la couche où il reposait, lever les mains au ciel et prier l'Olympien de lui envoyer un double signe, à l'intérieur et à l'extérieur du palais (*Od.* XX, 95-101); les signes demandés se manifestent : une bonne parole prononcée par une servante, un coup de tonnerre provenant de l'Olympe. Nous ne sommes pas autrement renseignés.

L'exemple de l'*augurium* sollicité par Priam comporte des indications plus précises sur les circonstances de l'auspication. Le vieillard, après s'être purifié les mains avec de l'eau claire (*Il.* XXIV, 303-304), se place debout au milieu de la cour du palais, près de l'autel de Zeus Hercios (*ibid.* 306), reçoit une coupe pleine de vin qu'Hécube lui tend de la main droite (*ibid.* 284), fait la libation rituelle (*ibid.* 306), lève les yeux au ciel et adresse sa prière à Zeus-Père qui règne sur l'Ida (*ibid.* 307-308), en spécifiant l'objet de son vœu (*ibid.* 309; cf. 287-288) et le signe favorable qu'il attend en sanction de ce vœu (*ibid.* 310-313). Le dieu entend la prière et fait connaître son approbation par un présage qui se manifeste tel que Priam l'avait souhaité (*ibid.* 314-320).

Nous verrons dans un instant la nature et la qualité de ce signe. Dans l'attitude des personnages de cette scène, certains détails sont de nature à nous intéresser. Le geste d'Hécube tendant à Priam, de la main droite, la coupe des libations (1), fait penser au geste de l'échanson qui, procédant de

(1) Héraclite, au rapport de CICÉRON (*de divin.* I, 23), assure que la mère de Phalaris avait vu en songe Mercure — ou plutôt une statue de Mercure — répandre du sang d'une coupe qu'il

gauche à droite, tend toujours sa droite vers les convives pour leur verser à boire, et rappelle aussi la coutume que les convives avaient, dans le *symposion*, de se passer l'un à l'autre la coupe de gauche à droite.

Pour interpellier le dieu qui règne sur l'Ida (*ibid.* 308, Priam dut se tourner l'ace à la région méridionale, et nous avons déjà tiré de ce fait la déduction qu'il convenait. Au rapport de Tite-Live, le roi Numa, pendant la cérémonie inaugurale de son intronisation, était tourné aussi face à la région méridionale : « ab augure... deductus in arcem, in lapide ad meridiem versus consedit » (T. Live, I, 18); mais ce fut sans doute pour une autre raison et la concordance des deux attitudes peut n'être que fortuite.

Notons toutefois, à propos de cette cérémonie, que l'augure latin, à côté du roi, tenait rituellement le *lituus* (1) de la main droite, comme Hécube, à côté de Priam, tenait la coupe de libation : « dextra manu baculum... tenens quem lituum appellarunt » (T. Live, *l. cit.*). En outre, dans la cérémonie grecque comme dans la cérémonie latine, une désignation identique est préalablement faite des signes que l'on demande au dieu de manifester, et l'envoi des signes demandés est semblablement tenu pour être la manifestation de l'assentiment divin : « Tum peregit verbis auspicia quae mitti vellet; quibus missis, declaratus est rex Numa... » (T. Live, *l. cit.*) (2).

Mais voici, dans la pratique de l'auspication, une autre concordance entre les traditions grecque et latine, sur un point pour nous capital. A la suite d'un présage qui venait à l'encontre de ses desseins, Hector déclare que, des oiseaux d'augure, il n'a aucunement souci, « qu'ils aillent à droite, vers

tenait de la main droite : « Mercurium e patera, quam dextra manu teneret, sanguinem visum esse fundere. »

(1) Sur le *lituus*, bâton augural, et son usage pour délimiter les régions de l'espace, cf. Cic. *de divinat.* I, 17. V. BOUCHÉ-LECLERCQ, *op. cit.*, IV, 19, 58, 104, 282, 294.

(2) Cf. SERVIUS, in *Æn.*, VI, 191 : moris erat ut captantes auguria, certa sibi spatia designarent, quibus volebant videnda ad se pertinere.

l'aurore et le soleil, ou à gauche, vers l'ombre brumeuse » (*Il.* XII, 237, 239-240). C'est un passage que nous avons déjà étudié et qui nous a mené à une conclusion importante. Il nous suffira de rappeler ici certaines indications que nous en avons déduites, pour voir se dégager une conclusion nouvelle. Hector ne fait pas une déclaration qui le concerne seulement, dans la position où il se trouve en personne, par rapport au présage survenu; mais il exprime son avis personnel sur l'observation et l'interprétation des augures d'une façon générale, tels qu'il les voit observés et interprétés communément autour de lui. Or il se trouve qu'en exprimant son dédain pour l'art augural, Hector nous fait connaître le principe fondamental qui règle la pratique de cet art. Il n'est pas douteux en effet que les deux directions « vers l'aurore et le soleil » d'une part, « vers l'ombre brumeuse » d'autre part, indiquent des directions diamétralement opposées d'une seule et même ligne idéale passant par l'observateur et constituant pour lui un axe d'orientation en vue de l'observation des signes auguraux; et il n'est pas douteux non plus que ces mêmes directions, l'une à gauche, l'autre à droite, ne définissent pas seulement, par des points de repère, le champ de l'observation augurale, mais déterminent aussi l'interprétation favorable ou défavorable qu'il convient d'assigner aux présages observés. C'est véritablement le *templum* qui se trouve ainsi délimité, comme il l'était par le bâton de l'augure, dans l'étendue de la voûte céleste et dans la surface terrestre qui lui correspond, avec la ligne principale ou *cardo* qui le divisait, déterminant la région de droite et celle de gauche. Quant aux régions de devant et d'arrière, elles se déterminent ensuite d'elles-mêmes par le tracé d'une ligne idéale, le *decumanus*, perpendiculaire à la première. Et dès lors se trouvent constituées les quatre directions augurales, chez les Grecs comme chez les Latins (1).

(1) FESTUS, p. 157 : Templum est locus... ut... angulos IIII adfixos habeat ad terram; SERVIUS, in *Æn.*, II, 512 : Varro locum quattuor angulis conclusum aedem docet vocari debere; V. VARRO, de *L. lat.*, VII, 6, 7, 8; A-GELLE, XIV, 7, 7.

Mais vers quelles directions de l'espace était en fait orientée la ligne principale ou *cardo* (1) dans le temple augural ? La réponse à cette question nous est d'ores et déjà connue; elle nous a été fournie par un examen antérieur du texte même qui nous occupe ici : dans la tradition homérique, l'orientation se pratiquait face au Levant; l'observateur homérique avait donc le Nord à sa gauche et le Sud à sa droite; l'axe du temple augural était ainsi constitué par une ligne idéale Nord-Sud qui coupait perpendiculairement, au centre d'observation ou *decussis*, la ligne limite du champ d'observation ou *decumanus*, orientée, elle, par conséquent, de l'Est à l'Ouest. Or telle était exactement, par rapport aux quatre points cardinaux, la disposition du templum romain, d'après le rite augural dont Tite-Live nous a transmis la description précise, à propos de l'intronisation de Numa Pompilius. Voici en effet, selon l'historien latin, comment l'augure, avec le *lituus* en main, déterminait le champ d'observation : « Inde ubi, prospectu in urbem agrumque capto, deos precatus, regiones ab oriente ad occasum determinavit; *dexter ad meridiem partes, laevas ad septentrionem* esse dixit. » (T. Live, I, 18). L'usage rapporté par Tite-Live est encore formellement attesté par divers auteurs; ainsi chez les Latins, par Servius : « *Sinistras partes septentrionales* esse augurum disciplina consentit » (2); par Isidore de Séville : « Sed et locus designatus ad orientem a contemplatione templum dicebatur; cujus partes quattuor erant : *antica ad ortum,*

(1) Le *cardo* est une ligne transversale tracée du Nord au Sud par les *agrimensores* et opposée au *decumanus* qui va de l'Est à l'Ouest. Cf. PAULUS ex FESTO, 62, 25, éd. Müller, 1839 : « *Decumanus* appellatur limes qui fit ab ortu solis ad occasum, alter ex transverso currens appellatur *cardo*. » — Pour le sens du mot *decumanus* (ou *decumanus*), voir les interprétations différentes données par les *Gromatici veteres* (éd. Lachmann, p. 367), par PAUL. ex FESTO, 62, 27, éd. Müller) et par VITRUVIUS (3, 1, 5) et qui se trouvent dans ERNOUT-MEILLET, *Dict. étym. de la l. lat.*, s. v. *decum.* Sur le *cardo* et le *decumanus*, v. BOUCHÉ-LECLERCQ, *Hist. de la divination dans l'antiquité*, IV, 20, 30, 188 et les référ. données ci-dessus, p. 325, note 2.

(2) SERVILIUS, in *Aen.*, II, 603

postica ad occasum, sinistra ad septentrionem, dextra ad meridiem spectans (1) » ; chez les Grecs, par Denys d'Halicarnasse : καθέδρα μὲν ἐστὶ καὶ στάσις ἀρίστη τῶν οἰκονομῶντων ἢ βλέπουσα πρὸς ἀνατολὰς. ἔθεν ἡλίον τ' ἀναφαιρῶν γίνονται καὶ σεληνῆς... τοῖς δὲ πρὸς ἀνατολὰς βλέπουσιν, ἀριστερὰ μὲν γίνεται τὰ πρὸς τὴν ἄρκτον ἐπιστρέφοντα μέρη, δεξιὰ δὲ τὰ πρὸς μεσημβρίαν φέροντα (Denys d'Halic., *Antiq. rom.*, II, 5). Les points de vue sont donc en parfaite concordance dans la tradition homérique et dans la tradition grecque et latine postérieure.

On constate, il est vrai, chez les Latins, un usage primitif qui paraît avoir été de diriger l'axe du temple ou *cardo* suivant le méridien, de façon que l'observateur, tourné vers le Sud, eût à sa gauche l'Orient, à sa droite l'Occident, et l'on voit généralement dans cette pratique une influence des idées étrusques qui plaçaient au Nord le siège des dieux. Nous lisons en effet dans Varron (*de l. lat.* VII, 7) : « Cælum.. dictum templum...; ejus templi partes quattuor dicuntur : sinistra ab oriente, dextra ab occasu, antica ad meridiem, postica ad septentrionem » ; dans Festus (*de verb. signif.*, Ep. p. 220) : « Ea caeli pars quae sole illustratur ad meridiem antica nominatur, quae ad septentrionem postica; rursumque dividuntur in duas partes, orientem et occidentem » ; dans Cicéron (*de divin.*, I, 17) — il s'agit d'un certain Attus Navius accomplissant rituellement son vœu — : « Sue inventa, ad meridiem spectans, in vinea media dicitur constitisse... ».

Mais on n'a pas assez pris garde que, dans le texte même, cité plus haut, de Tite-Live qui rapporte un rite authentique d'auspication et qui atteste une orientation préliminaire face au Levant, il est dit aussi que l'on se tourne face au Midi; mais le personnage qui se tourne face à cette direction, ce n'est pas l'augure définissant le *templum*, c'est Numa, l'auspiciant, que l'augure assiste en qualité d'interprète autorisé des dieux : « Ab augure... deductus in arcem, in lapide ad meridiem versus consedit. Augur ad laevam ejus, capite

(1) ISIDORE DE SÉVILLE, *Origin.*, XV, 4, 7; cf. VARR., *l. cit.*

velato, sedem cepit » (T. Live I, 18). Plutarque est d'accord avec Tite-Live sur ce point : ἐνταῦθα τῶν μαντέων ἡ προτεύουσα τῶν (Numa) μὲν εἰς μεσημβρίαν τρέψας ἐγκαταλυμένον, αὐτὸς δὲ παραστὰς ἐξόπισθεν, κτλ. (Plut., *Numa*, 7).

Si donc, dans les cérémonies rituelles d'auspication, comme l'affirme Varron, l'auspiciant regarde du Nord, considéré comme le siège des dieux, vers le Midi, « Varro libro V Epistularum quaestionum ait : a deorum sede cum in meridiem spectes, ad sinistram sunt partes mundi exorientes, ad dextram occidentes » (Festus, éd. Mueller, p. 339), il s'ensuit que Numa, roi de droit divin, est placé dans la position symbolique des dieux, dont il est le représentant aux yeux du peuple. De même, assistés des augures, siègèrent les magistrats (1), héritiers des rois. Attus Navius, dans l'anecdote de Cicéron, prenait, semble-t-il aussi, la pose rituelle des dieux, face au Midi, puisque c'était en leur nom et à leur place qu'il opérait pour choisir la grappe de raisin qu'il leur avait promise : avec lui et par lui, les dieux surent bien choisir, car, ajoute Cicéron (*de divinat.* I, 17), « mirabili magnitudine uvam, ut scriptum est, invenit. »

S'il en est ainsi, il n'y a donc pas, dans la pratique augurale, antinomie entre l'orientation face au Levant, qui est celle de l'augure au moment où il détermine le *templum*, et l'orientation face au Midi, qui est celle de l'auspiciant, siégeant en la place fictive des dieux. Ce ne sont pas là deux rites différents, mais seulement deux aspects distincts d'un seul et même rite. Ce rite, d'ores et déjà, et avant même que nous en donnions une explication rationnelle, apparaît de la sorte assez cohérent dans son ensemble, pour qu'il ne soit pas nécessaire d'en considérer l'un des aspects comme un emprunt fait tout spécialement aux Etrusques, qui plaçaient leurs dieux au Nord.

(1) « On a voulu, dit Cicéron (*de divinat.* II, 35), pour l'intérêt de la République, que, dans les assemblées où les citoyens sont juges, législateurs ou électeurs, les principaux de l'Etat fussent seuls interprètes (des signes auguraux). »

De la même manière que les Latins, les Celtes et les Grecs s'orientaient face au Levant. Et pourtant les Celtes qui, au témoignage de César, se prétendaient issus du dieu de la mort, situaient eux aussi au Nord le séjour de leur Père-Saint (1). Au Nord, dans la région basse et ténébreuse du ζῆφος, les Grecs eux-mêmes reléguaient leurs divinités infernales, Japet, Cronos, les Titans, et le peuple des morts, sur lesquels, avec Perséphoné, régnait Hadès, l'autre Zeus, le Zeus καταχθόνιος (*Il.* IX, 457) (2). Les traditions grecque et latine concordent par conséquent sur le principe qui règle l'orientation en matière augurale. Nous allons constater leur concordance sur d'autres points encore, sur un point notamment où, de prime abord, elles paraissent inconciliables : le rôle attribué respectivement à la droite et à la gauche dans l'interprétation des présages.

**

Dans le champ d'observation augurale ainsi déterminé, les « signes parlants » envoyés par la divinité peuvent, du moins dans une certaine mesure, tenir leur caractère favorable ou défavorable, soit de leur nature même, soit de circonstances diverses dont leur apparition s'accompagne. Il est donc nécessaire, pour préciser nettement et sans confusion possible, la signification augurale de la droite et de la gauche, de la dégager des autres éléments d'appréciation qui, s'y trouvant impliqués, peuvent contribuer à conférer aux signes leur qualité bonne ou mauvaise.

Les signes célestes, dans le sens propre de l'expression, sont l'éclair et le tonnerre (3). En *Od.* XX, 103-104. Zeus tonne, ἐβρόντησεν, du haut de l'Olympe. Ce grand coup de tonnerre (*ibid.* 113), par un ciel serein (*ibid.* 114), est tout à

(1) Voir plus haut chap. III, p. 202.

(2) Voir p. 197-199.

(3) Caelestia auguria vocant quum fulminat aut tonat » (Festus, *de verb. signific.* 64, 8, éd. Mueller). — Sur l'art fulgural, voir BOUCHÉ-LECLERCQ, *op. cit.* I, 199; IV, 32 sqq.

fait favorable, car aussitôt Ulysse se réjouit (*ibid.* 104), et la farinière interprète, elle aussi, le phénomène comme favorable (*ibid.* 114). Nous ne savons pas dans quelle direction est repéré le phénomène. La signification de bon augure qu'il comporte s'explique-t-elle uniquement par le fait qu'il s'est produit dans un ciel serein ? C'était, nous le savons, chez les Latins, l'auspice par excellence, *auspiciū maximum* (Servius, in *Æn.*, 693; Dion Cass., XXVIII, 13).

Au départ de leur expédition contre Troie, Zeus a donné une assurance (κατανεύσαι, *Il.* II, 350) aux Achéens en lançant des éclairs (ἀστράπτων) qui constituaient des signes favorables (ἐναίσια σήματα), car ils se manifestaient vers la droite (ἐπιδέξια, *ibid.* 353). Le poète ne précise pas si les éclairs se sont produits par temps d'orage ou dans un ciel serein. La seule raison qu'il donne de leur signification, c'est leur direction.

Pendant toute une nuit, Zeus fait entendre d'effrayants coups de tonnerre à l'adresse des Achéens, dont il médite le malheur (*Il.* VII, 478-479). Il s'agit évidemment ici d'un orage. La direction des météores n'est pas expressément indiquée, en cette circonstance; mais d'après la suite du récit, on est autorisé à penser qu'ils se produisirent vers la gauche. — Le lendemain, tandis que la bataille fait rage, « Zeus, du haut de l'Ida, fait entendre un fracas terrible et dépêche une lueur flamboyante vers l'armée des Achéens. Ceux-ci, en la voyant, sont pris de stupeur et, tous, une terreur livide les saisit » (*Il.* XIII, 75-77). L'armée s'enfuit, en déroute. Seul, Diomède ne bronche pas; en dépit de l'avertissement de Zeus, il se montre même plus hardi qu'auparavant. Mais Zeus, de son oeil perçant, l'a vu : il tonne alors de terrible façon et lance la foudre livide; il en frappe le sol devant le char de Diomède (*Il.* VIII, 133-134). Celui-ci cède enfin à un ordre aussi menaçant et fuit à son tour. Cependant, piqué au vif par les railleries d'Hector, à trois reprises Diomède se retourne pour faire front de nouveau : mais trois fois, Zeus lance sa foudre pour l'en empêcher (*ibid.* 170). Défavorables aux Grecs, qui sont mis à une rude épreuve

(Δαναοὶ γὰρ πῆμα, *ibid.* 176), toutes ces manifestations tonitrueuses du dieu sont, par contre, favorables aux Troyens, à qui elles présagent leur revanche et une victoire glorieuse (*ibid.* 171, 176). Or, le soir même, Ulysse, évoquant les événements de la journée, nous apprend que les présages manifestés par la foudre, Zeus les fait paraître à droite pour les Troyens (σφί <Τρώεσσιν>... ἐνδὲξια σήματα φαίνων/ἀστράπτει, *Il.* IX, 236-237), et donc à gauche pour les Achéens.

La discrimination du caractère favorable ou défavorable ne se fait pas ici sans doute en considération de la nature du phénomène, car éclairs et coups de tonnerre, déchainés au-dessus de la mêlée, se présentent par nature comme étant également redoutables pour les deux armées aux prises, et la menace de la foudre reste continuellement suspendue sur l'une autant que sur l'autre armée, en admettant même que, de fait et chaque fois, comme cela est spécifié pour Diomède, les coups atteignent les Achéens. Il est vrai qu'il convient ici encore de faire sa part au merveilleux, et Zeus, dès le début, manifeste clairement auquel des deux partis il en veut. Toutefois, il n'en reste pas moins que le caractère favorable ou défavorable se présente formellement marqué par la direction du météore : favorable, quand il va à droite; défavorable, quand il va à gauche.

Chez les Latins, c'est la foudre de gauche qui est de bon, voire d'excellent augure; en effet, dit Cicéron, « fulmen sinistrum auspiciū optimum habemus ad omnes res, praeterquam ad comitia ». (*Cic. de divin.* II, 35; cf. II, 18). Si incompatibles qu'ils paraissent — car ce n'est qu'une apparence — les idées des Grecs et celles des Latins se concilient sans peine, ainsi que nous le verrons bientôt.

En ce qui concerne les signes fournis par les oiseaux, la question est plus complexe, en raison des éléments de toute sorte qui, outre la direction du vol, servent à l'interprétation. Il semble que tous les oiseaux indifféremment pouvaient donner des signes fortuits, comme chez les Latins (cf. Servius, in *Æn.* I, 398 : « posse quamlibet avem auspiciū attestari

maxime quia non poscatur ») (1). Mais il est probable aussi qu'il y avait des espèces déterminées d'oiseaux proprement auguraux, *augurales aves* (cf. Servius, *l. cit.*; Marc. Capell. I, 26; Amm. Marc. XV, 7, 8), les seuls dont on demandât l'apparition, comme fit Priam au XXIV^e chant de l'*Iliade*. Telle est du moins la conclusion que suggère la déclaration suivante : « Il y a beaucoup d'oiseaux sous les rayons du soleil, mais tous ne présagent pas l'avenir. » (*Od.* II, 181-182). Dans l'interprétation des *signa ex avibus*, compte était donc tenu de l'espèce, et la valeur du signe variait par conséquent avec l'importance attribuée à l'espèce. C'est en fait ce que nous constatons. Le héron, ἐρωδιός (*Il.* X, 274), le vautour ou faucon, νίπτος (*Od.* XV, 526) sont spécifiés comme étant des *σιωνεί* dont la valeur augurale ne fait aucun doute. Mais, entre tous, l'aigle noir (*Il.* XXIV, 316) est considéré comme le plus parfait des oiseaux de présage, le plus cher à Zeus et celui dont la force est la plus grande (*Il.* XXIV, 293, 311, 315). Oiseau augural par excellence, c'est l'aigle que nous voyons le plus fréquemment chargé de mission (*Il.* XII, 201; XIII, 822; XXIV, 316; *Od.* II, 146; XV, 161; XX, 243). — Toutefois, si l'espèce peut conférer au signe une importance plus ou moins grande, elle ne lui confère pas sa qualité de bon ou mauvais augure. Nous voyons en effet des oiseaux appartenant à la même espèce se manifester tantôt comme favorables, tantôt comme défavorables, ainsi l'aigle apparaît favorable, en *Il.* XXIV, 316 sqq. et en *Od.* XV, 161 sqq., défavorable en *Il.* XII, 201 sqq. et en *Od.* II, 154 sqq., XX, 243 sqq.

Chaque espèce d'oiseaux, étant consacrée à une divinité aimée ou redoutée (2), n'a-t-elle pas de ce fait un caractère

(1) Les augures des autres peuples, dit Cicéron (*de divinat.* II, 36) « se servent de presque toutes les espèces d'oiseaux pour leurs auspices; nous, d'un très petit nombre. » — Sur les *auspicia ex avibus*, voir BOUCHÉ-LECLERCQ, *op. cit.*, IV, 199 sqq.

(2) SERVIVS, in *Æn.*, V, 517 : « Nulla enim avis caret consecratione, quia singulae aves numinibus sunt consecratae. » — CL. VIRG., *Æn.*, IV, 462; OVIDE, *Métam.*, 550; PLINIE, X, 12-13.

propice ou funeste à priori ? Il est évident qu'une divinité bienveillante envoie généralement un signe propice à ceux qu'elle favorise. Ainsi Athéné dépêche un héron de bon augure (*Il.* X, 274) à Ulysse et à Diomède, dont elle s'est faite la protectrice (*ibid.* 279-280, 285-286); de même il est tout à fait normal que les aigles envoyés par Zeus en *Od.* II, 146, XV, 161, XX, 241, et le faucon envoyé par Apollon, en *Od.* XV, 525, constituent des présages heureux pour Ulysse et Télémaque, fâcheux pour les prétendants. Mais il s'en faut que ce soit une règle absolue, toujours suivie. Depuis l'engagement solennel qu'il a pris sur la prière de Thétis, Zeus protège manifestement les Troyens. Et pourtant l'aigle qu'il dépêche en *Il.* XII, 201 sqq. leur est défavorable, et en *Il.* XIII, 822 sqq. aussi. C'est que le dieu tantôt approuve et tantôt désapprouve ceux mêmes qu'il protège, et s'il leur envoie volontiers des encouragements, il n'hésite pas à leur envoyer aussi, à l'occasion, des avertissements et des menaces. La qualité augurale attribuée au signe ne réside donc pas nécessairement dans la personnalité du dieu dont il provient. Réside-t-elle dans la personnalité de ceux à qui le signe est destiné, certains oiseaux n'ayant de valeur augurale que dans certains cas et pour certaines personnes (cf. Plin., X, 8, 21; Servius, in *Æn.* I, 393; VI, 193) ? Sans doute, l'auspice, avec son caractère d'approbation ou de menace, survient généralement en des conjonctures graves et critiques, dont telle ou telle issue est probable et d'avance attendue; mais, heureuse ou malheureuse, l'issue est considérée non pas comme étant le dénouement logique de la crise même, mais plutôt comme résultant d'une intervention divine, dispensatrice du bonheur et du malheur.

Quant aux personnages intéressés, souvent le même messager divin les visite, et ils sont fort divers cependant : roi (*Il.* XXIV, 315), peuple assemblé (*Od.* II, 150), armée montant à l'assaut (*Il.* XII, 201), guerriers en embuscade (*Il.* X, 274) ou en pleine bataille (*Il.* XIII, 822), fils en quête de son père (*Od.* XV, 160), voyageur errant (*Od.* XXIV, 310). Ce ne sont pas eux, bien sûr, qui confèrent au signe sa valeur

bonne ou mauvaise; ils ne font que l'admettre de bon ou de mauvais gré. Il leur est loisible, à leurs risques et périls, de récuser un présage qui leur est contraire : ainsi fit Hector en *Il.* XII, 237-243 (1); ainsi firent les prétendants en *Od.* II, 178 sqq.; mais indépendamment d'eux et en dépit de leur obstination, les événements suivent leur cours, tels qu'ils leur ont été signifiés par l'envoyé du dieu (2).

Quand se trouvent en présence des groupes dont les intérêts sont contraires, comme les Grecs et les Troyens dans l'*Iliade*, Ulysse ou Télémaque et les prétendants dans l'*Odyssée*, tout présage favorable aux uns est naturellement défavorable aux autres; à l'antagonisme des intérêts correspond l'opposition du caractère augural des signes, mais c'est toujours la divinité qui départit aux uns le bonheur, aux autres le malheur.

Il ne peut y avoir doute parfois que sur le destinataire, non sur la valeur du signe; encore, dans ce cas, ne sont-ce pas les intéressés qui ont à décider, mais le représentant qualifié du dieu. Ainsi, en *Od.* XV, 167-168, c'est à Ménélas en sa qualité de roi et de chef de famille qu'est dévolu le privilège de faire une interprétation autorisée du signe apparu, et, à son défaut, à la divine Héléne, sa parèdre (*ibid.* 171 sqq.).

Ce ne peut donc être, du moins pour la catégorie des *élites*, que dans le vol même que réside l'élément essentiel qui sert à la discrimination du bon et du mauvais augure.

(1) En réalité Hector dénie toute valeur aux présages tirés du vol des oiseaux, dont il n'a, comme il dit, cure ni souci. — Chez les Latins, les signes observés, pour être valables, devaient être acceptés ou du moins reconnus comme destinés à soi par l'observateur; cf. PLINIE, *H. N.*, XXVIII, 17 : « neque dira neque ulla auspicia pertinere ad eos, quicumque... observare se ea negaverint »; SERVIUS, in *Æn.*, XII, 260 : « in oblativis auguriis in potestate videntis est, utrum id ad se pertinere velit an refutet et abominetur »; CATON ap. FEST., p. 234 : « Quod ego non sensi, nullum mihi vitium facit ».

(2) « Marcellus disait que, s'il méditait quelque expédition, pour ne pas être détourné par les auspices, il allait en litière fermée. » (Cic. *de divin.*, II, 36). « Mais, ajoute Cicéron, empêcher l'auspice ou refuser de le voir qu'est-ce autre chose que de ne vouloir pas être averti par Jupiter ? »

Puisque la circonstance se trouve à maintes reprises notée, il n'est probablement pas indifférent que l'oiseau vole haut ou vole bas. Nous savons qu'en fonction de la hauteur, les Latins distinguaient les *aves praepetes*, volant en haut (1), et les *aves inferae*, volant en bas (2). Toutefois nous verrons plus loin (3) qu'il s'agit, en ce cas, non pas d'un vol haut ou bas, mais d'un vol vers la région du haut ou vers celle du bas de l'espace. En fait, nous constatons que, volant haut, l'aigle est favorable en *Il.* XIII, 822 et XXIV, 320, mais défavorable en *Il.* XII, 201, en *Od.* II, 147 et XX, 243. Ce n'est donc pas en raison de la hauteur qu'un vol est considéré comme étant de bon ou de mauvais augure. En *Od.* XV, 163-164, nous voyons un aigle, au vol bas, s'approcher du char où se trouvent Télémaque et le fils de Nestor, Pisistrate, et prendre son essor à droite en passant devant les chevaux. Il y a là en présence deux groupes de personnes, bien distincts : Télémaque qui prend congé de ses hôtes et Pisistrate qui l'accompagne, d'une part; Ménélas et Héléne, d'autre part. Le vol, tel qu'il est présenté en cette circonstance, précise nettement auquel des deux groupes le présage est destiné, et la question de Pisistrate (*ibid.* 167-168) montre que la précision fournie par le vol bas n'avait pas d'autre but.

Le tournoiement des aigles au-dessus de l'assemblée des Ithaciens, en *Od.* II, 151, a probablement aussi une signification particulière que le contexte éclaire : fixant leurs regards sur toutes les têtes, les aigles désignaient les coupables qu'ils enfermaient dans un cercle fatal (152) (4). Mais qu'ils

(1) Etymologiquement l'expression désigne des oiseaux « qui volent par-devant » : « Praepetes aves dicuntur quae se ante auspicantem ferunt. Nam praepetere dicebant pro anteire. » (FESTUS, 244, 19). — Ce sens primitif s'explique aisément : pour prendre les auspices, on se tournait vers le Sud et la région que l'on avait ainsi devant soi était celle du haut dans l'espace. Il convient du reste de noter que les *aves praepetes* sont toujours opposées aux *aves inferae*.

(2) Cf. CICÉRON, *de divin.*, I, 48; A.-GELLE, VI, 6; SERVIUS, in *Æn.* III, 361.

(3) Voir p. 422.

(4) SERVIUS, in *Æn.*, I, 397.

venaient en oiseaux funestes, cela, ils le marquaient par d'autres détails.

Quand on voit, dans les airs, des oiseaux auguraux se battre et se déchirer mutuellement (*Od.* II, 153); lutter contre un énorme serpent qui se défend désespérément et oblige le rapace à lâcher prise (*Il.* XII, 202 sqq.); emporter dans leurs serres une colombe tremblante (*Od.* XX, 243) qu'ils déchirent en éparpillant ses plumes (*Od.* XV, 526-527), ou une grosse volaille après laquelle les gens courent avec de grands cris (*Od.* XV, 161-163), on ne peut douter que ces circonstances contribuent à donner au vol augural qu'elles accompagnent une signification fâcheuse ou, pour le moins, assez troublante. Mais en réalité ce ne sont là que des indications accessoires, destinées à rendre l'interprétation plus claire, l'avertissement plus net et plus catégorique. Indications accessoires, en effet, puisqu'elles se réfèrent à un aspect particulier, distinct et tout différent de celui sous lequel l'auspice se présente dans son ensemble. Ainsi l'aigle dépêché à Hector, en *Il.* XII, 200 sqq., constitue pour lui et pour les Troyens un présage incontestablement défavorable : le sentiment exprimé par Polydamas et l'attitude de l'armée le prouvent. Or l'énergique et victorieuse défense du serpent contre l'aigle ravisseur constitue au contraire un signe qui est en soi favorable aux adversaires, c'est-à-dire aux Achéens. — En *Od.* XV, 533-534, Théoclymène dégage du vol augural qui vient de se manifester, un heureux présage pour Télémaque et les siens; et pourtant l'épisode de la colombe écorchée dont les plumes tombent à terre laissent une impression pénible : c'est que cet épisode, signe de malheur, se rapporte sans doute, non à Télémaque, mais aux prétendants. — En *Od.* II, 154, un vol à droite est formellement rapporté à Télémaque, avec une signification favorable (*ibid.* 146). Or dans l'attitude des deux aigles qui se battent et se déchirent l'un l'autre, il y a un signe menaçant, défavorable par conséquent, mais c'est pour les ennemis de Télémaque. De la même façon s'explique, accompagnant un présage dont le sens général est propice, l'épisode fâcheux de la volaille enlevée par un aigle, en *Od.* XV, 160-163.

Il reste donc, en dernière analyse, que c'est la direction du vol qui, dans la catégorie des *alites*, confère au présage son caractère essentiel de bon ou de mauvais augure. Nous avons vu plus haut (1) qu'il n'y a pas lieu de ranger dans la catégorie toute spéciale des *oscines* (2) le héron qu'Ulysse et Diomède entendirent crier dans la nuit et qui leur donna un présage favorable (*Il.* X, 274-276). Le poète en effet dit expressément que la direction suivie par l'oiseau fut repérée à droite (*ibid.* 274). Mais comme elle ne pouvait être repérée par la vue, elle dut l'être par le son. Le cri du héron, en cette circonstance, doit donc être considéré comme un indice de repérage, non d'auguration, et c'est la direction du vol, ici encore, qui sert à déterminer la qualité et la valeur du signe.

Le rôle de la droite et de la gauche s'avère ainsi d'une importance capitale dans l'interprétation des auspices. Reste à déterminer la valeur respective qui s'attache à l'une et à l'autre direction. Pour cela, nous allons passer en revue tous les passages dans lesquels une signification augurale est attribuée respectivement à la droite et à la gauche.

En *Il.* II, 353, des éclairs ayant lui à droite ont paru favorables aux Argiens (*ἀστράπτων ἐπιδέξι', ἐναίσια σήματα φαίνων*). Par ces signes, Zeus leur a donné une assurance (*κατανεύσαι, ibid.* 350) évoquée par Ulysse, en un jour de désarroi, comme une promesse qui ne saurait mentir (*ibid.* 349). C'était en même temps un présage sinistre pour les Troyens, à qui les Argiens allaient porter le massacre et le trépas (*ibid.* 352).

En *Il.* IX, 236, Zeus envoie aux Troyens des signes favorables, en faisant luire des éclairs à leur droite (*ἐνδέξι σήματα*); en homme qui s'assure en Zeus (*πίτουνε Δι', ibid.* 238), Hector sévit furieusement. Mais du coup c'est une terrible menace pour les Achéens, qui risquent de périr loin de leur patrie (*ibid.* 244-246).

(1) Voir chap. II, pp. 129-130.

(2) Voir VARRON, de *L. lat.* VI, 76; CIC., de *nat. deor.* II, 64; de *divinat.* I, 53; PLIN., X, 19, 43; SERV., in *Æn.* I, 303, 398; III, 246, 361; IV, 462; FEST., p. 197; ISID., *Orig.* XII, 7.

Sur la droite d'Ulysse et de Diomède, Pallas-Athéné dépêche un héron (*Il. X*, 274); Ulysse aussitôt de se réjouir, heureux du présage (*ibid.* 277).

Lui assurant aide et protection de la part de Zeus, un aigle apparaît à la droite de Priam (*Il. XXIV*, 320), ainsi qu'il l'avait souhaité (*ibid.* 312; cf. 294); à cette vue, l'allégresse est générale (*ibid.* 320-321) et Priam va se rendre avec confiance au camp des Grecs (*ibid.* 295, 313).

Un aigle a pris son essor à la droite d'Ajax (*Il. XIII*, 821) et l'armée achéenne le salue d'un cri, enhardie par le présage (*ibid.* 822); par contre, c'est pour l'ennemi l'annonce de la déroute prochaine (*ibid.* 817-820).

Au-dessus de l'assemblée des Ithaciens, deux aigles sont apparus; il volent vers la droite, δεξιῶ (*Od. II*, 154). Leur attitude est si menaçante que le peuple en est troublé et pressent un malheur (*ibid.* 156). La direction vers la droite serait-elle donc fâcheuse, en l'occurrence? Nullement. C'est en acquiescement à la prière de Télémaque, c'est à son intention (ὡς ἔατο Τηλέμαχος, τῷ δ'αἰετῶ... ζῆλ... *ibid.* 146) que Zeus a dépêché les deux aigles. C'est donc par rapport à Télémaque qu'il faut considérer le présage, puisqu'il lui est destiné: Télémaque vient d'exprimer le souhait que soient enfin châtiés ceux qui sans vergogne pillent sa maison (*ibid.* 143-145). La menace qui, signifiée par l'attitude des oiseaux, plane sur la tête des prétendants (*ibid.* 163) est conforme au souhait de Télémaque. Ce vol à droite présente donc aussi un caractère favorable, puisque, destiné à Télémaque, il lui est propice.

Une autre fois, Télémaque ayant exprimé le vœu que Zeus fasse enfin luire le jour du malheur pour les prétendants (*Od. XV*, 523-524), un oiseau augural (*ibid.* 532) s'envole à sa droite (*ibid.* 525): signe interprété par Théoclymène, qui s'y connaît, comme étant tout en faveur de la race d'Ulysse (*ibid.* 533-534), et par là même en défaveur de ses ennemis.

Ce même Télémaque, un jour, revenant à Ithaque, formule encore le vœu de trouver son père de retour en son palais

(*Od. XV*, 157); il achève à peine de parler qu'un aigle survient, volant à sa droite (*ibid.* 160). Comme pour manifester d'une façon plus évidente le sens et la destination du présage, l'oiseau s'approche tout près du char et passe devant les chevaux, toujours vers la droite (*ibid.* 163-164). Le signe apparaît si favorable que tous les amis de Télémaque, là présents, en éprouvent pour lui la joie la plus vive (*ibid.* 165).

Au moment de s'en aller d'Alybas, Ulysse voit des oiseaux qui volent à sa droite (*Od. XXIV*, 311); son hôte en est tout réjoui (*ibid.* 312) et Ulysse s'en va tout joyeux, lui aussi (*ibid.* 313). Il est à noter que, dans ce dernier passage, le vol augural, en l'absence d'aucune autre indication, même concernant l'espèce des oiseaux observés, est présenté comme favorable (*ibid.* 311), uniquement en raison de sa direction vers la droite (*ibid.* 312).

Voilà pour ce qui est de la droite.

Voyons maintenant les indications sur la valeur attribuée à la gauche. Sur ce point, les indications sont moins nombreuses, mais elles sont aussi nettes et aussi catégoriques. Pleines d'ardeur, les troupes troyennes, Hector à leur tête, s'élancent à l'assaut du rempart qui protège le camp des Grecs, lorsque survient un aigle volant haut sur leur gauche, ἐπ' ἀριστερά (*Il. XII*, 200-201). Dès l'apparition de l'oiseau, on voit les troupes s'arrêter, hésitantes, sur le bord du fossé (*ibid.* 199); immédiatement leur ardeur est tombée, leur élan refoulé (λαὸν ἐέργων, *ibid.* 201). Par sa seule direction, le vol à gauche est donc apparu comme de mauvais augure, déjà, avant même que soit observée la lutte dramatique du serpent contre son ravisseur. Au reste, cette lutte ne fait que confirmer, en la précisant, la signification qui, tout de suite et à première vue, s'est imposée à la foule: « les Troyens frissonnent en voyant à terre au milieu d'eux le serpent qui se tord, présage de Zeus Porte-Egide » (208-209) et Polydamas, interprétant le signe, y voit l'annonce, pour Hector et les siens, d'une déroute sanglante (225-227). Défavorable aux Troyens, à qui l'avertissement est destiné, le présage est par contre favorable aux Achéens, leurs adversaires (227).

Les prétendants trament un complot pour mettre à mort Télémaque. Or voici qu'un aigle vient vers eux, en volant à leur gauche (*Od.* XX, 242). Ils ne se méprennent pas sur le caractère nettement défavorable pour eux, *τοτον*, de ce vol à gauche. « Amis, déclare Amphinomos, notre projet de faire périr Télémaque ne réussira point » (245-246).

Ainsi, tous les passages sans exception, avec une concordance frappante, mènent à une seule et même conclusion : dans les poèmes homériques, qu'il s'agisse de signes célestes ou du vol des oiseaux, la direction à droite est toujours de bon augure et la direction à gauche, toujours de mauvais augure.

Comme dans la tradition homérique, la droite a constamment été, dans toutes les traditions aryennes (1), le côté de bon augure, favorable; heureux. Il serait oiseux d'y insister outre mesure. Rappelons seulement quelques exemples significatifs.

En sanscrit *dakṣiṇah* veut dire « qui est à droite, méridional, habile ». En latin *dexter* a, comme le grec *δεξιός*, le sens de « favorable, de bon augure ». « Les auspices vers la droite sont favorables (2) », assure P. Festus. « Si vous saluez les dieux, mon avis, déclare Plaute, est que ce soit à droite (3) ». « Que la divinité vienne bienveillante par la droite (4) », lisons-nous dans Quintilien. Et ceci rappelle la prière adressée par les Saliens à Hercule, dans Virgile (5) : « Viens, par là droite, d'un pied favorable, vers nous et vers tes offrandes sacrées ». — Chez les Latins, dans le mariage religieux par confarréation, pour obtenir une heureuse union, les époux faisaient le tour de l'autel de gauche à droite, c'est-

(1) Voir J. GRIMM, *Geschichte d. D. Sprache*, pp. 980-986; O. SCHRADER, *Prehistoric antiquities of the aryan peoples*, pp. 254-257.

(2) « *Dextra auspicia, prospera.* » (P. FESTUS, 65, 6).

(3) « *Si deos salutas, dextroversum censeo.* » (PLAUTE, *Cure.*, I, 1, 70; *Rud.*, I, 2, 87; 2, 3, 38).

(4) « *Dextrum ac volens assit <numen>.* » (QUINTIL. *Inst.* 4, *proem.*)

(5) « *Et nos et tua dexter adi pede sacra secundo.* » (VIRG. *Æn.* VIII, 302.)

à-dire en présentant le côté droit à l'autel. — Chez les Irlandais du Moyen-Age, ainsi que nous l'avons vu (1), le tour à droite ou *dessel* assurait une heureuse chance (2). — Pour adorer leurs dieux, les Gaulois se tournaient à droite (3). Parmi les divinités gauloises, il y en avait une *Dexsiva* ou *Dexivia* dea (4), déesse, protectrice des Dexivates, qui habitaient les bords de la Durance (5).

Quant à la gauche, les peuples celtiques sont tous d'accord avec Homère pour la considérer comme le côté fâcheux et de mauvais augure (6). En Irlandais, *tuath*, outre le sens « à gauche » ou « au Nord » qui a été signalé plus haut, a dans les composés le sens de « sinistre, défavorable, méchant », par exemple *tuath-chleas*, traduit par Whitley Stokes (7) « awkward prank or trick ». Le mot a aussi le sens de « magique, magicien » comme dans l'expression *tuath-cherd*, « l'art magique (8) ». *Ban-tuath* signifie « magicienne, sorcière (9) ».

Dans ses *Contributions à l'étude des Romans de la Table Ronde* (10), J. Loth, identifiant *tut* avec *tuath*, donne au nom de *Morgan Tut* le sens de Morgan « le magicien » et même le sens de « bon magicien ». M. Vendryes, cité par J. Loth (11), a établi en effet que le premier sens de *tuath* est « bon, favorable ». La contradiction ne serait qu'apparente suivant J. Loth : la gauche est bien le côté sinistre, défavorable; mais, par crainte de mauvais présages, c'était le côté

(1) Voir p. 287-288.

(2) Voir D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *La civilisation des Celtes et celle de l'épopée homérique*, pp. 143 et 155.

(3) POSÉIDONIOS ap. ATHÉNÉE, IV, 36.

(4) ORELLI, 1988.

(5) V. J. LOTH, *Chrestom.*, p. 24; DOTTIN, *Manuel...*, pp. 315, 328.

(6) V. *Mélanges bret. et celt. offerts à J. Loth*, pp. 268-272.

(7) WH. STOKES, *Lives of Saints from the book of Lismore*, 1870, p. 402.

(8) WH. STOKES, *l. cit.*

(9) V. *Revue celtique*, XII, 113; XV, 310, 402.

(10) V. *Revue celtique*, XXV, 249 sqq., surtout 254-255.

(11) V. *Rev. celt.*, *l. cit.*

qu'il ne fallait pas nommer ou que l'on nommait par antiphrase. Semblablement, les Grecs donnaient aux Eryniés le nom d'*Euménides*, « les Bienveillantes ». De même pour désigner la gauche, à côté des anciens termes *σκαίος* et *λαίος* conservés en poésie avec un sens défavorable, les écrivains grecs employaient couramment les expressions *ἀριστερός*, *εὐώνυμος*, « le meilleur côté », « le bien nommé », dont la valeur antiphrastique est évidente.

De même aussi, correspondant au grec *σκαίος* (pour **σκαίῖος*) et *λαίος* (pour **λαίῖος*), les Latins avaient *scaevus* et *laevus* qui signifiaient également « à gauche » et « funeste ». Ainsi, dans P. Festus (438, 8) : « Scaeva res dicitur mala quasi sinistra, *σκαίον* enim graece sinistrum dicitur »; dans Valérius Flaccus (6, 70), « laevum omen » signifie un présage de malheur; dans Stace (*Théb.* 1, 634), « laevus ignis », c'est la peste. « Le divin Auguste nous a appris, dit Pline plaisamment (H. N., 5, 24), qu'il avait chaussé son pied gauche, laevum calcem, avant le droit, le jour où il faillit être victime d'une sédition militaire ».

D'un radical identique à l'irlandais *clé*, gall. *cledd*, corn. *cleth*, breton *cleiz* signifiant « gauche », le latin employait *clivius* dans l'expression « clivium <auspiciū> », avec le sens d'auspice annonçant des malheurs : « clivia auspicia dicebant quae aliquid fieri prohibebant; omnia enim difficilia clivia vocabant. » (Festus, 56, 19). — « Cliviam avem... prohibitoriam » (Plin., 10, 14, 17).

Quant à l'adjectif *sinister*, on le trouve employé avec son sens originel « à gauche », d'où « exposé au Nord », dans l'expression de Columelle « (solum) sinistrum soli » (1, 5, a med.), puis avec le sens de « funeste, contraire, défavorable », dans Virgile : « arboribus satisque Notus pecorique sinister ». (*Géorg.* 1, 444); dans Ovide : « Si qua <matrona> est studiosa sinistri », « portée, adonnée au mal » (*Trist.* 1, 257); « Di, precor, a nobis omen removite sinistrum » (*Hér.* 13, 49); « avibus sinistris », « sous de fâcheux auspices » (*ibid.* 2, 114); dans Properce : « sinistra pugna Cannensis » (3, 39); dans Tacite : « Sinistri sermones de Tiberio », « bruits fâcheux

sur Tibère » (*Ann.* I, 74); dans Valère-Maxime : « sinistris auspiciis » (7, 2); dans Apulée : « sinistro pede proficisci » (*Met.* 1, 2, 104), « partir du pied gauche », c'est-à-dire « sous de fâcheux auspices ».

Toutefois, à côté de ce sens défavorable, c'est un fait bien établi qu'en latin les adj. *scaevus*, *laevus* et *sinister* présentent aussi un sens favorable : « bona scaeva », « bon présage » (Plaute, *Stich.* 461, 472 ; *Pseud.* 113); « scaeva, id est sinistra, quod quae sinistra sunt bona auspicia existimantur » (Varron, *de L. l.* VII, 97); « laeva prospera existimantur » (Plin., 2, 142); « fulmen sinistrum auspiciū optimum » (Cic. *de divin.* 2, 35, 74; cf. *ibid.* 2, 39, 82).

Cette dualité d'interprétation a fini par créer chez les Latins une telle confusion que l'on trouve par exemple *sinister* employé à la fois dans les deux sens par Cicéron dans le même ouvrage (*de divin.* I, 16 et II, 39).

On a imputé cette confusion à une influence des idées et de la langue des Grecs, chez qui le côté heureux était le côté droit (1). Le fait paraît difficilement contestable. Il est toutefois surprenant qu'un peuple aussi notoirement conservateur dans ses observances rituelles que le peuple romain ait de la sorte abandonné, sur un point essentiel, sa manière de voir traditionnelle pour en adopter une autre toute contraire. Si les vues des Latins se sont, dans leur expression, conformées à celles des Grecs au point que la locution grecque concernant la gauche a fini par prévaloir en latin (2), ne serait-ce pas que ces vues n'étaient divergentes qu'en apparence, mais non foncièrement opposées ? N'oublions pas qu'en effet, dans la pratique augurale, les Latins, comme les Grecs, conservaient l'orientation traditionnelle face au Levant : les témoignages de Tite-Live et de Servius, cités plus haut, sont formels à ce sujet. Il est constant aussi, qu'en ce qui concerne la droite, la tradition des Latins n'a jamais varié et qu'elle se trouvait conforme à celle des Grecs, à preuve l'*auspiciū maximum*,

(1) Voir Th. BERGK, *Griech. Literaturgesch.* I, p. 386.

(2) Cf. VIRGILE, *Egl.* IX, 15; SÉPTEME, *Vitell.* 9, etc...

favorable de gauche à droite, défavorable dans le sens contraire (1).

Le désaccord à propos de la gauche ne peut donc provenir que d'une simple différence de points de vue dans une interprétation identique de la réalité. Rien de plus suggestif à cet égard que l'aveu de Cicéron, se plaisant d'abord à noter le désaccord des Latins, pour qui la gauche est favorable, et des Grecs, pour qui c'est la droite, puis reconnaissant aussitôt que ce que les Latins disent être de gauche peut aussi bien être dit à droite : « Ita nobis sinistra videntur, Graiis et barbaris dextra meliora. Quanquam haud ignoro, quae bona sint, *sinistra nos dicere, etiamsi dextra sint*; sed certe nostri sinistrum nominaverunt externique dextrum, quia plerumque id melius videbatur (2) ». — On le voit, de l'aveu même de Cicéron, les termes en soi contradictoires que sont la gauche et la droite peuvent se trouver appliqués, par un même observateur, à un seul et même phénomène et comporter la même signification augurale. Il est évident qu'en pareil cas la contradiction de la gauche et de la droite ne peut être qu'une apparence et que c'est d'une seule et même direction qu'il s'agit. Pour voir comment se concilient des points de vue qui paraissent inconciliables, il n'est que de considérer les faits auguraux possibles, dans des conditions authentiques qui soient valables à la fois pour la tradition grecque et pour la tradition latine, puis de confronter l'interprétation que donnent de ces faits l'une et l'autre tradition.

Le Nord étant la gauche et le Sud la droite pour les Latins comme pour les Grecs, supposons l'observateur tourné face à l'Est. Un oiseau de présage apparaît qui, venu du Nord, tend par l'Est vers le Sud. Un Latin dira du signe qu'il est « de gauche », *sinister*; un Grec dira qu'il est « à droite », *δεξιός*; l'un comme l'autre le considérera comme étant de bon augure : le Latin, parce que le signe vient

du Nord, *a deorum sede*; le Grec, parce que le signe tend par l'Est vers le Sud, *πρὸς ἡὼ τ'ἡέλιόν τε*. Mais tous deux sont d'accord pour reconnaître qu'il va de gauche à droite.

Supposons maintenant l'observateur tourné vers le Sud, comme l'était l'auspiciant latin lors de la cérémonie rituelle, avec l'Est à sa gauche et l'Ouest à sa droite. Un oiseau de présage apparaît à l'Est et, par le Sud, tend vers l'Ouest. Pour l'*ελευστής* homérique, l'oiseau vole vers la droite, *ἐπὶ δεξιᾶ*, c'est un *δεξιός ὄρνις*, favorable par conséquent; pour l'auspiciant latin, l'oiseau est réputé favorable aussi, apparemment pour une raison différente : parce qu'il vient de gauche et « quod quae sinistra sunt, bona auspicia existimantur » (1); en réalité, pour une raison identique : parce qu'allant de l'Est à l'Ouest, il va de gauche à droite, car « Varro libro V Epistularum Quaestionum ait : a deorum sede cum in meridiem spectes, ad sinistram sunt partes mundi exorientes, ad dextram occidentes » (2). — Il est évident que si, au lieu de s'arrêter à l'Ouest, l'oiseau continuait son vol vers le Nord, les mêmes raisons restent valables et le vol, ayant même sens, de gauche à droite, garde la même signification favorable.

Observé dans des conditions identiques, un vol qui s'effectuerait en sens opposé comporterait sans doute une signification augurale contraire. Dans l'auspication rituelle, pour l'*ελευστής* grec et pour l'augure latin orientés face au Sud, si un oiseau venu du Nord, apparaissait à l'Ouest et tendait par le Sud vers l'Est, ce serait un vol de droite à gauche, défavorable; pour l'observateur grec et pour l'observateur latin orientés face au Levant, si l'oiseau apparaissait au Sud, tendait par l'Est vers le Nord, ce serait encore un vol de droite à gauche, défavorable aussi.

De cette confrontation des vues respectives des Grecs et des Latins sur les mêmes faits, quelques remarques se déduisent logiquement, qu'il importe de souligner.

(1) Cf. SERVIUS, in *Aen.* II, 693; DION CASS., XXXVIII, 13; CICÉRON, *de divinât.*, II, 35; VIRGILE, *Aen.* II, 692; DENYS D'HALLICAR., II, 5.

(2) CICÉRON, *de divinât.*, II, 39.

(1) VARRON, *de L. l.* VII, 97.

(2) FRISTUS, p. 339.

Tout d'abord, constatons qu'à l'épreuve Grecs et Latins ne sont nullement en contradiction pour ce qui concerne la gauche, non plus qu'ils ne le sont pour ce qui concerne la droite. Sans doute apprécient-ils différemment les qualités de la gauche et de la droite, en tant que régions opposées dans l'espace, l'une de ténèbres et de mort, l'autre de lumière et de vie, et ainsi convient-il probablement d'entendre les paroles de Cicéron : « Nobis sinistra videntur, Graiis et barbaris dextra meliora » (*de divinat.* II, 39). Mais, dans le repérage du vol augural, la gauche telle que la conçoivent les Latins et la droite telle que la conçoivent les Grecs, loin de se contredire et de s'exclure, s'accordent et se joignent pour désigner ensemble une même réalité objective : la direction unique d'un même mouvement. Un vol de gauche, comme disent les Latins, un vol à droite, comme disent les Grecs, ce n'est qu'un seul et même vol de gauche à droite. En le disant de gauche, les Latins le considèrent dans son origine, eu égard au point d'où il vient; en le disant à droite, les Grecs le considèrent dans son aboutissement, eu égard au point où il va. L'analyse des notions de la droite et de la gauche nous a montré qu'elles comportent essentiellement le concept d'un mouvement observé entre deux points de repère, dont l'un est le point d'où le mobile part, l'autre celui vers lequel il tend, tous deux inséparablement liés dans le même concept (1).

Au reste, les textes confirment que, dans l'interprétation des signes auguraux à sens favorable, c'est-à-dire à sens normal, la gauche était bien envisagée par les Latins comme une origine, non un terme du mouvement, et qu'ils entendaient les adjectifs *sinister*, *laevus* ou *scaevus* au sens « qui vient de gauche » (2) et non « qui va à gauche ». Servius

(1) QUINTILIEN (*Instit. orator.*, II, 3, 109 et 144) distingue nettement le mouvement *a sinistro* « (en partant) de la gauche » et le mouvement *in sinistrum* « (en allant) vers la gauche ».

(2) Parlant de la division, par les Etrusques, du *templum* en 16 parties, CICÉRON (*de divinat.*, II, 18) accorde qu'il leur était ainsi facile de préciser « de quelle direction provenait la foudre », ful-

est formel à ce sujet, pour les signes célestes, éclairs et tonnerre : « Sinistras partes septentrionales esse augurum disciplina consentit, et ideo *ex ipsa parte* significantiora esse fulmina ». (Serv. *in Aen.* II, 693). Cicéron n'est pas moins formel, en ce qui concerne les *signa ex avibus*, qu'il s'agisse des *oscines* : « Tum *a dextra*, tum *a sinistra parte* canant oscines » (Cic. *de divinat.* I, 53) (1) ou des *alites* : « Cur autem aliis *a laeva*, aliis *a dextra* datum est avibus, ut ratum auspicium facere possint » (*ibid.* II, 38) (2). Pline également, pour tout signe en général : « Laeva prospera existimantur, quoniam *laeva parte mundi ortus est* » (Plin. *H. N.* 2, 142).

Il n'est pas sans intérêt de noter que tel était aussi le point de vue concernant la gauche dans le rite augural ombrien, vanté par Cicéron (*de divinat.* I, 42) et dont on a signalé les

men *qua ex parte* venisset. — Or, dans le contexte même, Cicéron détermine la direction de la foudre, en tant qu'*optimum auspicium*, par l'adjectif *sinistrum* : « fulmen... optimum auspicium habebat, si *sinistrum* fuit ». — L'expression *fulmen sinistrum*, dans l'idée de Cicéron, doit donc s'entendre au sens : *ex sinistra parte*.

(1) Que Carnéade, dit encore CICÉRON (*de divinat.*, I, 17), cesse donc de demander, comme le faisait Panétius, si Jupiter a ordonné à la corneille de chanter *de gauche* et au corbeau, *de droite*,... Jupiterne cornicem *a laeva*, corvum *a dextra* canere jussisset.

(2) CICÉRON (*de divinat.*, I, 22) rapporte un prodige que Tarquin le Superbe aurait vu en songe, d'après le *Brutus* d'ACCIVS : le soleil changeant la direction de son cours *vers la droite*, *dextrorsum* : « Mirificum facinus, dextrorsum orbem flammum / Radiatum solis liquier cursu novo. » — Or voici comment le songe fut interprété par les devins : un changement tout prochain allait se produire pour le peuple; le signe était *très favorable*, puisque le soleil avait paru aller *de gauche à droite*, « ...haec bene verruncent populo, nam quod *ad dexteram* / cepit cursum *ab laeva* signum praepotens; pulcherrime auguratum est, rem romanam summam fore. » — Notons l'équivalence des expressions dans les deux passages : dans le premier, la direction du mouvement est dite *vers la droite*, *dextrorsum*; dans le second, elle est déterminée à *partir de la gauche*, *ab laeva*. Ce n'est qu'une seule et même direction, définie ici en son point d'origine, là dans le terme vers lequel elle tend. Au reste, dans le deuxième passage, le point *a quo* et le terme *ad quem* se trouvent expressément formulés ensemble : *ab laeva... ad dexteram*, et cette direction du mouvement est réputée favorable par les Latins, comme elle l'est par les Grecs.

analogies avec le rite romain (1). Les *Tables Eugubines* énoncent en effet certaines instructions rituelles qui sont fort explicites : « ...Assis sur la borne, dis à l'auspiciant de stipuler qu'il observe l'épervier à droite, la corneille à droite, le pic à gauche, la pie à gauche, les oiseaux *volants de gauche* et les oiseaux *chantants de gauche* étant favorables. Que l'auspiciant stipule ainsi : Je les observe (l'épervier, la corneille, etc.)..., les oiseaux *volants de gauche* et les oiseaux *chantants de gauche* étant favorables pour moi, pour le peuple Iguvien, dans ce temple déterminé ». (Tab. VI, dans le *Corpus inscript. italic. antiquioris aevi...* de Fabretti, Turin, 1867; cf. Bréal, *Les Tables Eugubines*, 1875).

Ainsi, bien que l'expression par laquelle ils le désignent soit différente, Grecs et Latins n'ont pas, sur le signe augural, une manière de voir essentiellement différente. Quant à la réalité même — et c'est une autre remarque qui s'impose, plus importante encore — leur interprétation des mêmes faits auguraux est identique, et le principe est identique aussi, d'après lequel ils règlent cette interprétation. Voici, en somme, la règle : un signe augural est favorable, s'il se manifeste de gauche à droite; il est défavorable s'il se manifeste de droite à gauche. Le principe qui règle la discrimination du bon et du mauvais augure réside donc, en dernière analyse, dans le sens ou la direction du mouvement.

Sans doute, le mouvement est observé dans l'espace, et la direction suivie par le mobile est déterminée d'après les repères immobiles que sont les points cardinaux. Mais l'objet de l'observation, ce n'est ni le cadre du mouvement ni les repères, c'est le mobile même.

Dans l'auspication rituelle, l'augure déclare que la gauche est au Nord et la droite, au Sud; mais au regard de l'auspiciant tourné face au Sud, le signe demandé ne peut apparaître ni par conséquent être dit à gauche, s'il est au Nord.

(1) Voir BOUCHÉ-LECLERCQ, s. v. *Augures*, ap. Daremberg et Saglio, et dans son *Histoire de la divination dans l'Antiquité*, t. IV, p. 169 sqq., où l'auteur étudie le rituel augural d'Igouvium d'après les *Tables Eugubines*.

Venu du Nord, s'il apparaît à l'Ouest, c'est alors que le signe sera dit à gauche, tandis que, venu du Nord, s'il apparaît à l'Est, il sera dit à droite. Au regard du même auspiciant, un signe qui apparaît au Sud est en face, non à droite, et le Sud pourtant est la droite; c'est allant du Sud vers l'Ouest que le signe sera dit à droite, tandis qu'allant du Sud vers l'Est, il sera dit à gauche.

Dans l'auspication occasionnelle, un signe fortuit peut apparaître dans n'importe quelle direction de l'étendue; cette direction peut donc être toute autre direction que le Nord ou le Sud, gauche et droite de l'espace. En outre, quel que soit à l'horizon le point sur lequel on le repère dès son apparition, le signe pourra éventuellement être dit soit à droite, soit à gauche, et cela ne dépend nullement du point sur lequel il est repéré, mais seulement du sens de son évolution, de gauche à droite ou de droite à gauche. En *Il. X*, 274-276, Ulysse et Diomède purent, au premier cri qu'ils perçurent, repérer le héron d'Athéné devant eux, au Sud, ou même sur leur gauche, à l'Est; il est dit « à droite » cependant, *δεξιόν* (274) : c'est qu'Athéné l'envoie, *ἔξευ*, de gauche à droite, et tel est en effet le sens de son vol, s'il est vrai qu'il va de l'Est par le Sud en direction de l'Ouest. — L'aigle dont l'envoi est à l'intention d'Ajax en *Il. XIII*, 821-822, vient probablement d'entre Est et Sud, c'est-à-dire d'une région qui est à la gauche d'Ajax; mais son vol est dit à droite, *ἐμπροσθέν δεξιόν* : allant vraisemblablement du Sud-Est par le Sud et par l'Ouest en direction du Nord-Ouest, il va aussi de gauche à droite. — Priam dut voir l'aigle qu'il avait demandé apparaître au Sud ou au Sud-Est; le vol est encore *δεξιόν* (*Il. XXIV*, 320), de gauche à droite, évoluant du Sud ou du Sud-Est par l'Ouest en direction du Nord ou du Nord-Ouest. — Si le coup de foudre, lancé par Zeus en *Il. II*, 353, provient du Nord ou du Nord-Ouest, il provient de gauche pour les Argiens; mais Zeus l'ayant lancé *ἐπὶ δεξιᾷ*, le coup de foudre tend du Nord ou du Nord-Ouest au Sud ou au Sud-Est par l'Est : il tend ainsi de gauche à droite.

Et voici quelques signes évoluant en sens inverse. L'aigle dépêché par Zeus à Hector et à sa troupe en *Il.* XII, 200 sqq. dut leur apparaître à l'Est, sur leur droite, allant approximativement du Sud-Est par l'Est vers le Nord-Ouest, l'oiseau allait ἐπὶ ἀριστερά (*ibid.* 201), de droite à gauche. — En *Il.* VIII, 75 et IX, 236, le formidable coup de foudre que Zeus lance à l'adresse des Achéens, tournés face à l'Est, vient, semble-t-il, du Sud-Est, du côté de leur aile droite; la trajectoire du météore, comme le vol de l'aigle dans le cas précédent, va du Sud-Est par l'Est vers le Nord-Ouest, c'est-à-dire de droite à gauche, au regard des Achéens. Mais aux Troyens, qui sont orientés en sens opposé, face à l'Ouest, le signe céleste apparaît allant du Sud-Est par l'Ouest vers le Nord-Ouest, et sa direction se présente de cette façon, comme étant pour eux de gauche à droite, ἐνδεξιᾷ (*Il.* IX, 236).

*
**

Puisque le mobile constitue l'objet de l'observation et qu'il est observé, non pas en un point seulement, mais du point à l'autre entre lesquels il évolue, il est clair que, dans l'observation systématique, c'est le mobile qui détermine l'orientation de l'observateur et que le champ de son évolution détermine aussi le champ de l'observation.

Par conséquent, dans l'auspication rituelle, l'augure qui, au début de la cérémonie, déclare que la gauche est au Nord et la droite au Sud, est censé avoir en face de lui, dans le ciel, un mobile idéal apparaissant à l'Est, et le temple qu'avec le *lituus* il définit ensuite de l'Est à l'Ouest par le Sud représente l'espace dans les limites duquel il est censé voir ce mobile évoluer.

Ainsi, avec le mobile régulateur et par le processus même de son évolution entre le point où il apparaît et celui où il disparaît, une norme idéale se révèle qui ne préside pas seulement à la constitution du temple, mais qui, en tant précisément que loi constituante, impose son critère aux signes à valeur augurale se référant au temple. Par le fait, cette

norme idéale réside essentiellement dans un mouvement qui, aux yeux de l'observateur terrestre, apparaît évoluant de gauche à droite, dans le ciel; et nous avons vu (p. 354) que tel est exactement aussi, en dernière analyse, l'aspect caractéristique essentiel des bons auspices. La valeur des signes auguraux, en bien ou en mal, aurait donc son fondement et sa raison d'être dans leur conformité ou leur non-conformité à la norme idéale.

Il serait pour le moins téméraire de prétendre que l'ordonnance du rite augural ne procède sans doute que de la pure fantaisie et ne comporte, avec les réalités naturelles, aucun rapport qui puisse être démontré. Nous venons de voir qu'elle se présente avec au moins l'apparence d'un fondement objectif. En outre, l'interprétation du fait augural est considérée comme l'expression d'une volonté divine, avec le caractère catégoriquement impératif d'une loi naturelle qui s'impose à l'homme et par conséquent sous la forme d'un « rapport nécessaire qui dérive de la nature des choses » (1).

Que les Anciens se soient trompés en croyant à l'existence d'une relation étroite et intime entre le fait augural et la réalité qu'ils lui donnaient pour norme, peu importe; il suffit qu'ils y aient cru : c'est seulement de leur conception des choses qu'il s'agit ici, c'est seulement leur façon de voir que nous cherchons à préciser en pénétrant plus avant dans leur pensée.

Il y a donc lieu, et non sans raison, de se demander sur quelle réalité, implicitement dénoncée par le fait augural, se fondait la conception ancienne qui voyait dans le mouvement la manifestation d'un ordre divin imposant à l'homme son destin heureux ou malheureux, et dans la droite ou la gauche le critère de ce qui est bon ou mauvais, en définitive le critère du bien ou du mal.

Puisque c'est dans le temple qu'est observé le mouvement et que sont repérées la droite et la gauche, il faudrait d'abord savoir exactement quelles régions de l'espace étaient repré-

(1) MONTESQUIEU, *De l'esprit des Loix*, I, 1.

sentées par ce temple (1), pourquoi et comment, dans une acception extrêmement large, il peut, au témoignage de Varron, se concevoir sous un triple aspect et s'étendre au ciel, sous le rapport de la nature; à la terre, du fait de l'auspication, et même aux régions infernales, par analogie : « *Templum tribus modis dicitur, ab natura, ab auspicando, ab similitudine; (ab) natura in caelo, ab auspiciis in terra, ab similitudine sub terra* » (Varr., *de l. lat.*, 7, 6) (2).

S'il est vrai que, dans son acception propre, le mot *temple* signifiait pour les Anciens « un espace défini (3) qui peut être observé », ou bien « d'où l'on peut observer de tous côtés » (4), on s'explique aisément que, du point de vue

(1) Sur le temple augural, voir dans le *Thesaurus antiq. Roman.* de GRAEVIUS, V, p. 541-591 : P. LE BEL, *Diatriba de partibus templi auguralis* (Tolos., 1637); NISSEN, *Das Templum*, Berlin, 1869; H. USENER, *Templum*, dans *Jahrb. f. Philol.*, 1878; OTTFR. MÜLLER, *Etrusk.*, II, pp. 128-164; C. O. THULIN, *Die Etrusk. Disciplin.* (Göteborgs Högskol. Arsskrift., 1905 et 1906; J. VALETTE, *De modis auspicandi Romanorum* dans *Mnemos.*, XVII (1889), pp. 275 sqq., 418 sqq.; XVIII, 208 sqq., 406 sqq.; XIX, 75 sqq., 229 sqq., 405 sqq., etc.; BOUCHÉ-LECLERCQ, *Hist. de la divination*, IV, p. 17 sqq.; article de WEINSTOCK dans *Mitteilungen des deutschen archäol. Instit.*, Rom. Abt. 47 (1932), p. 95.

(2) VARRON cite des exemples de ce triple aspect, empruntés à des œuvres archaïques. Ainsi le temple est le ciel étoilé d'après ce passage d'*Hécube* : « O magna templa caelitus / Commixta stellis splendidis. » — Il est rapporté à la terre, d'après cette citation de *Péribée* : « Scrupea saxa, Bacchi / Templa, prope aggredditur. » — Par similitude, il se dit de l'espace qui s'étend sous la terre, en ce vers d'*Andromaque* : « Acherusia templa alta Orci, salvet, infera. » (ap. VARR., *loc. cit.*).

(3) ERNOUT-MEILLER (*Dict. étym. de la l. lat.*, s. v. *templum*) rapprochent le grec *τέμενος* « enclos divin », c'est-à-dire avec la racine du grec *τέμνω* « je coupe ». De fait, l'idée d'une portion de territoire, découpée et réservée, distincte de toutes autres, apparaît très nettement dans l'évocation faite par Homère du « ténénos » que les Lyciens assignèrent à Bellérophon : « οἱ Λύκιοι τέμενος τέμενος ἔδοσαν » (Il. VI, 194). Dans les gl. galloises d'Oxford (IX-X^e s.), *nom* (var. de *nem*) glose *templa*; or le dérivé *nemeth* (vieux-celtique *nemelo-n*) désignait, en Irlande païenne, un espace sacré, à découvert, ayant pour voûte le ciel et délimité par des menhirs. (V. J. LOTH, *Fanum et simulacrum...*, p. 4.)

(4) VARR., *op. cit.*, 7, 7 : « Quaque intuitus erat oculi, a tuendo primum templum dictum... », et 7, 9 : « Intra eas regiones qua

naturel, il ait désigné le ciel visible, l'hémisphère enclos, au-dessus de l'horizon, par la voûte azurée (1). Mais pourquoi et comment, par analogie, alors qu'elles sont invisibles, le temple s'étend-il aussi aux régions infernales (2), c'est-à-dire à l'hémisphère inférieur ? Pourquoi et comment, même dans l'hémisphère supérieur, le temple céleste visible de tous côtés au-dessus de l'horizon se trouve-t-il, au regard de l'observateur terrestre, limité (3) à la seule région méridionale, puisqu'en fait c'est la région située « devant », durant l'auspication (4), et que c'est elle que l'auspiciant considère pour recueillir les présages (5) ?

Mais il faudrait en même temps, puisque c'est son cours qui définit le champ de l'observation, identifier avec certitude le mobile qui, régulateur authentique du temple sous son triple aspect, doit évoluer dans l'hémisphère supérieur, dans l'hémisphère inférieur aussi, et dont l'évolution, déduite seulement par analogie au-dessus de l'horizon, présente au-dessus de l'horizon, dans le ciel où naturellement elle se manifeste, cette particularité de n'être observée que dans la région méridionale, de l'Est à l'Ouest.

oculi conspiciant, id est tueamur, a quo templum dictum et contemplare. » — Cf. FESTUS, *P. F.*, 34, 9 : « Contemplari dictum est a templo, i. e. loco qui ab omni parte aspici, vel ex quo omnis pars videri potest, quem antiqui templum nominabant. »

(1) « Caelum qua attimur dictum templum » (VARR., *l. cit.*). — Cf. ENN. A. 49 : « Caeli caerula templa ». — NAEVIUS (ap. VARR., *l. cit.*) : « Hemisphaerium ubi concavo caerulo saeptum stat » (texte de Müller-Didot). — La leçon donnée par Spengel, d'après certains mss, est : « Hemisph. ubi concha caerula saeptumst. »

(2) « Templa alta Orci infera » (ap. VARR., *l. cit.*).

(3) « In terris dictum templum locus augurii aut auspicii causa conceptis verbis finitus » (VARR., *op. cit.*, 7, 8).

(4) « ...Ejus templi... (pars) antica ad meridiem... (VARR., *l. cit.*). — « Ea caeli pars quae sole illustratur ad meridiem antica nominatur » (FESTUS, *op. cit.*, p. 220).

(5) Cf. VARR. (ap. FEST., p. 339 : « ...A deorum sede cum in meridiem spectes... »). — T. LAVE (I, 18) : « (Numa) ab augure... deductus in arcem, in lapide meridiem versus consedit. » — PLUTARQUE (Numa, 7) : « Τὸν παντὶν ὁ ποταμὸν τὸν πρὶν (il s'agit de Numa) εἰς ἀνατολὴν τρέψας... ». — CICÉRON (*de divinat.*, I, 17) : (Attus Navius) ad meridiem spectans, in vinca media dicitur constitisse. »

Tel est le problème qui se pose. Si complexe qu'il soit, de l'avoir posé avec netteté, c'est déjà l'avoir un peu éclairci. Pour résoudre ce problème objectivement, du point de vue tout particulier qui est le nôtre dans cette étude, peu nombreux sont les documents que nous puissions valablement utiliser. Quelques minces fragments épars, sans cohésion et d'authenticité parfois douteuse, de simples indications sèchement fournies par des polygraphes et des compilateurs ne sauraient suffire ni même comporter une valeur démonstrative que sous réserve de confrontation avec des réalités antiques dûment établies.

Mais nous avons la bonne fortune de disposer d'un texte d'une authenticité indiscutable, explicite à souhait, où la question qui nous intéresse se trouve posée précisément comme elle se pose pour nous, puisqu'il y s'agit de la détermination de la droite et de la gauche, en considération du mouvement dans le ciel. Ce texte est d'Aristote; il tient son importance documentaire, pour nous capitale, de l'autorité du grand philosophe, non point tant par ce que « le Maître dit » que par ce qu'il contredit, car les vues qu'il combat se révèlent, à l'examen, aussi exactes, voire plus objectives que les siennes et, de l'opposition même de ces vues, la lumière jaillit où régnait la confusion. La vraie pensée d'Aristote nous est garantie et précisée par les commentaires de Simplicius, rédigés à Athènes au VI^e siècle de notre ère, qui, bien loin de n'être qu'un simple délayage, constituent une mine de renseignements fort utiles (1).

Plus compréhensif en cela que le Stagirite, Platon, dans le *Timée* et dans la *République* notamment, s'est fait avec complaisance l'écho fidèle de cette doctrine, mystérieuse par ses origines et remarquable à tant d'égards, dont Aristote

(1) « SIMPLICIUS résume ou cite textuellement une foule d'ouvrages aujourd'hui perdus. L'exactitude de ces résumés et de ces citations est garantie par la très grande valeur intellectuelle du commentateur. » (P. DUHEM, *Le système du monde. Hist. des doctrines cosmolog. de Platon à Copernic*, Paris, 1913, t. 1, p. 13, note 2.)

nous permet de connaître les vues en les réfutant. Le témoignage de Platon sera donc pour nous précieux à recueillir et à mettre en valeur. Toutefois — et l'on ne saurait nous en faire le reproche — nous ne pouvons songer à rendre compte, par une explication détaillée, des grandes réalités qui se drapent dans le voile du mythe platonicien (1).

De telles autorités, à elles seules, par leur documentation et par leur garantie, suffisent pour notre information; aussi bien, elles sont de nature à authentifier d'autres témoignages moins autorisés, mais concordants avec le leur. Ce sont là des guides sous la direction desquels il nous est permis de pousser plus avant notre enquête, avec assurance. Devant nous va se dresser, dès l'abord, un obstacle, en apparence insurmontable, constitué qu'il est par une contradiction formelle entre les expressions de droite, de gauche, et la réalité qu'elles expriment. Ce n'est pas tout. Nous allons faire des constatations qui semblent ruiner de fond en comble le système des divisions de l'espace, tel qu'il nous est apparu dans la tradition homérique, en conformité avec la tradition des Celtes. Ni cette impossibilité, ni ce risque ne doivent nous

(1) Comme l'a lumineusement montré M. A. Rivaud (*Le problème du Devenir et de la matière dans la philosophie grecque depuis les origines jusqu'à Théophraste*, Paris, 1906, p. 10-11), « par sa nature même, le mythe cosmogonique ou physique est d'ordre rationnel. Les images qu'il combine ne relèvent pas de la fantaisie seule. Une part considérable d'entre elles provient directement de l'expérience... » — « Si merveilleux que soit le mythe, ...c'est la réalité observée qui en fournit les premiers éléments » (p. 65) — « Nous avons perdu aujourd'hui ce don de vision directe qui appartenait aux plus anciens des hommes. La légende qui a recueilli leurs visions est vénérable, non seulement comme les choses très vieilles, mais parce qu'une sorte de révélation s'y est fixée » (p. 280). — « Les conceptions astronomiques... montrent combien la doctrine, (de Platon dans le mythe) touche à l'expérience » (p. 338). M. Rivaud réfute, comme vraiment trop simpliste et inadéquate (*op. cit.*, p. 281), la formule d'Olympiodore : « Un mythe est un discours faux qui figure une réalité. » — Voir aussi BROCHARD, *Le mythe dans la philosophie de Platon*, dans l'*Année philos.*, 1901, p. 1 sqq.

rebuter. Bien au contraire. Nous ne cherchons que la vérité, et il est heureux qu'une occasion se présente à nous pour mettre nos déductions précédentes à l'épreuve.

Dans son traité *De caelo*, Aristote, en les discutant, nous fait connaître certaines données d'un système cosmologique dans lequel le ciel, conçu en fonction du mouvement qui l'anime, est représenté comme un immense corps, ayant une droite et une gauche; telle était la conception des Pythagoriciens (1) : τινές εἰσιν οἱ φασιν εἶναι τι δεξιὸν καὶ ἀριστερὸν τοῦ οὐρανοῦ. καθάπερ οἱ καλούμενοι Πυθαγόρειοι. ἐκείνων γὰρ οὗτος ὁ κόσμος ἐστίν (Arist. *De caelo*, II, 2, 284 b).

Afin de pouvoir mieux préciser les données en discussion, dégageons brièvement quelques points fondamentaux sur lesquels Aristote se trouve d'accord avec ses adversaires et qui, du reste, étaient alors assez communément admis.

Le Cosmos, forme ordonnée de l'univers (τὸ πᾶν) est constitué par l'ensemble de deux parties essentielles, le ciel et la terre, avec les réalités que chacune de ces deux parties comporte dans son ambiance (2). Ces deux parties du grand Tout sont absolument distinctes l'une de l'autre (3). Véritables corps animés (4), Ciel d'une part, Terre d'autre part se présentent comme des organismes différents par nature comme par position. Le corps du Ciel, τοῦ οὐρανοῦ σῶμα (5),

(1) Sur Pythagore et les Pythagoriciens, voir E. ZELLER, *La philosophie des Grecs* (*Die philosophie der Griechen...*) considérée dans son développement historique, trad. F. Boutroux. — SCHMEKEL, *Philosophie der mittleren Stoa* (1892). — DELATTE, *Etudes sur la littérature pythagoricienne* (1915). — G. MÉAUTIS, *Recherches sur le Pythagorisme*, Neufchâtel (1922). — Sur la distinction des Pythagoriciens Mathématiciens et Acousmatiques, voir note 3, page 364.

(2) Κόσμος μὲν οὖν ἐστὶ σύστημα ἐξ οὐρανοῦ καὶ γῆς καὶ τῶν ἐν ταύτοις περιεχομένων ψυχῶν (ARIST. *de mundo*, éd. W. L. Lorimer, II, 391 b).

(3) Ἡ δὲ γῆ τοῦ κόσμου μέρος τί ἐστιν, οὐ μέντοι τοῦ οὐρανοῦ (SIMPLIC., in Aristot. *de caelo* Comment. II, 3, 286 a, éd. Heiberg).

(4) Ὁ δ' οὐρανὸς ἔμφυχος (ARIST. *de caelo*, II, 2, 285 b; cf. SIMPLIC., *op. cit.*, II, 1, 284 a).

(5) SIMPLIC., *op. cit.*, II, 3, 286 a.

est d'essence divine (1) et affecte à nos yeux une forme parfaitement sphérique (2), doué d'un mouvement circulaire continu (3). A s'en tenir aux apparences d'un univers limité, — et c'est ce que font la plupart (4) — la Terre, mère et nourricière des êtres vivants, est étendue immobile au milieu de la sphère céleste (5).

Bien qu'elle en soit distincte, la Terre immobile est liée nécessairement, en qualité de partie intégrante, au ciel en mouvement, puisqu'elle se présente comme le centre même — un centre fixe — de la révolution céleste (6). Ainsi, en raison précisément de son immobilité au centre, la Terre est le lieu naturel par rapport auquel peut être repéré le mouvement du ciel dans les diverses directions (7). Encore importe-t-il d'observer que non seulement le mouvement est dans le ciel, mais que le mouvement même des astres, c'est cela essentiellement qui est le ciel mouvant, et la sphère céleste n'est que la forme de leur mouvement circulaire, ἡ οὐρανὸς περιεστῶσα σώματι ἐστὶ σφαιρικὸν ἔχοντος σχῆμα (Simplic. *op. cit.* II, 4, 287 a) (8). Tous les astres, étoiles fixes et planètes, sont

(1) Ὁ οὐρανὸς τοιοῦτος <—αἰθερ<—> σώμα γὰρ τι εἶναι (ARIST. *de caelo*, II, 3, 286 a). Cf. SIMPLIC., *op. cit.*, II, 3, 286 a : ἀμφὶς οὖν εἰπεῖν ὅτι ὁ οὐρανὸς θεὸς ὁ τοιοῦτος θεὸς εἶναι σῶμα ἐστὶ.

(2) Σχῆμα δ' ἀνάγκη σφαιροειδὲς ἔχειν τὸν οὐρανόν (ARIST. *de caelo*, II, 4, 286 b). Σφαιροειδὲς εἶναι τὸ σχῆμα τοῦ παντός (ARIST., *ibid.*, II, 2, 285 a; cf. SIMPLIC., *op. cit.*, II, 4, 287 a et 391 b).

(3) Οὐρανὸν γὰρ τριχῶς ἀπὸ τοῦ Ἀριστοτέλους λέγεσθαι... κυκλιοφορικὸν σῶμα (SIMPLIC., *op. cit.*, I, 1, Proœmium, Heiberg, p. 1. — Ἐν δὲ τῷ θεῷ σώματι σφαιρικῶ ὄντι καὶ κύκλῳ κινουμένῳ (SIMPLIC., *op. cit.*, II, 2, 285 b).

(4) Ὅσοι τὸν ὅλον οὐρανὸν περιεστῶσαν εἶναι φασί (ARIST. *de caelo*, II, 13, 293 a).

(5) Ταύτης δὲ τὸ μὲν μέσον ἀκίνητον τε καὶ ἰσχυρὸν ὄν, ἡ φερέσβιος εἴληχε γῆ, παντοδαπῶν ζώων ἐστὶα τε οὖσα καὶ αἰτήρ (ARIST. *de mundo*, II, 391 b). — Περὶ μὲν οὖν θέσεως... τῶν πλείστων ἐπὶ τοῦ μέσου κείσθαι λεγόντων (ARIST. *de caelo*, II, 13, 293 a).

(6) Οὐκ ἐστὶ τοῦ οὐρανοῦ μέρος ἡ γῆ, καίτοι τοῦ κινουμένου κύκλου μέρος εἶναι βούλεται τὸ μέσον ἐν τῷ μέσῳ (SIMPLIC., *op. cit.*, II, 3, 286 a).

(7) Voir DUHÉM, *Le système du monde*, I, pp. 203 et 225.

(8) Κυκλιοφορικὸν σῶμα, ὅπερ καὶ ἰσχυρὸν οὐρανόν (= le ciel des fixes) ... καλεῖ <Ἀριστοτέλης> (SIMPLIC., *op. cit.*, I, 1, Proœmium). — Ἀναξίμανης καὶ Παρμενίδης τὴν περιφορὰν τὴν ἐξωτάτην τῆς γῆς εἶναι τὸν οὐρανόν

entraînés d'un seul et unique mouvement d'ensemble (1), dans une direction toujours la même qui, dans chaque hémisphère, va de l'Orient à l'Occident (2).

Aristote, ainsi que Platon, reconnaissent aussi avec les « Mathématiciens » de l'école de Pythagore (3) que les planètes — avec le soleil — effectuent, outre la révolution diurne commune à tous les astres, une révolution annuelle en sens inverse, de l'Occident à l'Orient (4).

(STOBÉE, *Eclog.* I, 23, 1, éd. Wachsmuth, p. 200). — Αναξιμένης τὴν περιφοράν τῆς ἡλίου ζώης εἶναι <ἀπὸ ἀνατολῆς> (EUSEB., *Quaest. evang.*, XV, 42, 1, 847 b).

(1) Ἡ γὰρ ἡμῶν κίνησις τῆς ἀπλαντοῦς ἔχει πρὸς τὰ πᾶσι δι' αὐτῆς κινούμενα ἄστρα... (SIMPLIC., *op. cit.*, II, 12, 392 b).

(2) Ἀπ' ἀνατολῶν δὲ ἐπὶ δυσμῶν φέρεσθαι πάντας τοὺς ἀστέρας (STOB., *Eclog.* I, 24, 1 c). — Αναξαγόρας, Δημόκριτος, Κλεάνδης ἀπ' ἀνατολῶν ἐπὶ δυσμῶν φέρεσθαι πάντας τοὺς ἀστέρας (EUSEB., *Praep. ev.*, XV, 47, 1, 847 a).

(3) « Le nom de *Μαθηματικοί* désigne sans doute l'ensemble des Pythagoriciens qui se sont occupés spécialement de mathématiques, d'astronomie et de sciences naturelles. Ce sont les philosophes qu'Aristote désigne... par les mots *οἱ καλούμενοι Πυθαγόρειοι* (*Métaph.*, A, 5, 985 b; A, 8, 989 b. Cf. *de caelo*, B, 2, 284 b). La citation du *de caelo*, B, 13, 293 a, est particulièrement typique : *οἱ περὶ τῶν ἰσχυρίων καλούμενοι Πυθαγόρειοι*. » (DELATTE, *Etudes sur la littérature pythagoricienne*, p. 308; cf. *ibid.*, p. 271-272). — A côté de cette secte de « savants », il y avait une autre secte, celle des Acousmatiques qui, d'après la *Vie pythagoricienne* de JAMBLIQUE, semble avoir été plus attachée à la vieille tradition pythagoricienne, particulièrement à sa morale très élevée, qu'aux études scientifiques. Voir à ce sujet DELATTE, *op. cit.*, pp. 308-312.

(4) Τῶν μαθηματικῶν τινὲς μὲν ὡς Πλάτων φασίν... τοὺς δὲ πλανήτας τοὺς ἀπλανέσιν ἀπὸ δυσμῶν ἐπ' ἀνατολῆς ἀντιφέρεσθαι (STOB., *Eclog.* I, 24, 2 b). Ἀλκυαίων καὶ οἱ μαθηματικοὶ τοὺς πλανήτας τοὺς ἀπλανέσιν ἐναντίους ἀπὸ γὰρ δυσμῶν ἐπ' ἀνατολῆς ἀντιφέρεσθαι (EUSEB., *Praep. ev.*, 47, 2, 847 a). Ἀντιφερόμενοι <τῇ> παντὶ τῇν κατὰ μήκος (en longitude) αὐτῶν λεγόμενην φοράν (THÉON DE SMYRNE, III, 11, éd. Dupuis, p. 220). — Πορφυρίου ἐκ τοῦ Περὶ ἀγαλιμάτων... Καὶ ὁ ἥλιος... αὐτὸς ἀπὸ δυσμῶν ἐπὶ τὰς ἀνατολὰς φερόμενος (PORPH., ap. STOB., *Eclog.*, I, 25, 2).

STOBÉE (*Ecl.* I, 23, 3) rapporte que « Pythagore fut le premier à concevoir l'obliquité de l'écliptique à travers le zodiaque, conception qu'Énopide de Chios s'appropriait comme sienne propre ». Sur la découverte astronomique de Pythagore et son importance, voir LOUIS ROUGIER, *L'origine astronomique de la croyance pythagoricienne à l'immortalité des âmes* (1933), p. 20 sqq.

A la lumière de ces données qui dominent la discussion, examinons les critiques formulées par Aristote contre la doctrine pythagoricienne, concernant l'espace et le mouvement dans l'espace.

Les Pythagoriciens parlent d'une droite et d'une gauche du ciel, et ils en font les éléments primordiaux de détermination du mouvement céleste. Le ciel étant de forme sphérique et par conséquent semblable en toutes ses parties, comment pourrait-il comporter une droite et une gauche, non plus qu'un haut et un bas, un avant et un arrière, toutes notions qui introduisent une différenciation par les rapports de fonction qu'elles représentent ? Il est évident que γὰρ σφαίρειος ὢν ὁ οὐρανὸς καὶ ὁμοιομερὴς τὸ δεξιὸν ἔχει καὶ τὸ ἀριστερὸν ἢ τὸ ἄνω καὶ τὸ κάτω ἢ τὸ ἔμπροσθεν καὶ τὸ ὀπίσθεν καὶ τοῖς σχήμασι τούτων διαφέρειν ἀπαιτῶντων (1); — Au reste les choses inanimées n'ont et ne peuvent, par nature, avoir droite ni gauche, haut ni bas, avant ni arrière; si ces déterminations leur sont appliquées, ce n'est que « selon leur position relativement à nous : mais leur position est seulement objet de pensée sans réalité objective »,... κατὰ τὴν θέσιν τὴν πρὸς ἡμᾶς ἔχει δεξιὰ καὶ ἀριστερά. ὥστε μόνον αὐτῶν νοεῖσθαι τὴν θέσιν, τὴν ἔχοντα οὕτως τούτων ἕκαστον (2).

Le ciel, il est vrai, se présente comme un corps animé, puisqu'il a en lui le mouvement, et il y a, ainsi que nous l'avons vu (3), un lieu par rapport auquel ce mouvement peut être repéré à tout moment et défini dans toute direction. Les diverses déterminations sont donc évidemment applicables au ciel, ὁ δ' οὐρανὸς ἔμφυχος καὶ ἐχέτω κινήσεως ἀρχήν, δηλον ὅτι ἔχει καὶ τὸ ἄνω καὶ τὸ κάτω καὶ τὸ δεξιὸν καὶ τὸ ἀριστερὸν (4). Mais de toutes façons, elles se réfèrent toujours au corps central qui constitue le lieu, à nous par conséquent qui, situés dans ce

(1) SIMPLIC., *op. cit.*, II, 2, 285 a.

(2) ARISTOTE, *Phys.*, IV, 208 b, 20.

(3) Voir plus haut, page 363.

(4) ARISTOTE, *de caelo*, II, 2, 285 a.

lieu, définissons le mouvement du ciel, ἀλλ' ἐν μὲν τοῦτοις λέγομεν τὸ ἄνω καὶ κάτω καὶ τὸ δεξιὸν καὶ ἀριστερόν πρὸς ἡμᾶς ἐπαναφέροντες (1).

Encore convient-il de s'entendre sur la façon dont on envisage cette relativité. Car on peut en parler en se plaçant à un triple point de vue : au point de vue de l'observateur, comme dans la pratique augurale, où la droite, par exemple, du mouvement observé est définie par notre droite, à nous qui observons, ἡ γὰρ δεξιὰ λέγομεν τὰ κατὰ τὰ ἡμέτερα δεξιὰ, ὥσπερ εἰ μόνταις (2); ou bien au point de vue de l'objet observé, auquel par analogie nous prêtons, comme à une statue, en le personnifiant, une droite et une gauche, ἡ καὶ ἐμεικτότητα τοῖς ἡμετέροις, ὥσπερ τὰ τοῦ ἀνδριάντος (3); ou enfin à un point de vue où se trouvent opposés de l'avant à la fois l'observateur et l'objet observé, telle notre image et nous, face à face, dans un miroir, auquel cas la droite de l'objet correspond à notre gauche et sa gauche à notre droite, ἡ τὰ ἐναντίως ἔχοντα τῇ ἡέσει, δεξιὸν μὲν τὸ κατὰ τὸ ἡμέτερον ἀριστερόν, ἀριστερόν δὲ τὸ κατὰ τὸ ἡμέτερον δεξιόν, [καὶ ὁπισθεν τὸ κατὰ τὸ ἡμέτερον ἔμπροσθεν] (4) ὡς ἀντιπρόσωπα δοκεῖ ἡμῖν εἶναι, ὡς ἐν τοῖς κατόπτροις (5).

Tous ces points de vue sont possibles, indifféremment, et l'on s'expose, avec la droite et la gauche, à de regrettables confusions, car si, au lieu d'un point de vue, on se place au point de vue opposé, toutes les déterminations changent de nom : la droite devient la gauche, le haut devient le bas, l'avant devient l'arrière, ou réciproquement, ἐν αὐτοῖς δὲ τοῖσις οὐδεμίαν ὁρῶμεν διαφοράν : ἐὰν γὰρ ἀνάπαλιν στραφῇ, τὰ ἐναντία ἐρεῖσθαι δεξιὰ καὶ ἀριστερὰ καὶ ἄνω καὶ κάτω καὶ ἔμπροσθεν καὶ ὁπισθεν (6).

(1) ARISTOTE, *de caelo*, II, 2, 285 a.

(2) ARIST., *loc. cit.* — Καὶ γὰρ δεξιὸν ὄρουσιν τὸν ἐν τοῖς δεξιοῖς ἡμῶν καὶ σύμβολον δεξιὸν ὅπως λέγομεν (SIMPLIC., *Comment. ad loc.*).

(3) ARIST., *l. cit.* — Ὡς ἐπὶ τῶν ἀνδριάντων δεξιὰ χεῖρα λέγομεν καὶ ἀριστεράν, (SIMPLIC., *Comment. ad loc.*).

(4) ARIST., *l. cit.*

(5) SIMPLIC., *Comment. ad loc.*

(6) ARIST., *l. cit.*

Aussi est-il assez étrange que, de tous les principes de détermination (1), les Pythagoriciens ne fassent cas expressément que de deux seulement, la droite et la gauche, et passent sous silence les autres (2), à savoir le haut et le bas, l'avant et l'arrière, dont l'importance pourtant n'est pas moindre, διὲ καὶ τῶν Πυθαγορείων ἂν τις θαυμάσειεν εἶναι δύο μόναις ταῦτα ἀρχαῖς ἔλκεσθαι, τὸ δεξιὸν καὶ ἀριστερόν, τὰς δὲ τέσσαρας περιέλειπον

(1) Les principes de détermination sont au nombre de six, opposés deux par deux, suivant les trois dimensions : en longueur (μήκος), le haut et le bas ; en largeur (πλάτος), la droite et la gauche ; en profondeur (βάθος), l'avant et l'arrière (ARIST., *de caelo* II, 284 b). — Cf. ARIST., *Phys.*, 200 a, 5 : διαστηκτά μὲν οὖν ἔχει τριῶν μήκος καὶ πλάτος καὶ βάθος, οἷς ὁρίζεται σῶμα πᾶν.

(2) Aristote lui-même reconnaît ailleurs que les Pythagoriciens faisaient état des principes de détermination en longueur (haut et bas) et en profondeur (avant et arrière) et non pas seulement en largeur (droite et gauche) : τὸ γοῦν δεξιὸν καὶ ἄνω καὶ ἔμπροσθεν καὶ ἔσχατον ἐξέλιπον, τὸ δὲ ἀριστερόν καὶ κάτω καὶ ὁπισθεν καὶ κοκκὸν ἔλεγον, ὡς αὐτὸς Ἀριστοτέλης ἰσχυρήσιν ἐν τῇ τῶν Πυθαγορείων ἀρεσκόντων συναγωγῇ (SIMPLIC., *In Aristot. de caelo comment.*, II, 284 b, 6).

Comment expliquer cette incertitude d'Aristote touchant les données pythagoriciennes du problème ? A s'en tenir à la déclaration du *De caelo*, les Pythagoriciens paraissent avoir, dans la définition du mouvement céleste, attribué à la droite et à la gauche, avec une valeur absolue, une importance de tout premier ordre, tandis qu'ils n'auraient accordé aux autres principes de détermination (haut et bas, avant et arrière) qu'un rôle secondaire, avec une valeur toute relative, variable selon les lieux. — Mais de voir qu'Aristote est obligé de chercher à déduire de la définition de la droite et de la gauche ce que peuvent être les autres principes de détermination, ἀπὸ τοῦ δεξιῶ καὶ τοῦ ἀριστεροῦ τὸ ἄνω καὶ κάτω συλλογισάμενος (SIMPLIC., *op. cit.*, II, 285 b, 28), le fait ne laisse pas d'être troublant et atteste qu'Aristote ne connaissait pas bien exactement la théorie qu'il avait entrepris de discuter. L'ignorance d'Aristote sur ce point n'a rien qui puisse surprendre. On sait que « l'enseignement des Pythagoriciens était ésotérique » et que « la divulgation des doctrines religieuses et scientifiques était sévèrement défendue » (DELATTE, *Études sur la littérature pythagoricienne*, p. 266). Le secret pythagoricien portait sur des théories, non pas tant sur des rites, et « les doctrines mathématiques n'en étaient pas moins l'objet que la religion et la philosophie » (DELATTE, *op. cit.*, p. 94). JAMBLIQUE (*Vit. Pyth.*, 88 et 247) raconte que le pythagoricien Hippase fut condamné par les dieux à périr dans un naufrage pour avoir publié l'inscription du dodécaèdre dans la sphère.

οὐθὲν ἦπτον κυρίως οὕτως (1). — Ces principes laissés comme flottants et variables par les Pythagoriciens, sont même, au dire d'Aristote, antérieurs logiquement à la droite et à la gauche dans le processus de la détermination, le haut notamment qui est tout à fait à l'origine et dont tout autre dérive, comme, dans la filiation, du père procède le fils, πρότερον ἂν εἴη τὸ ἄνω τοῦ δεξιῦ κατὰ γένεσιν (2)... En effet, de la position de la tête et de la face dépend celle de la droite et de la gauche; mais une fois déterminée la position de la tête et de la face, aussitôt et par le fait même se trouve déterminée aussi celle de la droite et de la gauche.

De même, dans chaque catégorie, il y a logiquement un ordre de procession, et donc une prééminence nécessaire entre les principes opposés deux par deux : en longueur, le haut a la priorité de concept sur le bas; en largeur, la droite a la priorité sur la gauche, et en profondeur, l'avant a la priorité sur l'arrière. D'où il suit que les principes de détermination du mouvement sont par excellence le haut en longueur, la droite en largeur et l'avant en profondeur, ἔστι δὲ τὸ μὲν ἄνω τοῦ μήκους ἀρχή, τὸ δὲ δεξιὸν τοῦ πλάτους, τὸ δὲ πρόσθεν τοῦ βάθους. Ἔτι δ' ἄλλως κατὰ τὰς κινήσεις : ἀρχὰς γὰρ ταῦτα λέγω ὅθεν ἄρχονται πρῶτον αἱ κινήσεις τοῖς ἔχουσιν (3).

Cette priorité du haut, de la droite et de l'avant ou du devant n'est pas fondée seulement en raison, elle l'est aussi en fait : en effet, c'est d'en haut que le mouvement s'accroît; c'est de la droite qu'il procède selon le lieu; c'est de devant qu'il est perçu et qu'il devient objet de connaissance, ἔστι δὲ ἀπὸ μὲν τοῦ ἄνω ἡ αὐξήσις, ἀπὸ δὲ τῶν δεξιῶν ἡ κατὰ τόπον, ἀπὸ δὲ τῶν ἔμπροσθεν ἡ κατὰ τὴν αἴσθησιν ἔμπροσθεν γὰρ λέγω ἐφ' ὃ αἱ αἰσθήσεις (4).

(1) ARIST., *de caelo*, I. cit. — Cf. SIMPLIC., *ad loc.* : Ἀτόπως οὖν τὸ δεξιὸν καὶ ἀριστερὸν παρελθόντες τὸ ἄνω καὶ τὸ κάτω παρελπίον (οἱ Πυθαγόρειοι).

(2) ARIST., *de caelo*, I. cit. — Cf. SIMPLIC., *ad loc.* : Αἱ τοῦ μήκους ἀρχὲς ἀρχαί, τουτέστι τὸ ἄνω καὶ κάτω τῶν τοῦ πλάτους ἀρχῶν τοῦ τε δεξιῦ καὶ τοῦ ἀριστεροῦ πρότεραί εἰσι τῇ φύσει... ὡς πατὴρ υἱός, τὸ ἄνω, φησί, τοῦ δεξιῦ κατὰ γένεσιν ἂν εἴη πρότερον.

(3) ARISTOTE., *de caelo*, I. cit.

(4) ARIST., *op. cit.*, II, 2, 284 b. — Pour ce qui est de la droite, cf. encore : δεξιὸν γὰρ ἑκάστου λέγομεν, ὅθεν ἡ ἀρχὴ τῆς κατὰ τόπον κινήσεως (II, 2, 285 b).

En ce qui concerne notamment la priorité de la droite par rapport à la gauche, Simplicius commente la pensée d'Aristote en précisant que c'est en la droite, singulièrement, que réside la puissance d'agir et que c'est de la droite par conséquent que procède le mouvement quand la puissance se réalise en acte (1) : observation importante qui s'inspire sans doute directement de la doctrine pythagoricienne et qui montre déjà posé le troublant problème de la droiterie et de la gaucherie (2).

Or le Cosmos se manifeste à nous avec une organisation parfaitement ordonnée. Les principes logiques que nous venons de dégager, comme postulats de la conception pythagoricienne, doivent donc, si cette conception est réellement fondée, se révéler conformes à la réalité objective du mouvement qui paraît animer l'Univers et rendre compte de l'ordre qui préside à ce mouvement. C'est ce que nous allons voir (3), en nous souvenant qu'il ne s'agit, dans l'idée d'Aristote, que du mouvement relatif, d'un mouvement par conséquent rapporté à son lieu naturel de repérage qui est la terre, et repéré par nous qui, sur terre, l'observons de l'hémisphère boréal (4).

Etant réputée là d'où part le mouvement, τὸ δεξιὸν ἔρ' ἐστὶ (ἡ κίνησις) (5), ou plus exactement — car pour Aristote il s'agit d'un mouvement relatif — là où le mouvement commence à être perçu, la droite du ciel, pour notre hémisphère, se situe à l'Orient où les astres apparaissent sur l'horizon,

(1) Voici comment s'exprime SIMPLICIUS commentant ce passage d'ARISTOTE (II, 2, 284 b) : δεξιὰ χεῖρ καὶ ἀριστερὰ καὶ πόδες ὁμοίως οὐδὲν ἀλλήλων κατὰ τὰ σχήματα διαφέροντα τῇ δυνάμει υἰόν διαφέρουσι : χεῖρ μὲν γὰρ δεξιὰ τῆς λαῖας ἐρωμενεστέου, τῶν δὲ ποδῶν ὁ μὲν λαῖς πρὸς τὸ στηρίσθαι μάλλον ἐπιτήδειος, ὁ δὲ δεξιὸς πρὸς τὸ ἀρχεῖν κινήσεως, καὶ τῶν ὁμοίων ὁμοίως ὁ μὲν λαῖς πρὸς τὸ ἀγχοφορεῖν, ὁ δὲ δεξιὸς πρὸς τὸ κινεῖσθαι ἐπιτήδειος.

(2) Voir plus loin, page 461 et suiv.

(3) Σκεπτικὸν πότερον τούτων ἔχει τὸν τρόπον ὡς ἐκείνοι (les Pythagoriciens) λέγουσιν, ἢ μάλλον ἐτέρας, εἴπερ δεῖ προσέπτειν τῷ τοῦ παντός σώματι ταῦτα : τὰς ἀρχὰς (ARIST., *op. cit.*, II, 2, 285 b).

(4) Ἀλλ' ἐν μὲν τούτοις λέγομεν τὸ ἄνω καὶ κάτω καὶ τὸ δεξιὸν καὶ ἀριστερὸν πρὸς ἡμᾶς ἵπανάφρονται (ARIST., *op. cit.*, II, 2, 285 a).

(5) ARIST., *op. cit.*, II, 2, 285 a.

et la gauche, par suite, à l'Occident où ils disparaissent sous l'horizon, τοῦ οὐρανοῦ ἀρχὴν τῆς περιφορᾶς <λέγομεν>. ἔθεν αἱ ἀνατολὰὶ τῶν ἀστρῶν, ὥστε τοῦτ' ἂν εἴη δεξιόν, οὐ δ' αἱ δύσεις, ἀριστερόν (1).

Consistant dans l'espace où la trajectoire du mouvement est observable, ἔμπροσθεν γὰρ λέγω ἐφ' ὃ αἱ αἰσθήσεις. ἔμπροσθεν ἢ κατὰ αἰσθήσιν, le devant du ciel est la partie de la voûte céleste, visible au-dessus de l'horizon et qui fait face à l'hémisphère boréal de la terre; en sens inverse, l'arrière la partie de la voûte céleste, invisible au-dessous de l'horizon, et qui fait face à l'hémisphère austral, εἰ γὰρ ἀπὸ τῶν δεξιῶν ἀρχομένη κίνησις ἐπὶ τὰ πρόσω γίνεται. ὁκλήρον ἐστὶ αἰετὶ τὸ μὲν ὑπὲρ γῆν πρόσω ἐστὶ. τὸ δὲ ὑπὸ γῆν ὀπίσω (2).

Quant au haut et au bas, en raison du silence des Pythagoriciens à leur sujet, on ne peut que les déduire des autres déterminations, particulièrement de la droite et de la gauche. Mais si l'on situe la droite à l'Orient et la gauche à l'Occident, si d'autre part le devant est placé face à nous qui l'observons de l'hémisphère boréal, il s'ensuit nécessairement que, par rapport à nous, le haut se trouve du côté du Sud et le bas du côté du Nord. Par le fait, dans notre hémisphère boréal, la montée des astres se faisant vers le Sud et leur descente vers le Nord, la direction du Sud repérée sur l'horizon peut donc être considérée comme étant celle du haut, et la direction du Nord comme étant celle du bas. — Or cette ligne Nord-Sud correspond précisément à la ligne des pôles laquelle, avec ses deux extrémités immobiles, constitue l'axe de rotation de la sphère céleste autour de la terre considérée comme centre, ἐστὶ μέντοι ὁ νότιος πόλος ἐστὶν ὁ τὸ ἄνω τοῦ οὐρανοῦ... καὶ ὁ βόρειος τὸ κάτω..., δείκνυσιν ἐκ τοῦ δεξιὸν μὲν εἶναι τὸ ἀνατολικόν. ἀριστερόν δὲ τὸ δυτικόν (3). — Τοῦ δὲ σύμπαντος οὐρανοῦ τε καὶ κόσμου σφαιροειδοῦς ὄντος καὶ κινουμένου... ἐνδελεχῶς. δύο εἰς ἀνάγκης ἀκίνητα ἐστί σημεῖα, καταντικρὺ ἀλλήλων, καθάπερ

(1) ARIST., *op. cit.*, II, 2, 285 b.

(2) SIMPLIC., *Comment. ad loc.* (II, 2, 285 b).

(3) SIMPLIC., *loc. cit.*

τῆς ἐν τόρῳ κυκλοσφαιρουμένης σφαίρας, στερεὰ μένοντα καὶ συνέχοντα τὴν σφαίραν. περὶ ἃ ὁ πᾶς ὄγκος κύκλῳ στρέφεται * καλῶνται δὲ οὗτοι πόλοι * δι' ὧν εἰ νοήσασμεν ἐπεξευγμένην εὐθειαν. ἤν τις αἴξονα καλοῦσι. διάμετρος ἔσται τοῦ κόσμου. μέσον μὲν ἔχουσα τὴν γῆν. τοῦ δὲ δύο πόλους πέριχα (1).

Au reste, du moment que l'on pose la ligne Est-Ouest comme axe d'une première coordonnée en largeur (πλάτος), de droite à gauche, une deuxième coordonnée se trouve du même coup nécessairement posée, avec une ligne Sud-Nord, pour la longueur (μήκος). de haut en bas; car, conjugué avec l'équateur, il n'y a pas, sur le plan de la sphère céleste, de diamètre du cercle autre que celui qui passant par le centre, aboutit aux pôles (2).

Les pôles seraient donc l'un le haut, l'autre le bas * καὶ τῶν πόλων τὸν μὲν ἄνω, τὸν δὲ κάτω (3). Et donc aussi, le pôle Sud, qui pourtant se trouve au-dessous de notre horizon, serait pour nous le haut, tandis que le pôle Nord, qui se trouve au-dessus de notre horizon, serait pour nous le bas, τῶν δὲ πόλων ὁ μὲν ὑπὲρ ἡμᾶς φαινόμενος τὸ κάτω μέρος ἐστίν. ὁ δ' ἥμιν ἄδηλος τὸ ἄνω (4).

Etrange conclusion, à première vue, et cependant logiquement déduite. Jugez-en plutôt: La droite étant à l'Est et la gauche à l'Ouest, s'il est vrai que le mouvement commence à partir de la droite et accomplit sa révolution de gauche à droite, ἐπὶ τὰ δεξιὰ, il faut bien que la tête ou le haut soit le pôle Sud, invisible pour nous; car si la tête ou le haut était le pôle Nord, c'est la gauche qui serait à l'Est et la révolution céleste se ferait de droite à gauche, ἐπ' ἀριστερά.

(1) ARISTOTE, *de mundo*, II, 391 b.

(2) Λέγω δὲ μήκος μὲν αὐτοῦ τὸ κατὰ τοὺς πόλους διάστημα (ARISTOTE, *de caelo*, II, 2, 285 b). — Μήκος γὰρ ἐν πᾶσι τοῖς σώμασι λέγεται τὸ μέγιστον ἐν αὐτοῖς διάστημα * εἰ οὖν μέγιστον, ἐν σφαίρῃ τὸ κατὰ τὴν διάμετρον * αὕτη γὰρ μεγίστη τῶν ἐν αὐτῇ εὐθειῶν * ἀπείρους δὲ διαμέτρους δυνατόν λαβεῖν ἐν τῇ σφαίρᾳ, τὴν ὁριζομένην λεπτέρην * ὥρισται δὲ ἡ κατὰ τὴν αἴξονα * τοῦτο ἔρα μήκος τοῦ οὐρανοῦ. Τοῦ δὲ μήκους τὰ πέριχα τὸ ἄνω καὶ τὸ κάτω ἐστίν. ὡσπερ τοῦ πλάτους τὸ δεξιὸν καὶ τὸ ἀριστερόν (SIMPLIC., *ad. loc.*, II, 2, 285 b).

(3) ARIST., *de caelo*, II, 2, 285 b.

(4) ARIST., *l. cit.*

ce qui est contraire à l'affirmation posée en principe. Il est donc évident que le pôle Sud, invisible au-dessous de l'horizon, doit être tenu pour le haut, si *οὖν ἀρχεται ἀπὸ τῶν δεξιῶν καὶ ἐπὶ τὰ δεξιὰ περιέρεται, ἀνάγκη τὸ ἄνω εἶναι τὸν ἀφανῆ πόλον* : si γὰρ ἔσται ὁ φανερός, ἐπὶ ἀριστερὰ ἔσται ἡ κίνησις, ὅπερ οὐ φαιμεν : ὁρῶν τούτων ὅτι ὁ ἀφανὴς πόλος ἐστὶ τὸ ἄνω (1).

Et voilà encore une autre étrangeté : comment concevoir qu'un mouvement circulaire parti de droite puisse être dit évoluant de gauche à droite, et qu'un mouvement parti de gauche puisse être dit évoluant de droite à gauche ? Mais n'insistons pas, pour le moment, et passons outre pour suivre Aristote dans son argumentation.

Etant admis d'une part qu'au Sud est le haut, au Nord le bas, et d'autre part que le Nord se trouve à notre gauche, le Sud à notre droite, lorsque nous repérons le mouvement céleste dès son apparition à l'Orient, il s'ensuit, eu égard à ce mouvement, que nous, dans l'hémisphère boréal, nous nous trouvons être en bas et à gauche, tandis que, dans l'hémisphère austral, on se trouve être en haut et à droite. Or les Pythagoriciens disent tout le contraire : c'est nous, affirment-ils, qui sommes en haut et à droite, tandis que, dans l'hémisphère austral on est en bas et à gauche :... *ὁ ἀφανὴς πόλος ἐστὶ τὸ ἄνω. Καὶ οἱ μὲν οἰκοῦντες ἐν τῷ ἄνω εἰσὶν ἡμισφαίριῳ καὶ πρὸς τοὺς δεξιούς, ἡμεῖς δὲ ἐν τῷ κάτω καὶ πρὸς τοὺς ἀριστεροὺς, ἐναντίως ἢ ὡς Πυθαγόρειοι λέγουσιν* : ἑκαῖνοι γὰρ ἡμᾶς ἄνω ποιοῦσι καὶ ἐν τῷ δεξιῷ μέρει, τοὺς δ' ἔχει κάτω καὶ ἐν τῷ ἀριστερῷ. Συμβαίνει δὲ τούναντίον (2).

En ce qui concerne la révolution planétaire annuelle, comme elle se fait en sens inverse de la révolution diurne de l'ensemble des astres, c'est-à-dire de l'Ouest à l'Est, avec montée vers le Nord et descente vers le Sud, étant face à l'Ouest eu égard au mouvement à son début, nous nous trouvons être, dans notre hémisphère boréal, en haut et à droite, tandis que dans l'hémisphère austral on se trouve

(1) ARIST., *ibid.*

(2) ARIST., *ibid.*

être en bas et à gauche : *ἀλλὰ τῆς μὲν δευτέρας περιφορᾶς, εἰς τῆς τῶν πλανήτων, ἡμεῖς μὲν ἐν τοῖς ἄνω καὶ τοῖς δεξιούτοις ἐσμέν, ἑκαῖνοι δὲ ἐν τοῖς κάτω καὶ τοῖς ἀριστεροῖς* : ἀνάπαλιν γὰρ τούτοις ἡ ἀρχὴ τῆς κινήσεως ἐστὶ διὰ τὸ ἐναντίας εἶναι τὰς φορὰς, ὥστε συμβαίνειν ἡμᾶς μὲν εἶναι πρὸς τῇ ἀρχῇ, ἑκαῖνους δὲ πρὸς τῷ τέλει (1). — Et à ce propos encore, les Pythagoriciens n'ont évidemment pu dire que tout le contraire.

S'il en est ainsi, la doctrine pythagoricienne, loin, comme il se doit, de « sauver les apparences » (2), se révèle, à en juger d'après le principe même qu'elle pose, en contradiction flagrante avec la réalité et reçoit des faits qu'elle prétend interpréter un démenti formel.

Erreur de principe, au dire d'Aristote : c'est ce qu'il vient de montrer. Mais aussi, selon lui, vice de méthode. Aristote a en effet jugé sévèrement la méthode employée par les Pythagoriciens dans leur interprétation de la réalité. « Ce qu'ils affirment, dit-il, ils n'y parviennent pas en cherchant comme il convient de le faire, les raisons et les causes des phénomènes ; mais au contraire ils sollicitent les phénomènes dans le sens de certaines opinions et raisons qui leur sont propres ; ils s'efforcent de les adapter à ces opinions, ce qui est inconvenant au plus haut degré (3) ».

Tout imbus de pythagorisme, les Platoniciens se sont attiré de la part d'Aristote le même reproche de ne pas déduire la certitude, en physique, de l'observation des phénomènes, mais de l'extraire plutôt de leurs raisonnements, *τὸ πιστὸν οὖν ἐκ τῶν φαινομένων ἀφροῦσιν, ἀλλὰ μᾶλλον ἐκ τῶν λόγων*. Ceux-là, ajoute-t-il, ne cherchent pas à découvrir les causes et à combiner des raisonnements en vue des apparences sensibles ;

(1) ARIST., *ibid.*

(2) *Σώζειν τὰ φαινόμενα*, c'était l'adage en honneur chez les anciens philosophes naturalistes, particulièrement ceux qui s'occupaient d'astronomie ; il témoigne chez eux d'un réel souci d'objectivité.

(3) SIMPLIC., *op. cit.*, II, 13, 293 b, éd. Heiberg, p. 512. — Dans ce passage, Simplicius rapporte la pensée d'Aristote, en se référant à son ouvrage « Sur les doctrines des Pythagoriciens », qui ne nous est pas parvenu.

mais ils tirent à eux ces apparences, dans le sens des opinions et des raisonnements qui leur sont propres; ils s'efforcent de les accommoder à ces opinions et à ces raisonnements » (1). — Aussi qu'advient-il ? « Lorsqu'ils discourent de ce qui apparaît aux sens, il leur arrive de dire des choses qui ne s'accordent nullement avec ce que l'on constate » (2).

Quelle valeur scientifique accorder à une doctrine dont les spéculations dédaignent ainsi l'examen objectif des faits qu'elles prétendent expliquer et n'hésitent pas, pour maintenir des principes antérieurs à l'expérience, à déformer la réalité, au lieu de s'y conformer ? Le reproche d'Aristote est grave.

Mais est-il fondé ? A peine semble-t-il possible que nous en doutions, à voir la logique implacable avec laquelle Aristote a ruiné jusqu'en son principe la conception pythagoricienne de l'espace et du mouvement dans l'espace. Et pourtant n'est-il pas surprenant aussi que le point de vue pythagoricien, si vraiment il était illogique en principe et démenti en fait par les réalités apparentes, ait pu être d'emblée adopté et soutenu, voire érigé en système d'explication du Cosmos par des savants réputés parmi les plus éminents de l'antiquité, dont le souci constant était précisément de « sauver les apparences », et par le génial Platon lui-même, qui fut le maître d'Aristote ? Que la logique d'Aristote ait porté à faux, sans atteindre la doctrine qu'il attaque, l'hypothèse peut à priori sembler invraisemblable; pourtant, elle n'est pas impossible. Car si Aristote les taxe d'absurdité, il se peut que ce soit pour n'être pas entré comme il convenait dans les vues de ceux qu'il réfute, pour avoir envisagé les choses d'un point de vue différent du leur, voire même opposé au leur. Et précisément les absurdités qu'il prête à ses adversaires, les trop évidentes contradictions qu'il leur re-

(1) ARIST., *de caelo*, II, 13, 293 b : «... Οὐ πρὸς τὰ φαινόμενα τοῦ λόγου καὶ τὰς αἰτίας ζητοῦντες, ἀλλὰ πρὸς τινες λόγους καὶ δοξὰς αὐτῶν τὰ φαινόμενα προσέχοντες καὶ πειρώμενοι συγκαταμεῖν. »

(2) ARIST., *op. cit.*, III, 7.

proche donnent à penser que la condamnation formulée par lui contre eux est fondée seulement sur une méprise dans l'interprétation de leur pensée (1).

Cette pensée pythagoricienne, essayons de la saisir et, si possible, de la restituer sous sa forme véritable, pour la confronter à notre tour avec les apparences, suivant les principes logiques qui lui sont appliqués par Aristote et qui s'imposent à elle nécessairement.

De quoi s'agit-il ? Il s'agit, en se basant sur l'observation directe des phénomènes, de rendre compte, d'une manière adéquate et intelligible, du mouvement dont le ciel paraît animé. Or de quels éléments se compose essentiellement l'observation en pareil cas ? Il y a d'abord l'objet de la perception, qui n'est autre que le mouvement céleste; puis le sujet qui perçoit le mouvement et qui est représenté par l'observateur terrestre; enfin le repère immobile constitué sur terre par le plan de l'horizon, auquel l'observateur rapporte le mouvement céleste.

(1) E. ZELLER (*La philosophie des Grecs considérée dans son développement historique*, trad. E. Boutroux, 1877, t. I, pp. 417-418) a cherché d'après un texte, du reste fort mutilé, de PHILOLAOS (ap. STOBÉE, *Ecl.*, I, 360), à interpréter la conception pythagoricienne du Cosmos, avec une droite et une gauche, un haut et un bas. J'avoue, à ma confusion, n'avoir rien compris aux explications du savant allemand, pas même dans la traduction française d'E. Boutroux.

Critiquant les vues de SCHAARSCHMIDT (*Die angebliche Schriftstellerei des Philolaos*, 1864), E. Zeller lui reproche d'avoir prétendu que « le texte de STOBÉE, *Ecl.*, I, 360, est en contradiction avec le texte d'ARISTOTE *de caelo*, II, 2, 285 a, suivant lequel les Pythagoriciens n'ont admis dans le monde qu'une droite et une gauche, et n'ont pas admis de haut et de bas, de devant et de derrière (*op. cit.*, p. 32 sqq.). Les Pythagoriciens, dit E. Zeller, n'ont pas admis le haut et le bas dans le sens ordinaire et propre des mots, parce qu'ils identifiaient le haut avec la droite, le bas avec la gauche.

Nous verrons plus loin pourquoi et dans quelle mesure les Pythagoriciens ne faisaient pas état du haut et du bas, comme ils faisaient de la droite et de la gauche. Mais il est faux de dire qu'ils identifiaient haut et droite, bas et gauche : ils les associaient seulement dans un rapport étroit, d'après les constatations mêmes de la réalité.

Entre ces divers éléments, et en raison de la complexité inhérente à la notion du mouvement relatif, plusieurs confusions sont possibles, qu'il importe d'éviter : confusion de l'observateur toujours censé, où qu'il se trouve, debout au centre du plan de l'horizon terrestre, avec le plan couché de ce même horizon aux confins duquel il fait le repérage du mouvement céleste ; confusion du point de vue de l'observateur, sujet qui perçoit, avec le point de vue du mouvement, objet de la perception, alors que tous deux doivent se concevoir directement opposés l'un à l'autre ; confusion, plus insidieuse et d'autant plus à craindre, du concept du mouvement observé dans le ciel avec le concept de ce même mouvement rapporté à la terre, celui-là représentant le mouvement dans sa réalité objective, celui-ci n'en étant que la réplique figurée sur le plan de l'horizon terrestre, aux fins de repérage, réplique, il est vrai, exactement à l'image de l'original, mais ne se confondant pas plus avec lui que la terre ne se confond avec le ciel, ni le repère avec le mouvement repéré.

Voyons comment, en fait, se présente le mouvement diurne pour un observateur que nous supposons — c'était le cas de l'ancien observateur grec — situé dans l'hémisphère boréal.

Soit un lieu O, d'où se fait l'observation (fig. 48). La verticale ou direction de la pesanteur en ce lieu, par laquelle est définie la direction du haut et du bas, perce la sphère céleste en deux points diamétralement opposés, l'un Z appelé le zénith, exactement au-dessus et dans le prolongement de la tête de l'observateur, l'autre Z' appelé le nadir, exactement au-dessous et dans le prolongement de ses pieds. Par rapport à un observateur situé dans un lieu O, le zénith Z est donc le haut du ciel, et le nadir Z' en est le bas. D'autre part, le plan mené par O, perpendiculairement à la verticale ZZ', c'est-à-dire le plan de l'horizon, coupe la sphère céleste,

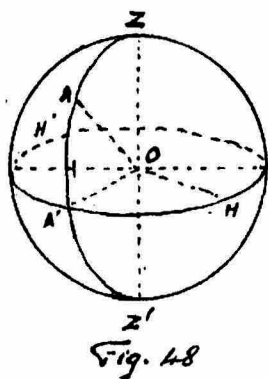


Fig. 48

suivant un grand cercle HH', en deux parties égales, dont l'une, celle où se trouve le zénith est l'hémisphère supérieur ou ciel proprement dit, et l'autre, celle où se trouve le nadir, l'hémisphère inférieur. L'horizon marque donc la limite de séparation de deux régions, celle du haut et celle du bas ; ainsi un point quelconque de la voûte céleste du même côté de l'horizon que le zénith est considéré comme étant en haut et un point quelconque du même côté que le nadir est réputé comme étant en bas.

Cette conception du haut et du bas est conforme à la pensée homérique, car, à n'en pas douter, c'est au zénith et au nadir qu'il est fait allusion dans le vers : *τίσσαν ἐνερθε Ἄιδω ἔσαν οὐρανός ἐστι καὶ γαίης* (Il. VIII, 16). Et Aristote, lui aussi l'admet, du moins pour ce qui est du haut : *τὸ δὲ ὑπερθεὺς αὐτῆς <τῆς γῆς>, πᾶν τε καὶ πάντῃ περιεπαυμένον εἰς τὸ ἀνωτάτω... οὐρανὸς ὠνόμασται* (Arist., *de mundo*, II, 391 b).

Quant au bas, Aristote le place au centre de la terre, point — commun à tous lieux — vers lequel tendent naturellement les corps lourds : *ἐπεὶ... τὸ δὲ βαρὺ τὸ κάτω, τὸ μὲν πρὸς τὸ μέσον περιέχον πέρας κάτω ἐστὶ, καὶ αὐτὸ τὸ μέσον* (Phys. IV, 212 a).

Mais cette conception du bas n'entre certainement pas dans les vues pythagoriciennes que nous cherchons à discerner : dans la figuration de l'Univers sous forme d'un grand corps, si la tête qui est le haut du corps représente le zénith dans la voûte du ciel, il saute aux yeux, par une raison bien simple de symétrie, que les pieds qui sont le bas du corps y représentent en sens inverse le nadir, la main droite et la main gauche se trouvant respectivement aux points où l'horizon coupe la sphère céleste en deux hémisphères, à l'Orient et à l'Occident.

A supposer même, comme le veut Aristote, que la tête ou le haut du grand corps corresponde à l'un des pôles, il est évident que les pieds ou le bas correspondraient au pôle de nom contraire, à l'autre extrémité de l'axe du monde.

De toutes façons, dans cette figuration pythagoricienne de l'Univers, le centre de la terre n'est et ne peut être que le milieu du corps, car, ainsi que le reconnaît Simplicius,

d'après Aristote lui-même : <τὸ> μέσον. <πρὸς δὲ ἡ ὁρὰ τοῦ ἔχουσι βάρος καὶ ἀπ' αὐτοῦ τοῖς καύροις> γὰρ ἐστὶ τὸ πάντῃ ἴσον ἀπέχον τοῦ ἐγκέντρου (Simplic., *In Arist. de caelo*, IV, 4, 311 b); et, comme l'affirme avec force Platon : « Le ciel tout entier étant sphérique, celles de ses parties qui sont à égale distance du centre en constituent au même titre les extrémités, et ce centre, qui est également distant des extrémités, il faut admettre qu'il est à l'opposé d'elles toutes également... Le lieu qui, dans le monde, est au milieu, il n'est pas exact de l'appeler « haut » ou « bas » naturel : il est simplement au milieu » (Platon, *Timée*, 62 D).

D'après les idées anciennes, et par analogie avec le corps humain, le centre de la terre, au dire de Varron, était représenté comme son nombril ou ombilic, et le centre du monde était localisé aux environs de ce nombril terrestre, mais un peu au-dessous (1), dans la partie du corps où se distinguent les deux sexes, où la vie prend naissance en son milieu naturel, et cette figuration était appelée d'un nom assez curieux à noter, ἡ γῆων Ἰμβρυόρριζα. « la terre de Pythagore » (2).

(1) Dans son *de caelo*, IV, 1, 308 a, et sa *Phys.*, IV, 4, 212 a, Aristote dit que le centre de l'univers est « vers le bas » : τὸ δὲ μέσον κατέρω. Aristote rapporterait-il là un écho de la doctrine pythagoricienne ?

(2) Voici le texte de VARRON, *L. L.*, VII, 17 : « O sancte Apollo, qui umbilicem certum terrarum obtines » (vers d'ENNIVS, avec variante, d'apr. CICÉRON, *de divin.*, 2, 56 : « obsides »). — Umbilicem dictum a iunct ab umbilico nostro, quod is medius locus sit terrarum, ut umbilicus in nobis... Pingitur quae vocatur ἡ γῆων Ἰμβρυόρριζα, ut media caeli ac terrae linea ducatur infra umbilicem per id quo discernitur homo mas an femina sit, ubi ortus humanus, similis ut in mundo, ubi etiam omnia nascuntur in medio, quod terra mundi media.

Il est possible, d'après G. MÉAUTIS (*Recherches sur le pythagorisme*, p. 22), que Varron, le grand érudit, ait fait partie du cercle de Nigidius Figulus, qui fut préteur en 58 av. J.-C., membre influent du Sénat, ami personnel de Cicéron et qui, au dire de Cicéron (*Tim.*, I, 1), « renouvela la discipline pythagoricienne ». « Nous savons en tous cas par le témoignage de PLINIE (*H. N.*, 35, 160), ajoute G. MÉAUTIS (*ibid.*, p. 23), qu'il demanda à être enterré suivant le rite pythagoricien. » — Voir aussi DELATTE, *Études sur la littér. pythagoric.*, p. 301.

Or venons à l'observation du mouvement céleste. Pour étudier le mouvement des astres, il faut pouvoir déterminer avec précision leur position sur la sphère céleste. Un astre quelconque A (fig. 48, p. 376) aura pour vertical le demi-grand cercle ZAZ'. Si A' est l'intersection du vertical de A avec l'horizon HH', la position de l'astre sur la sphère sera indiquée par un système de coordonnées, dont l'une est l'arc HA' ou azimut, compté à partir d'un point d'origine H que l'on sera convenu de prendre, dans le sens que les astronomes appellent rétrograde, ou celui du mouvement des aiguilles d'une montre, et l'autre, l'arc ZA qui représente la distance zénithale de l'astre, ou bien l'arc AA' qui représente la hauteur de l'astre au-dessus de l'horizon. Il suffit de convenir que le point du lever de tel ou tel astre (1), du soleil par exemple, à l'équinoxe (2), soit, sur l'horizon, le point à partir duquel on comptera l'azimut; que ce point d'origine, on l'appellera la droite (3) et le point directement opposé, la gauche, le zénith étant d'autre part le haut, ainsi que nous l'avons vu, et la distance zénithale ou son complément, la mesure de la hauteur de l'astre : il apparaît aussitôt que la droite et la gauche, le haut et le bas dont la doctrine pythagoricienne faisait les principes de détermination du mouvement céleste représentent un véritable système de coordonnées horizontales et constituent un procédé d'une incontestable valeur scientifique pour déterminer la position des astres et par suite pour rendre compte de leur mouvement.

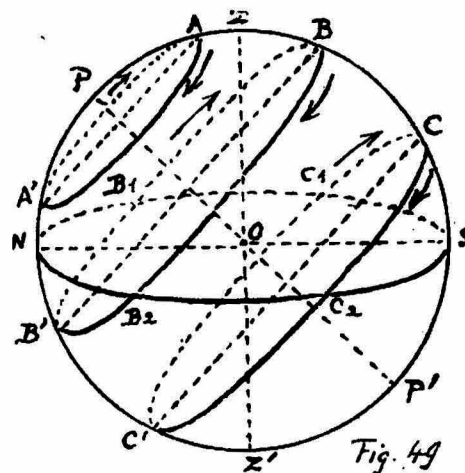
Supposons le mouvement de la sphère céleste observé du point O de latitude boréale, où la hauteur du pôle Nord P au-dessus de l'horizon ait une valeur déterminée d'arc PN

(1) ...ὅθεν αἱ ἀνατολὴ τῶν ἡμερῶν (ARIST., *de caelo*, II, 2, 285 b).

(2) Repéré à l'équinoxe de printemps, c'est le point vernal qui en fait est adopté par les astronomes comme origine des ascensions droites, mais dans le sens direct, celui du soleil sur l'écliptique. (Voir E. TISSERAND et ANDOYER, *op. cit.*, p. 81). — On prend généralement aujourd'hui pour origine des azimuts le Sud; mais cette origine est purement conventionnelle (V. E. TISSERAND et ANDOYER, *op. cit.*, p. 9).

(3) ...δεξιὴν ἀπ' οὗ (τὴ) κίνησις (ARIST., *de caelo*, II, 2, 285 a).

ou une valeur d'angle PON (fig. 49). Les étoiles considérées décrivent, d'un mouvement uniforme et dans le sens rétrograde indiqué par les flèches, autour de l'axe des pôles PP', des cercles parallèles AA', BB', CC', inclinés sur le plan de l'horizon et d'un diamètre d'autant plus petit que l'on s'approche davantage des pôles. L'étoile, voisine du pôle P,



qui décrit le petit cercle AA', reste toujours au-dessus de l'horizon, phénomène exprimé par Homère, lorsqu'à propos de la constellation arctique il dit :

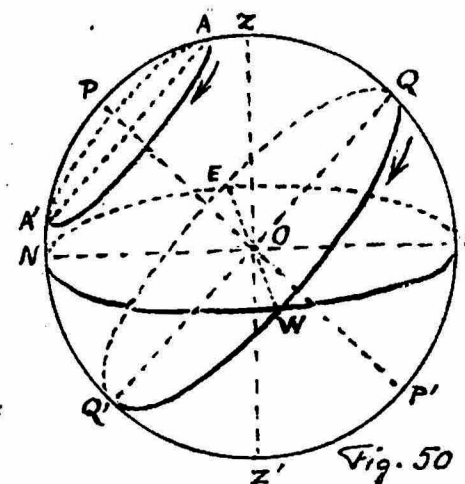
αἱ δ' ἄρκτου ἐστὶ λαστρὶν Ὀκεανὸς (Od. V, 275).

Les étoiles qui décrivent les cercles BB', CC', se trouvent au-dessus de l'horizon et sont par conséquent visibles dans la partie de leur trajectoire B₁BB₂, C₁CC₂; elles se trouvent au-dessous de l'horizon et donc invisibles dans la partie B₂B'B₁, C₂C'C₁, et leur lever est repéré respectivement en B₁, en C₁, leur coucher en B₂, en C₂.

Les cercles, décrits par les étoiles sont tous parallèles entre eux; ils sont en outre parallèles au grand cercle QQ' (fig. 50), l'équateur céleste, dont le plan coupe celui de l'horizon en deux points : E, l'Est ou Orient, et W, l'Ouest ou Occident.

D'autre part, le plan d'un grand cercle qui passe par les pôles PP' et par le zénith Z et qui est le méridien du lieu O,

coupe également le plan de l'horizon en deux points, dont l'un, N, le Nord ou Septentrion, se trouve, dans notre hypothèse, du même côté de l'équateur que le pôle Nord P, et l'autre le Sud, S, ou Midi. D'où il suit que, perpendicu-



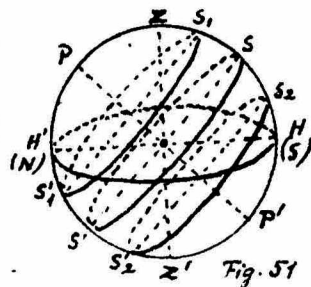
lares l'une à l'autre en un lieu O, les deux lignes E.W. (Est-Ouest) et N.S. (Nord-Sud) ne sont pas autre chose que la projection sur le plan de l'horizon, l'une E.W., de l'équateur céleste, l'autre N.S., du méridien.

Or, dans les parallèles qu'elles décrivent, toutes les étoiles, passent au méridien deux fois en 24 heures sidérales, une fois du côté du zénith Z, une fois du côté du nadir Z'. Ainsi dans la fig. 49, les étoiles considérées passent au méridien, la première aux points A et A', la deuxième aux points B et B', la troisième aux points C et C', les points A, B, C étant du même côté de la ligne des pôles PP' que le zénith Z, et les points A', B', C', du même côté que le nadir Z'. Dans le ciel, le zénith étant le haut et le nadir le bas, pour un observateur situé en O, les étoiles *montent* quand elles vont respectivement de A' vers A, de B' vers B, de C' vers C; elles *descendent* au contraire quand elles vont de A vers A', de B vers B', de C vers C'. En A, en B, en C, qui sont les points de leur plus haute montée du côté du zénith, elles se trouvent,

comme disent les astronomes, à leur passage supérieur ou à leur culmination; en A', en B', en C', points de leur plus basse descente, elles sont à leur passage inférieur.

Observé du même lieu O de latitude boréale, le soleil décrit chaque jour, à l'époque des équinoxes, un parallèle SS', c'est-à-dire l'équateur (fig. 51); mais sa déclinaison variant, avant et après les équinoxes, entre $+ 23^{\circ}27'$ et $- 23^{\circ}27'$, valeur qui représente l'obliquité de l'écliptique, le soleil décrira au solstice d'été le parallèle $S_1S'_1$ et au solstice d'hiver le parallèle $S_2S'_2$. Durant l'année, il passe tous les jours à midi au méridien, au Sud du zénith : en S_1 au solstice d'été, en S aux équinoxes, en S_2 au solstice d'hiver. Son passage supérieur annuel le plus proche du zénith ou sa plus haute culmination annuelle se fait ainsi en S_1 au méridien, à midi exactement, le jour du solstice d'été (1); en sens inverse, son passage inférieur annuel le plus proche du nadir se fait en S'_2 , la nuit du solstice d'hiver, à minuit, point et moment où le soleil se trouve au plus bas de son cours, sous l'horizon.

D'après ces constatations, si l'on veut, à la manière des Pythagoriciens, représenter sous la forme d'un corps humain, le parallèle décrit dans le ciel par chaque étoile, il conviendra naturellement de placer la tête, qui est le haut du corps, au point de la culmination ou du passage supérieur au méridien



(1) C'est au solstice d'été que la portion de parallèle décrite par le soleil pendant la nuit s'écarte le moins du plan de l'horizon, car, des trois points S'_1 , S', S'_2 , c'est S' qui est le plus voisin du plan HH' (fig. 51). — Si, avec la latitude, le pôle P se rapproche du zénith, c'est-à-dire si l'observateur avance vers les régions arctiques, il est évident que le point S' se rapprochera encore davantage du plan de l'horizon : ainsi sans doute s'explique le vers de l'*Odyssée*, où il est dit qu'au pays des Lestrygons « proches sont les chemins de la nuit et du jour ».

ἐγγὺς γὰρ νυκτός τε καὶ ἡμέρας εἰσι κέλαινοι
(*Od.*, X, 86.)

et les pieds, qui sont le bas, au point du passage inférieur. Ainsi, dans la fig. 49, p. 380, la tête sera, pour les divers parallèles, respectivement en A, en B, en C, du même côté de la ligne des pôles que le zénith ou le haut, et les pieds, en A', en B', en C', du même côté de la ligne des pôles que le nadir ou le bas.

Il est aisé de voir qu'à la latitude supposée, aucun des parallèles AA', BB', CC', ni aucun parallèle quelconque que l'on puisse figurer, n'a et ne peut avoir à la fois sa culmination ou la tête au zénith et son passage inférieur ou les pieds au nadir, et cela vient, pour cette latitude, de la hauteur du pôle P au-dessus de l'horizon. Il n'y a qu'un cas, quand la hauteur du pôle est nulle et que la ligne des pôles se trouve être la méridienne N.S. (fig. 52), où un parallèle, un seul coïncide exactement, en sa culmination avec le zénith, en son passage inférieur avec le nadir : c'est le grand cercle de l'Equateur céleste. De ce seul parallèle, on peut alors dire, en le personnifiant, que

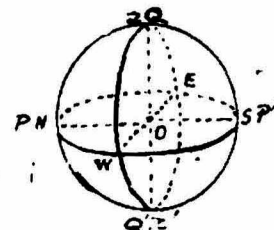


FIG. 52

sa tête est « au plus haut », « au faite suprême », ἀνωτάτω dans le ciel, et ses pieds « au plus bas », κατωτάτω (1).

Etant par excellence indicateur du haut et du bas, l'Equateur l'est aussi, de la droite et de la gauche : de tous les parallèles, en effet, il est le seul (comparez les parallèles AA', BB', CC' dans la fig. 49, p. 380, et le parallèle QQ' dans la fig. 50, p. 381) dont la ligne d'intersection E.W. avec le plan de l'horizon passe par le centre d'observation O et définit, pour l'observateur situé en O, deux points de repérage, l'un du lever, c'est-à-dire de la droite exactement à l'Est (E).

(1) Dans ce cas, qui se réalise à la latitude de l'équateur terrestre, le grand cercle de l'Equateur céleste, décrit par le soleil dans son cours diurne, définit l'idéale « limite du matin et du soir » dont parlait Héraclite, suivant le rapport de STRABON (I, 1, 6) : ἡοῦς καὶ ἱσπέρης τέματα ἢ ἄρκτος καὶ ἀντίον τῆς ἄρκτου οὐρὸς αἰθροῦ Διός ».

l'autre du Coucher, c'est-à-dire de la gauche exactement à l'Ouest (W), auxquels les points du lever B_1 , C_1 et ceux du coucher B_2 , C_2 , pour tous les autres parallèles, sont rigoureusement symétriques sur l'horizon. Le privilège de la droite et de la gauche ainsi définies en fonction de l'Equateur est tel que, si l'on considère les trois diamètres ZZ' , QQ' et SN , passant par un centre commun O (fig. 50), on constate que les mêmes points E (Est) et W (Ouest) représentent la droite et la gauche ou — suivant la direction supposée de la face — la gauche et la droite à la fois pour l'observateur qui a la tête en direction du zénith Z et les pieds en direction du nadir Z' ; pour le mouvement observé qui, décrivant le parallèle de l'Equateur, a sa culmination et donc la tête en Q , son passage inférieur et donc les pieds en Q' ; pour le plan de l'horizon enfin où le haut et le bas de ce mouvement se trouvent repérés sur la méridienne, respectivement en N et en S .

Ainsi, en vertu de la singulière propriété de l'Equateur, type de tous les parallèles, se présentent harmonieusement conjuguées, dans un rapport d'une indéniable logique, les diverses données du problème que pose l'observation du mouvement céleste.

Mais l'Equateur en soi n'est qu'un parallèle idéal, purement théorique, tandis que le problème à résoudre suppose l'observation d'un mobile réel, dont le mouvement constitue un phénomène perceptible par les sens : ne s'agit-il pas en effet, de « sauver les apparences » ?

Une étoile existe, c'est le soleil, la plus universellement et la mieux observable de toutes les étoiles, qui décrit précisément l'Equateur à l'époque des équinoxes et des parallèles voisins de l'Equateur, entre les équinoxes et les solstices. A ce titre, sans aucun doute et pour la raison que nous avons dite, Philolaos, l'illustre pythagoricien, au rapport de Stobée, plaçait la culmination du soleil, accompagné de ses planètes, au plus haut de la sphère céleste, dans l'empyrée : Φιλόλαος πῦρ ἐν μέσῳ περὶ τὸ κέντρον... καὶ πάλιν πῦρ ἕτερον ἀνω-

τάτω, τὸ περιέχον... τὸ μὲν οὖν ἀνωτάτω μέρος τοῦ περιέχοντος, ἐν ᾧ τοῦς πέντε πλανήτας μεθ' ἡλίου καὶ σελήνης τετάχθαι, κόσμον (1). En cela, Philolaos était d'accord avec Anaximandre, Métrodore et Cratès : Ἀναξίμανδρος καὶ Μετρόδωρος ἔτι Νίος καὶ Κράτης ἀνωτάτω μὲν πάντων τὸν ἥλιον τετάχθαι (2), et le soleil était considéré par eux comme la grande norme divine des phénomènes célestes, τοιοῦτος μὲν αὐτοῖς ὁ μέγας τῶν κατ' οὐρανὸν φαινομένων θεὸς ἥλιος (3).

En définitive — et cette déduction s'avère conforme à l'antique conception pythagoricienne — c'est donc le cours du soleil qui s'impose à l'observation comme étant la norme exemplaire la plus représentative du mouvement diurne, dont nous nous occupons en ce moment, tout en s'imposant aussi, par son mouvement propre annuel au long de l'Ecliptique, comme la norme éminemment représentative du mouvement planétaire, dont nous aurons à nous occuper tout à l'heure.

Or, par rapport à un observateur situé en un lieu O de latitude boréale, qui est l'hypothèse envisagée, la culmination du soleil décrivant l'Equateur (v. fig. 51, p. 382) se fait dans le ciel au Sud du zénith et son passage inférieur se fait au Nord du nadir. Le corps divin qui, étendu tout de son long dans le plan de l'Equateur, est censé représenter l'ensemble du mouvement céleste, aura par conséquent (v. fig. 50, p. 381) la tête vers le Sud, en Q , au-dessus de l'horizon, les pieds vers le Nord, en Q' , au-dessous de l'horizon, la main droite en E , au Levant, la gauche en W , au Couchant; la face, naturellement, sera tournée du côté du Nord, vers l'observateur.

A cette figuration du mouvement dans le ciel correspond nécessairement sur l'horizon terrestre une figuration de pose identique, qui est le repérage du mouvement; en effet, sur le méridien, le point Q qui est le haut ou la tête sera repéré en S , le point Q' qui est le bas ou les pieds sera repéré en N ,

(1) Ap. STOBÉE, *Ecl.*, I, 22, éd. Wachsmuth, I, p. 195.

(2) STOBÉE, *Ecl.*, I, 24; EUSEB., *Praep. evang.*, XV, 46, 6 (846 d).

(3) EUSEB., *Praep. evang.*, XV, 25, 4 (837 c).

en sorte que le plan de l'horizon personnifié avec la tête au Sud, la face tournée vers le Nord, les pieds au Nord, la main droite à l'Est, la gauche à l'Ouest, se trouve, en tant que repérage du mouvement céleste, être l'exacte réplique du plan, personnifié lui aussi, de l'Equateur, modèle et norme de tous les parallèles célestes.

Ainsi s'explique et se justifie, comme étant la véridique expression d'une réalité naturelle, la tradition ancienne des Grecs, des Celtes, des Germains, que nous avons eu l'occasion de rapporter et de commenter précédemment et d'après laquelle le Sud est la région du haut, le Nord la région du bas. Non pas que le Sud soit à proprement parler le haut, ni le Nord, le bas : le plan de l'horizon ne comporte en soi ni haut ni bas ; il les repère seulement (1).

Ce qui, sur l'horizon, est repéré au Nord comme étant le bas, ce n'est et ce ne peut être le pôle Nord qui, se trouvant au-dessus de l'horizon dans notre hypothèse, se trouve de ce fait en haut ; mais, vers le Nord, c'est le point du passage inférieur au méridien qui, se trouvant au-dessous de l'horizon, se trouve de ce fait en bas.

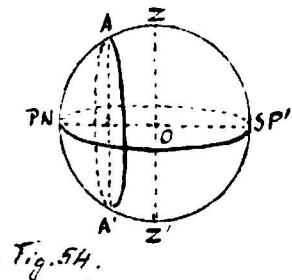
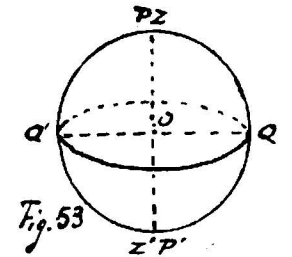
De même, sur l'horizon, au Sud, est repéré comme étant le haut, non pas le pôle Sud, qui se trouve au-dessous de l'horizon et donc en bas, mais bien le point de culmination qui, vers le Sud, se fait au-dessus de l'horizon et donc en haut.

En d'autres termes, la longueur ($\tau\acute{o}$ μήκος) du plan du mouvement céleste personnifié avec ses points extrêmes le haut ou la tête et le bas ou les pieds ne doit pas être considérée suivant la ligne des pôles ou axe de rotation PP' (fig. 50, p. 381), mais suivant une ligne qui, perpendiculaire à celle des pôles, joint le point de culmination d'une part et le point du passage inférieur d'autre part, sur le méridien, et que représente par excellence le diamètre QQ' de l'Equateur

(1) C'est donc à tort qu'Henri MARTIN prétendait faire du Nord le haut et du Sud le bas, dans la conception grecque ancienne (H. MARTIN, *Comment Homère s'orientait*, dans les *Mém. de l'Acad. des Inscr.*, t. XXIX, 1879, p. 2).

céleste. Quant à la largeur ($\tau\acute{o}$ πλάτος) avec sa droite et sa gauche, elle est représentée par le diamètre EW, perpendiculaire en O au diamètre qui figure la longueur.

Ce qui prouve bien qu'en réalité la ligne des pôles n'est nullement la dimension indicatrice du haut et du bas ni, par suite, de la droite et de la gauche du mouvement céleste, c'est que, si le pôle se trouve au zénith et donc au plus haut, la hauteur du mouvement au-dessus de l'horizon est nulle (fig. 53), tandis qu'au contraire si le pôle se trouve à l'horizon et donc que sa hauteur soit nulle, la culmination de chaque étoile se fait au plus haut (fig. 54), le parallèle qu'elle décrit étant perpendiculaire à l'horizon, et la culmination du soleil décrivant l'Equateur se fait dans ce cas au zénith (fig. 52, p. 383).



En faisant du pôle Sud le haut et du pôle Nord le bas, Aristote a donc commis une grave méprise, qui a eu pour conséquence logique de l'amener à sacrifier des apparences manifestes qu'il se devait de sauver et ainsi se retourne contre lui l'accusation qu'il avait lancée contre ses adversaires. L'erreur, en effet, est imputable à lui seul, nullement à eux. Les Pythagoriciens omettaient de définir à priori le haut et le bas, en tant que principes de détermination du mouvement céleste ; mais — nous le voyons bien maintenant — ce n'était pas sans raison (1) : le haut et le bas, définis en fonction du mouvement céleste, se présentent comme essentiellement variables. En fait, ne varient-ils pas, sous une même latitude, avec les divers parallèles et, pour un même parallèle, avec les diverses latitudes ? Aristote, qui ne s'en

(1) Voir plus loin p. 392-393, pour ce qui est de la profondeur.

était pas avisé, s'étonnait ironiquement de l'omission par les Pythagoriciens de principes qui sont aussi nécessaires que la droite et la gauche pour la détermination : διὸ καὶ τῶν Πυθαγορείων ἂν τις θαυμάσειεν ὅτι οὐκ ἔχουσιν αὐτὰς ἀρχὰς ἔλεγον. τὸ δεξιὸν καὶ ἀριστερὸν. τὰς δὲ τέτταρας παρέλιπον οὐθὲν ἦτον κυρίας οὕτως... (*de caelo*, II, 2, 285 a), et il leur en faisait reproche comme d'une absurdité : ἀτόπως οὖν τὸ δεξιὸν καὶ ἀριστερὸν παραλαμβάνει τὸ ἄνω καὶ τὸ κάτω παρέλιπον (*Simplic. In Arist. de caelo*, II, 2, 284 b, 6).

Voulant réparer cette omission dont il ne saisissait pas la raison et faire disparaître cette prétendue absurdité, Aristote, se substituant aux Pythagoriciens, leur prêtait ses propres vues, gratuitement, pour en faire ensuite la critique. Il se donnait beau jeu, certes. Non pas que je mette en doute sa bonne foi. Mais, mathématicien assez médiocre au jugement de G. Milhaud (1) et de P. Duhem (2), le Stagirite n'a pas su, pour traiter du mouvement, se placer à ce que nous appelons le point de vue cinématique (3), comme le faisaient ceux-là, mieux avisés, qu'il combat. Le grand corps sphérique couché en longueur suivant la ligne des pôles, par lequel il prétend expliquer le mouvement circulaire du ciel, ἡ οὐράνια περιφορὰ σώματος... σφαιρικοῦ ἔχοντος σχῆμα (*Simplic., op. cit.* II, 4, 287 a, 23), ne saurait même se concevoir animé d'aucun mouvement local, le seul dont il puisse être ici question, car ce grand corps, qui par définition contient tout, n'est pas quelque part, n'a pas de lieu et ne peut par conséquent changer de lieu. Dire que l'Univers ainsi conçu se meut est un non-sens (4).

Admettons avec Simplicius que, sans changer de lieu, l'Univers pourra tourner sur lui-même et que le mouvement local, s'il n'est pas concevable pour l'ensemble, l'est incontes-

(1) G. MILHAUD, *Etudes sur la pensée scientifique chez les Grecs et les modernes*, Paris, 1906, pp. 112-117.

(2) P. DUHEM, *Le système du monde. Histoire des doctrines cosmologiques de Platon à Copernic*, Paris, 1913, t. I, p. 192.

(3) Voir HAMELIN, *Le système d'Aristote*, Paris, 1920, p. 311.

(4) Voir P. DUHEM, *Le système du monde...*, t. I, p. 202.

tablement pour ses diverses parties, chacune pouvant avoir dans quelque autre un lieu repère qui permette de juger qu'il y a mouvement et quel est ce mouvement. « Le ciel, dit le fidèle interprète du Stagirite, se mouvra d'un mouvement de rotation, mais non point vers le haut ni vers le bas (entendez : vers l'un ni vers l'autre pôle qui, pour les Grecs, représentent le haut et le bas); le mouvement de rotation peut en effet être celui d'un corps qui, pris dans son ensemble, ne passe pas d'un lieu dans un autre, et pourtant ses parties sont animées d'un mouvement local... » (1).

Sans doute. Mais, en ce cas, où est le mouvement? Virtuellement, dans les mobiles que sont les astres (2); effectivement, dans les orbes parcourus par les astres et qui constituent les parties mouvantes du grand Tout immuable. Et dans quel sens évolue ce mouvement? Evidemment, dans le sens même de la rotation autour de l'axe du monde, le long d'un plan perpendiculaire à cet axe. C'est donc perpendiculairement à la ligne des pôles, identique à l'axe de rotation, dans les parallèles décrits par les astres qu'il faut envisager le mouvement céleste; l'envisager suivant la ligne même des pôles ou parallèlement à cette ligne serait une bétise grossière. Or une réalité porte naturellement en elle-même les dimensions selon lesquelles on mesure son étendue. Soyons logiques : c'est donc sur le plan des parallèles, perpendiculaire à la ligne des pôles, qu'il convient de considérer le mouvement en sa longueur, c'est-à-dire vers le haut et vers le bas aussi bien qu'en sa largeur, vers la droite et vers la gauche; sur ce plan, la ligne des pôles loin de se profiler en longueur, ne s'inscrit qu'en un seul point, le centre, où elle passe comme axe de rotation et le centre n'est, dans le cercle, qu'un point moyen à égale distance des points extrêmes que sont le haut et le bas, opposés nécessairement l'un à l'autre sur la circonférence (3).

(1) SIMPLICIUS, *In Aristot. Physic. lib. IV Comment.*, IV, 5, éd. Herm. Diels, p. 588.

(2) ARISTOTE, *Phys.*, 200 b, 32.

(3) Cf. PLATON, *Timée*, 62 d. — Voir plus haut, p. 378.

Il est vrai que la ligne Nord-Sud représente exactement la longueur avec le bas et le haut, dans le repérage du mouvement céleste sur le plan de l'horizon terrestre. Mais il importe d'observer que, sur ce dernier plan, la ligne Nord-Sud n'est en réalité que la méridienne du lieu, et non pas — il s'en faut — l'axe du monde. Identifier la méridienne avec cet axe, c'est confondre avec le mouvement qui est dans le ciel son repérage qui est sur la terre et c'est, du coup, supprimer toute possibilité de repérer le mouvement.

A supposer même que méridienne et axe coïncident en fait — le cas se présente à l'équateur, mais à l'équateur seulement (voir fig. 52, p. 383) — que se produit-il ? Figurons le grand corps sphérique de l'Univers étendu de son long, comme le veut Aristote, suivant l'axe de rotation, la tête au pôle Sud P' et les pieds au pôle Nord P, exactement à l'une et à l'autre extrémité de la méridienne SN. Il semble de prime abord que la droite puisse se fixer à l'Est, en E, et la gauche à l'Ouest, en W ; que l'avant puisse de même se fixer au-dessus de l'horizon, tourné vers le zénith, et l'arrière, au-dessous de l'horizon, tourné vers le nadir. Il en serait ainsi en effet si la figuration du mouvement était immuablement définie dans le ciel, comme elle l'est sur le repère immobile de l'horizon. Mais dans ce grand corps qui tourne perpétuellement autour de son axe, la droite et la gauche, l'avant et l'arrière se déplacent incessamment aussi, allant jusqu'à occuper les positions les plus contraires : la droite qui était à l'Est se trouve à l'Ouest et la gauche qui était à l'Ouest se trouve à l'Est ; l'avant qui faisait face au zénith fait face au nadir et l'arrière qui était tourné vers le nadir se tourne vers le zénith. Toute détermination du mouvement devient impossible, les diverses directions d'après lesquelles on pouvait le déterminer étant variables, mouvantes et incertaines, hormis la longueur (1). C'est que précisément la longueur avait été mal définie.

(1) Il est oiseux, dès lors, de s'attarder à l'examen des divers schémas imaginés par SIMPLICIUS (*In Arist. de caelo*, II, 2, 285 b) pour mieux faire saisir le point de vue d'Aristote. Que l'on sup-

Cette erreur d'interprétation ayant nécessairement jeté la confusion dans le rapport des coordonnées du système pythagoricien, il nous faut préciser la direction dite de profondeur pour la mettre en harmonie avec la longueur et la largeur. Ce ne sera pas peine perdue.

Nous avons vu (1) que la profondeur qui se mesure d'avant en arrière, τὸ δὲ πρόσθεν <ἀπ' ἧ> τοῦ βάθους (2), d'après la direction où le mouvement est perçu, ἐμπρόσθεν γὰρ λέγεται ἐπ' ὁ αἰσθητικῆς (3), se trouve définie, s'il faut en croire Aristote, par deux directions diamétralement opposées, l'une *devant*, « au-dessus de la terre », l'autre *derrière*, « au-dessous de la terre », ἀπὸ τοῦ πρὸς ἡμᾶς γῆν πρόσθεν ἐστὶ. τὸ δὲ ὀπίσθ' ἡμῶν (4). Comme il s'agit d'observation faite en un lieu donné, il serait plus exact de dire « au-dessus » et « au-dessous de l'horizon », encore que ceci ne concorde pas absolument avec la pensée du Stagirite, puisqu'il voit la longueur suivant l'axe du monde, et non, suivant la méridienne, sur le plan de l'horizon, où elle n'est du reste que repérée.

Cette réserve faite, si le mouvement céleste n'est observable qu'au-dessus de l'horizon, de toute évidence l'avant doit se situer au-dessus et par suite l'arrière au-dessous de l'horizon. Mais même ainsi entendue, la profondeur ne correspond que vaguement à la réalité. Le mouvement est perçu dans le ciel et repéré sur l'horizon ; mais c'est l'observateur qui le perçoit et qui le repère : c'est l'observateur par conséquent qui seul a qualité pour définir la direction où le mouvement est perçu, puis repéré, et pour le déclarer évoluant devant ou derrière, au-dessus ou au-dessous de l'horizon. Le point de vue, dès lors, est tout différent : tandis que le repérage du mouvement

pose la tête au pôle Sud ou au pôle Nord, la face tournée vers le haut ou vers le bas, peu importe : un corps qui tourne avec le ciel autour de l'axe du monde, συμπεριφερόμενον τῷ οὐρανῷ, ne peut fixer, dans le lieu, la direction — variable, par supposition — ni de sa droite ni de sa gauche, ni de son avant ni de son arrière.

(1) Voir plus haut p. 370.

(2) ARISTOTE, *de caelo*, II, 284 b.

(3) ARISTOTE, *l. cit.*

(4) SIMPLICIUS, *Comment. ad. loc.*

est figuré couché sur un plan horizontal, la position normale de l'observateur se présente debout, dans un plan vertical, la face tournée vers le mouvement en évolution.

Notons que, pour l'instant, il n'est pas question de déterminer le sens dans lequel évolue le mouvement, ce qui obligerait l'observateur, évoluant autour de sa verticale, à se tourner successivement vers des points différents de l'espace, mais de déterminer la région dans les limites de laquelle on le voit évoluer, ce qui suppose l'observateur immobilisé, avec son plan vertical, pour définir dans son ensemble la région où le mouvement est perceptible et qui s'étend du point où le mouvement apparaît à celui où il disparaît. La ligne droite qui relie le point du lever d'un astre du côté de l'Est à celui de son coucher du côté de l'Ouest et qui est perpendiculaire à la ligne Nord-Sud (fig. 49 et 50, p. 380 et 381) en même temps qu'elle établit une démarcation entre le segment de parallèle visible au-dessus de l'horizon et le segment invisible au-dessous de l'horizon, départit, l'une vers le Nord, l'autre vers le Sud, les deux régions dans lesquelles se situe précisément l'un ou l'autre segment. Par conséquent, eu égard au plan vertical qui coupe l'horizon suivant cette ligne, c'est d'un côté la région septentrionale et de l'autre côté la région méridionale qui se trouvent déterminées soit devant soit derrière, selon que le mouvement évolue au-dessus ou au-dessous de l'horizon.

Au reste, les plans verticaux menés par le centre des divers parallèles étant tous parallèles entre eux, si, par rapport à son plan vertical, telle ou telle direction se trouve déterminée « devant » ou « derrière » pour un parallèle quelconque, cette détermination vaut également pour tous les parallèles. Mieux encore : on constate que sont absolument égaux entre eux tous les angles que fait le plan des divers parallèles avec la verticale menée par leur centre et qui donnent la mesure de l'amplitude du mouvement « en avant » ou « en arrière » de la verticale. Ainsi, avec la profondeur « en avant » ou « en arrière », une nouvelle coordonnée se trouve introduite dans le système servant à la détermination du mouvement céleste; elle a pour destination de préciser si la longitude du mouvement observé

est boréale ou australe et avec quelle amplitude elle l'est dans l'un ou dans l'autre sens. Dans un lieu de latitude polaire, la verticale passe par les pôles mêmes (v. fig. 53, p. 387) : les parallèles perçus sont visibles en entier, mi-devant, mi-derrrière; mais étant perpendiculaires à la verticale et par suite parallèles à l'horizon, par rapport au lieu d'où l'observateur la définit, leur profondeur est nulle. — Dans un lieu situé à l'équateur, le plan des divers parallèles (v. fig. 52, p. 383 et fig. 54, p. 387) coïncide exactement avec le plan vertical mené par le centre de chacun d'eux : par rapport au lieu, leur profondeur se trouve au maximum avec une valeur d'arc de 90° , mais leur détermination « devant » ou « derrière » est abolie pour l'observateur, puisque le mouvement ne passe plus devant ni derrière lui, mais exactement au-dessus de sa tête ou au-dessous de ses pieds (fig. 52). — Entre les pôles et l'équateur, les parallèles sont repérables en partie « devant », en partie « derrière » et l'arc qui mesure leur profondeur « en avant » ou « en arrière » du plan vertical a une valeur variant entre 0° et 90° .

Outre que l'amplitude en profondeur varie avec la latitude dans un même hémisphère, le sens même suivant lequel se définit cette amplitude change absolument avec les hémisphères. Dans l'hémisphère austral, la profondeur, d'avant en arrière, doit être mesurée sur le méridien à partir du Nord, car, au-dessus de l'horizon, le passage au méridien se fait vers le Nord du plan vertical mené par le centre des parallèles et, au-dessous de l'horizon, il se fait vers le Sud de ce plan (fig. 55), en sorte que, pour un observateur de cet hémisphère, la région septentrionale se situe « devant » et la région méridionale « derrière ». — Dans l'hémisphère boréal au contraire, la profondeur se mesure à partir du Sud, car (v. fig. 50, p. 381) le passage supérieur au méridien se fait en direction du Sud par rapport au plan vertical, le passage

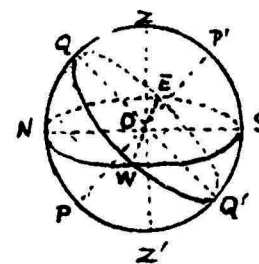


Fig. 55

inférieur en direction du Nord et ainsi c'est la région méridionale que l'observateur situera « devant », la région septentrionale qu'il situera « derrière ».

Remarquons en passant qu'en raison d'une telle variabilité les Pythagoriciens ne pouvaient — et Aristote n'est nullement fondé à leur en faire le reproche (1) — présenter l'*avant* et l'*arrière*, non plus que le *haut* et le *bas* (2), comme des principes de détermination absolus et définissables à priori, au même titre que la droite et la gauche. Nous verrons que seules la droite et la gauche peuvent être considérées comme des principes absolus, parce que seules elles se présentent, en fonction du mouvement, avec un caractère invariable et permanent.

D'après nos déductions précédentes, voici en somme comment, pour un observateur situé selon notre hypothèse dans l'hémisphère boréal, l'espace se divise en champs d'observation et comment s'y répartissent les régions ou directions diverses, en considération de la norme représentative du mouvement céleste, le cours du soleil décrivant l'Equateur (3) (fig. 50, p. 381).

D'abord, se référant au mouvement, trois champs circonscrits de l'espace : l'un au-dessus de l'horizon, dans le ciel, où le mouvement est observé et qui, par nature, constitue le champ proprement dit de l'observation; un autre au-dessous de l'horizon, où le mouvement, inobservable, est seulement induit et qui ne peut constituer un champ d'observation que par analogie; un troisième sur le plan de l'horizon terrestre où le mouvement observé ou seulement induit se trouve projeté par repérage de sa phase supérieure et de sa phase inférieure.

Puis, se référant à l'observateur, quatre régions dans l'étendue, dont deux délimitées par le plan vertical du lieu :

(1) ...Δύο μόνος ταύτας ἀρχάς ἔλεγον, τὸ δεξιὸν καὶ ἀριστερὸν, τὰς δὲ τέτταρας περιέμπον οὐθεν ἦτον κυρίως οὐσας (ARISTOTE, de *caelo*, II, 2, 285 a). — Voir plus haut p. 367.

(2) Voir ci-dessus p. 387.

(3) Voir p. 384.

entre l'Est et l'Ouest, la région méridionale, *devant*, entre l'Ouest et l'Est, la région septentrionale, *derrière*; et deux autres délimitées par le méridien du lieu : entre le Nord et le Sud, la région orientale, *à gauche*; entre le Sud et le Nord, la région occidentale, *à droite*.

Enfin, se référant au lieu même, quatre directions, opposées deux à deux en formant quatre angles droits et déterminées par l'intersection, au centre d'observation, de la ligne Nord-Sud, projection du méridien, et de la ligne Est-Ouest, projection du plan vertical sur l'horizon, soit nos quatre points cardinaux : le Sud *devant*, le Nord *derrière*, l'Est *à gauche*, l'Ouest *à droite*.

Dans l'espace ainsi divisé et méthodiquement réparti en vue de l'observation du mouvement céleste, il est impossible de ne pas reconnaître, absolument identique par l'agencement de ses parties constituantes, l'ordonnance du temple destiné à l'observation augurale. C'est le temple sous son triple aspect, par nature, par analogie, par auspication, « templum tribus modis dicitur, ab natura, ab auspicando, ab similitudine (1) », l'un dans le ciel, un autre sur la terre, un troisième sous la terre, « <ab> natura in caelo, ab auspiciis in terra, ab similitudine sub terra (2) »; — le temple avec son axe ou *cardo* tracé du Nord au Sud suivant le méridien, dans le sens de la longueur, et sa ligne transversale d'Est à Ouest ou *decumanus* (3), suivant la projection du plan vertical, dans le sens de la largeur; — le temple avec ses quatre régions (4) délimitées deux à deux par le *cardo* et par le *decumanus* et nommées semblablement par l'augure comme par l'observateur, « ...templi partes quattuor dicuntur, sinistra ab oriente, dextra ab occasu, antica ad meridiem, postica ad septen-

(1) VARRON, L. L., VII, 6. — Voir ci-dessus, p. 358.

(2) VARRON, L. cit.

(3) PLINÉ, H. N., 17, 169. — COLUM., 4, 20, 5, éd. Schneider.

(4) « Les Etrusques, dit CICÉRON (de *divinat.*, II, 18), ont partagé le ciel en 16 parties. Il ne leur a pas été difficile de doubler les 4 que nous connaissons, puis de doubler encore les 8, pour pouvoir préciser de quel côté partait la foudre. »

trionem (1) », — le temple avec ses quatre directions cardinales ou 'décimanes, formant quatre angles opposés au sommet dans le lieu même de l'auspication : « templum est locus... ut... angulos IIII adfixos habeat ad terram (2) » ; « Varro locum quattuor angulis conclusit : ... locum ad vocari debere (3) » ; — et, parmi la complexité de tant d'éléments divers, le temple proprement dit nettement limité, de l'Est à l'Ouest, à la seule région méridionale, comme à sa partie constitutive essentielle : « ...ab oriente ad occasum determinavit, ad meridiem versus... (4) ». Ce n'est pas tout. Dans le temple, même concept et même destination de l'espace défini : espace déterminé en vue de l'observation, « contemplari dictum est a templo (5) », mais en vue de l'observation précisément du mouvement dans le ciel, vol d'oiseaux et trajectoire de météores ; même norme régulatrice de toute l'ordonnance : le cours diurne du soleil, « ea caeli pars quae sole illustratur ad meridiem antica nominatur (6) » ; même principe fondamental et permanent de détermination du mouvement céleste, d'une part, et de discrimination du vol augural, d'autre part : le sens du mouvement à droite ou à gauche.

Une identité aussi absolue — qui en douterait ? — ne peut être fortuite. De toute évidence, elle révèle un dessein formel et prémédité de conformer exactement l'observation du signe augural à l'observation du mouvement céleste. Ainsi le temple, loin de surgir de la pure fantaisie, se trouvait constitué selon des principes rationnels d'une indéniable valeur scientifique, et l'auspication elle-même se fondait sur une grande réalité, le mouvement de l'Univers, auquel le fait augural était rapporté comme à sa loi.

(1) VARRON, *L. L.*, VII, 7 ; cf. *FEST.*, *Ep.*, p. 220.

(2) *FEST.*, *Ep.*, p. 157.

(3) SERVILIUS, in *Æn.*, II, 512.

(4) TITE-LIVE, I, 18. — Voir ci-dessus p. 332.

(5) *FEST.*, *P. F.*, 34, 9. — Voir ci-dessus p. 358.

(6) *FEST.*, *Ep.*, p. 220.

Mais quel rapport y a-t-il entre le vol d'un oiseau ou la trajectoire de la foudre et la révolution des astres, le cours du soleil, en particulier ? A peine osons-nous poser sérieusement une telle question et Cicéron s'étonnait que deux augures pussent se regarder sans rire. C'est que, comme Cicéron (1), nous avons perdu la foi profonde des anciens âges de l'humanité.

Dans la croyance antique, un rapport existe, un véritable rapport de nature. D'une part, en effet, tel oiseau, tel coup de foudre ne sont pas simplement des mobiles qui vont à leur gré ou au hasard à travers l'espace, indépendants des dieux, indifférents aux hommes ; ce sont des signes d'assentiment ou de désaveu qui émanent directement de la divinité à l'adresse de l'homme et le mouvement qui les constitue, vol ou trajectoire, est assimilé à un mouvement de tête, par lequel la divinité manifeste catégoriquement sa volonté dans certaines conjonctures (2), si bien que souvent un signe augural, la foudre en particulier, est intimement associé au geste divin d'assentiment ou de désaveu pour le corroborer ; ainsi en *Il.* II, 350, 353 : *κατανεύσται ὑπερμενέα Κρονίονα... ἀσπράπτων ἐπιθέειν* : en *Il.*

(1) « Ne me parlez ni du baton augural de Romulus ni du caillon d'Attus Navius : les fables ne sont point du tout philosophiques... Quelle est la nature d'une science qui prétend que les oiseaux, dans leur allure capricieuse, nous avertissent de tout et que, par leur vol et par leur chant, ils ordonnent ou défendent d'agir ? Pourquoi les uns de gauche, les autres de droite ont-ils le pouvoir de donner un bon présage ? Et comment, quand et par qui ces règles-là ont-elles été inventées ? » (CICÉRON, *de divinât.*, II, 38).

(2) Grec *νεύω*, « incliner la tête », *νεύμα*, « inclinaison de tête » : *κεφαλῇ κατανεύσονται* (*Il.*, I, 524 ; cf. 527), *νεύσω μὲν τοι ἐγὼ κεφαλῇ* (*Od.*, XVI, 283), *κεφαλῇ νεύσας* (*H.* à *Hermès*, 519), *νεύσει δὲ σὶ λῶν σίου ἔμμεναι* (*Il.*, XIII, 246 ; cf. *Il.* à *Cér.*, 445, etc.). — Latin *numen*, « assentiment (divin) », dans VIRGILE, *Æn.*, I, 137. « Jam caelum terramque meo sine numine, venti / Miscere et tantas audetis tollere moles ? », et « inclinaison » (au sens matériel), dans LUCRÈCE, IV, 179 : « In quem quaeque locum diverso numine tendunt » (quelques éditeurs écrivent : *nomine*) ; cf. *nuto*, « faire signe de la tête » ; *nutus*, « signe de tête », etc.

XV, 374, 377 : σὺ δ' ὑπέσχεο καὶ κατένευσας... μέγα δ' ἔκτυπε
μηρίατα Ζεύς; en *Il.* I, 528, 530 : ἐπ' ὀφρύσι νεῦσε Κρονίων... μέγαν
δ' ἔλκελ' ἔειπεν "Ολύμπου.

D'autre part, les astres ne sont pas, non plus, simplement de la matière inanimée et inconsciente qui gravite à travers l'espace suivant les lois aveuglément rigoureuses de la physique : membres divins du grand corps de l'Univers, une intelligence infuse, l'âme même de la divinité, les meut dans l'immensité des cieux (1) et leur mouvement, d'une régularité parfaite, est la manifestation la plus authentique de l'ordre divin, lequel s'impose à toute la nature, en tant que loi de la vie, et à l'homme, en tant que norme infaillible de discrimination du bien et du mal.

Il était logique, dans cette conception foncièrement religieuse des phénomènes, que les mouvements d'un caractère augural perçus dans le ciel fussent scrupuleusement confrontés avec le mouvement des astres comme avec leur règle idéale et fussent interprétés en bien ou en mal, d'après leur conformité ou leur non-conformité à cette règle. Quand le dieu manifeste sa volonté par des « signes célestes », assimilés à des signes de tête d'assentiment ou de désaveu — et c'est l'assimilation la plus ordinaire — le mouvement de la tête dans un sens ou dans l'autre suffit à indiquer si le dieu approuve, accorde, ordonne ou au contraire s'il désapprouve, refuse, interdit. Le sens du mouvement constitue donc à lui seul un critérium, le critérium infaillible de l'ordre divin, valable non pas seulement dans certaines occasions, mais en toutes circonstances, éternellement — car le bien se distingue éternellement du mal — et tel par conséquent qu'il apparaît à tous, partout et toujours, dans le mouvement céleste, cette norme indéfectible de l'ordre divin.

(1) Cf. VIRGILE, *En.*, 726-727 : « Spiritus intus alit totamque infusa per artus / Mens agitat molem et magno se corpore miscet ». — Ici Platon et peut-être les Stoïciens ont présenté à Virgile un ensemble de doctrines élaborées d'abord par les Pythagoriciens. (V. PLESSIS et LEJAY, éd. de Virgile, *ad. loc.*). — Cf. l'expression des Stoïciens, τὸ πνεῦμα ἐνδεχόμενον δι' ὅλου τοῦ κόσμου.

Mais quel est le sens de l'évolution des astres ? C'est ce que nous allons examiner du point de vue pythagoricien, à la suite d'Aristote.

La direction du mouvement selon le lieu est défini en général d'un point d'où part le mobile à un point vers lequel il tend, πότεν ποί (Aristote, *Eth. Nic.* X, 3, 1174 a, 30), ἐξ οὗ καὶ εἰς ὅ · πᾶσα γὰρ κίνησις ἐκ τινος καὶ εἰς τι (*Phys.* V, 1, 224 a, 34) et plus spécialement d'un des contraires à l'autre dans la catégorie du lieu : d'avant en arrière, de haut en bas, de droite à gauche (*Phys.* V, 1, à partir de 224 b 35 et chap. 2).

Toutefois, parmi ces contraires qui se réfèrent aux trois dimensions de l'étendue, certains jouissent du privilège de constituer des principes premiers, pour la détermination du mouvement surtout, parce que précisément ils s'appliquent à l'origine même du mouvement perçu : c'est le haut pour la longueur, la droite pour la largeur, l'avant ou devant pour la profondeur, ἔστι δὲ τὸ μὲν ἄνω τοῦ μήκους ἀρχή, τὸ δὲ δεξιὸν τοῦ πλάτους, τὸ δὲ πρόσθεν τοῦ βάρους · ἔτι δ' ἄλλως κατὰ τὰς κινήσεις : ἀρχὰς γὰρ ταύτας λέγω ὅθεν ἄρχονται πρῶτον αἱ κινήσεις τοῖς ἔχουσιν (*de caelo*, II, 284 b).

En fait, et par application de ces principes, voici comment, pour un lieu supposé de latitude boréale, le cours diurne du soleil, représentatif de la révolution des astres, se trouve défini selon les trois dimensions : dans sa première phase, celle où il est observable, le mouvement, évoluant par devant, ἔμπροσθεν, va de droite, ἀπὸ δεξιῶν, vers le haut, ἄνω, c'est-à-dire monte au-dessus de l'horizon, de l'Est vers le Sud ; dans sa seconde phase, celle où il est inobservable, mais qui se déduit par analogie en sens opposé, le mouvement, évoluant par derrière, ὀπίσθεν, va de gauche, ἀπ' ἀριστερῶν, vers le bas, κάτω, c'est-à-dire descend au-dessous de l'horizon, de l'Ouest vers le Nord. — Cette définition est conforme à la réalité, mais elle est incomplète, car elle omet de préciser, dans chaque phase, le terme du mouvement ; à l'indication du point de départ, il n'est que d'ajouter celle du terme pour formuler

avec exactitude et dans sa continuité la direction de la révolution céleste, alternativement visible par devant et invisible par derrière : au-dessus de l'horizon, le mouvement va de droite à gauche par le haut, soit de l'Est à l'Ouest par le Sud ; au-dessous de l'horizon, il va de gauche à droite par le bas, soit de l'Ouest à l'Est par le Nord.

De droite à gauche, de gauche à droite, ce sont là deux directions contraires incompatibles dans le mouvement circulaire qui est continu (1) et toujours évolue dans le même sens. La révolution céleste n'a et ne peut avoir qu'une seule et unique direction. Mais laquelle ? Aristote, exprimant la pensée des Pythagoriciens, nous apprend que la révolution procède de la droite et s'accomplit vers la droite : ἐπὶ τὴν ἀριστεράν ἀπὸ τῶν δεξιῶν καὶ ἐπὶ τὰ δεξιά περιέρχεται (2). Qu'est-ce à dire ? Pour les Pythagoriciens — et Aristote n'en disconvient pas — la révolution céleste apparaît dans son ensemble comme un mouvement essentiellement à droite, ἐπὶ τὰ δεξιά. L'affirmation est nette, sur ce point ; acceptons-la comme un dogme, reconnu du reste et maintes fois affirmée aussi par Platon, notamment dans le *Timée* (36 c), dans les *Lois* (6, 760 d), dans la *République* (10, 617 c) (3).

S'il en est ainsi, comment expliquer que le sens du mouvement soit défini de la droite à la droite ? Le mouvement, sans doute, est circulaire, περιέρχεται : son point de départ, πῶθεν, va être aussi son point d'arrivée, πού, et parti de la droite, ἀπὸ τῶν δεξιῶν, il retourne à la droite, ἐπὶ τὰ δεξιά : l'interprétation est simple, logique et il semble bien que, sur ce point non plus, aucun doute ne soit possible quant à la pensée des Pythagoriciens.

Toutefois, prenons garde : dans une telle interprétation, le mouvement est considéré absolument en soi, d'un point de vue purement objectif, et sa direction se trouve déter-

(1) ARISTOTE, *Phys.* VIII, 8 ; cf. V, 219 a 12 ; VI, 1, 231 b 18 et 232 a 18, etc.

(2) ARISTOTE, *de caelo*, II, 2, 285 b.

(3) Τὴν μὲν δὲ ταύτου (le mouvement du Môme ou mouvement diurne) ἐπὶ τὰ δεξιά περιήγαγεν (*Timée*, 36 c).

minée sans égard au lieu ni à l'observateur. Il est vrai que l'on fait mention d'un point de départ et d'un point d'arrivée repérés sur la droite. Mais cette droite n'est celle ni du lieu ni de l'observateur ; c'est la droite de la révolution céleste, τῆς τοῦ οὐρανοῦ περιήραξ, et donc du mouvement même, personnifié selon le plan de son évolution. La distinction est pour nous d'une importance capitale et nous aurons à y revenir.

Dans la pensée d'Aristote au contraire — et le problème à résoudre est posé tel que l'entend Aristote — il ne s'agit que du mouvement relatif, τῆς κατὰ τόπον κινήσεως (1) ; le sens à définir est par conséquent celui d'une révolution considérée, non pas en soi absolument, mais relativement au lieu immobile, qui est le plan de l'horizon terrestre. Par rapport à ce lieu, la révolution céleste s'accomplit en deux phases successives, de sens inverse : l'une, seule observable, qui passe devant ; l'autre inobservable, qui passe derrière. Le sens de la révolution doit logiquement être déterminé en considération de la phase antérieure, non de la phase postérieure, pour la raison évidente que le mouvement ne peut être déterminé qu'en tant qu'il est perçu et qu'il n'est normalement de perception visuelle que par devant, ἔμπροσθεν ὥστε λέγω ἐξ' ἧς αἰσθάνεται (2). Or c'est un fait que le mouvement céleste, dans la phase où il est observable, évolue de l'Est à l'Ouest. Puisque, suivant la conception pythagoricienne, l'Est ou région du lever des astres, c'est la droite et que l'Ouest ou région de leur coucher, c'est la gauche (3), il faudrait nécessairement en conclure que le mouvement céleste se présente, par rapport au lieu, comme évoluant de droite à gauche, bref comme un mouvement tendant vers la gauche, ἐπ' ἀριστερά. — Point du tout. Aristote reconnaît, avec les Pythagoriciens, qu'il évolue vers la droite, ἐπὶ δεξιά, bien que, procédant de

(1) ARISTOTE, *de caelo*, II, 2, 285 b.

(2) ARISTOTE, *de caelo*, II, 2, 284 b.

(3) « Τοῦ δ' οὐρανοῦ ἀρχὴν τῆς περιήραξ, ὅθεν αἱ ἀνατολὴ τῶν ἀστέρων, ὥστε τοῦτ' ἂν εἴη δεξιὸν, οὗ δ' αἱ δύσεις ἀριστερὸν » (ARISTOTE, *de caelo*, II, 2, 285 b).

la droite, il soit, en tant que mouvement relatif, défini par rapport au lieu, δεξιὸν γὰρ ἐκάστου λέγομεν, ὅθεν ἡ ἀρχὴ τῆς κατὰ τόπον κινήσεως (1).

Ne nous permettant aucun doute à cet égard, Simplicius, interprète fidèle du Stagirite, va même jusqu'à préciser que le sens de la révolution céleste dans son ensemble est défini ἐπὶ δεξιᾷ, vers la droite, en considération justement de la phase antérieure, ἡ γὰρ <κίνησις> ἐπὶ δεξιᾷ πάντως εἰς τὸ ἔμπροσθεν (2), celle qui, seule observable au-dessus de l'horizon, αἰετὸ μὲν ὑπὲρ γῆν πρόσω ἐστί, τὸ δὲ ὑπὲρ γῆν ὀπίσω (3), et procédant de la droite (4), ἡ ἀπὸ δεξιῶν ἀρχομένη κίνησις ἐπὶ τὰ πρόσω γίνεται (5), va de la droite, ὅθεν αἱ ἀνατολαὶ τῶν ἀστρῶν... δεξιόν, à la gauche, οὗ δ' αἱ δύσεις, ἀριστερόν, (6), c'est-à-dire logiquement ἐπ' ἀριστερά, vers la gauche.

Nous ne voulons, nous ne pouvons croire à une telle défaillance de logique chez Aristote. Il n'y a sans doute qu'un malentendu dans une aussi flagrante anomalie.

Cette contradiction formelle entre le sens de l'expression ἐπὶ δεξιᾷ et la réalité qu'elle exprime se retrouve exactement la même, en des conditions tout à fait analogues, dans la formule en usage chez les anciens Grecs et Romains pour désigner certaine façon, rituelle, semble-t-il, de se vêtir. Dans la comédie d'Aristophane, *Les Oiseaux*, Poséidon, s'adressant au dieu barbare Triballe qui, avec Hermès, l'accompagne en Néphélococcygie, lui fait avec impatience observer qu'il ne met pas son manteau comme il convient :

οὗτος, τί ὄρε; ἐπαρίστερ' οὕτως ἀμπέχει;

οὐ μεταβαλεῖς θοιμάτιον ὡδ' ἐπιδέξια; (6)

« Eh! toi, que fais-tu? C'est ainsi que tu te drapes à gauche? Veux-tu bien ramener ton manteau, comme ceci, à droite? ».

(1) ARISTOTE, l. cit.

(2) SIMPLICIUS, In Aristot. de caelo Comment., II, 2, 285 b.

(3) SIMPLIC., l. cit.

(4) SIMPLIC., l. cit.

(5) SIMPLIC., l. cit.

(6) ARISTOPHANE, *Les Oiseaux*, v. 1567-1568.

Des savants, qui ne sont pas des linguistes — et c'est leur excuse — interprètent (1) dans ce passage les expressions ἐπαρίστερα et ἐπιδέξια avec le sens « de la main gauche », « de la main droite », traduisant ainsi un accusatif adverbial de direction régi par des verbes de mouvement comme s'il s'agissait d'un instrumental et laissant par suite vague, incertaine, la direction qu'il s'agissait au contraire de préciser : interprétation désespérée que du reste aucun texte n'autorise et qu'il faut par conséquent résolument écarter.

A en croire certains hellénistes (2), la façon correcte de revêtir l'himation ἐπιδέξια aurait consisté à ramener le manteau « du côté droit » : apparemment en accord avec la formule, cette traduction se trouve contredite par le témoignage des monuments figurés qui montrent tous la disposition inverse, c'est-à-dire le manteau ramené « du côté gauche », plus exactement sur l'épaule ou sur le bras gauche (3).

(1) C'est l'interprétation donnée par Léon Heuzey, dans son ouvrage d'ailleurs remarquable, *Histoire du costume antique*, Paris, 1922, pp. 98 et 99. — L'auteur se refuse à admettre que la locution ἐπιδέξια puisse être à l'accusatif, car on aurait, dit-il, ἐπὶ δεξιῶν : il n'a pas pris garde que le grec possède aussi un accusatif pluriel neutre.

(2) H. VAN DAELE, par exemple, dans son édition des *Oiseaux*, coll. Guillaume Budé, *Aristophane*, tome III, p. 99.

(3) Voir par ex. dans HEUZEY, *Hist. du costume ant.*, p. 101, la fig. 52 (d'après une stèle funéraire de Smyrne) : manteau drapé, rejeté sur l'épaule gauche, laissant à découvert l'épaule droite et le bras droit; — p. 81, la fig. 42 (image de Zeus, d'après un vase peint) : ici le dernier pan est rejeté sur le bras gauche; — p. 56, la fig. 27 (d'après une statue, d'Antinoos?) : exomide attachée par un nœud à l'épaule gauche, après avoir passé sous l'aisselle droite; — p. 53, la fig. 25 et p. 56, la fig. 27 : exomides avec attaches à l'épaule gauche (dans la fig. 27, l'attache consiste en un nœud); — p. 99, la fig. 51 : himation dont le premier pan est posé sur l'épaule gauche et dont le deuxième pan, ramené par devant, va être rejeté par la main droite sur l'épaule gauche; — p. 95, la fig. 48 (Pénélope surprise par le prétendant Antinoos au moment où elle défait l'ouvrage de la journée) : Antinoos porte un manteau dont un premier pan a été posé sur l'épaule gauche et qui enveloppe le corps, en passant de derrière devant par dessous l'aisselle droite, laissant à nu et libres l'épaule et le bras droits; le dernier pan du manteau se trouve jeté sur l'avant-bras gauche;

La mode la plus répandue consistait à draper la pièce rectangulaire d'étoffe de biais autour du corps, un des bras, le bras droit, restant dégagé. « On commençait par jeter l'himation obliquement dans le dos, de façon que l'une de ses extrémités couvrit l'épaule gauche; l'autre extrémité, ramenée alors avec la main droite sous le bras droit, pouvait être rejetée soit sur l'épaule gauche, ce qui est le cas le plus fréquent, soit sur l'avant-bras gauche (1) ».

Les Romains revêtaient leur toge absolument comme les Grecs leur himation: « On commence par prendre dans les deux mains le bord rectiligne de la draperie, vers le tiers environ de sa longueur, et par le masser en un paquet de plis, que l'on place sur l'épaule gauche... L'une des extrémités de la toge, laissée par devant, couvre le bras gauche (2) et tombe jusque sur les pieds... Il suffit alors de poser le bord de l'étoffe sur l'autre épaule et le dos se trouve complètement enveloppé. Ensuite, pour ramener la toge par devant, on reprend l'étoffe sous le bras droit, non pas au bord, mais au tiers environ de sa largeur. On forme à ce point, vers la

cf. *Monumenti dell' Instituto*, IX, pl. 42; DE RONCHAUD, *Tapisserie dans l'antiquité*, p. 55. — Dans SAGLIO et DAREMBERG, *Dict. des antiq.*, s. v. *pallium*, cf. fig. 5470 (éphèbe mettant son manteau): l'éphèbe ayant un premier pan posé sur l'épaule gauche s'apprête avec la main droite à rejeter par devant le deuxième pan sur l'épaule gauche; — *ibid.*, fig. 5461, drapement sur l'avant-bras gauche; — Cf. encore BAUMEISTER, *Denkmäler*, s. v. *himation* (BLÜMNER), fig. 748. — PERROT et CHAPIEZ, *Hist. de l'Art*, t. IX, fig. 109 et 110. — GERHARD, *Auserles. Vas.*, taf. 187 et 231, 1. — HELBIG, *L'épopée homérique* (trad. Travinsky), p. 286, fig. 3453, etc. — Mêmes observations dans PAULY's *Real Encyclop.* (PLANCK et REIN) s. v. *vestes*. — W. AMELUNG, *Die Gewandung der alten Griechen und Römer*, 1903. — MARGARETE BIEBER, *Griech. Kleidung*, 1928.

(1) G. LEROUX, dans SAGLIO-DAREMBERG, *Dict. des antiq.*, s. v. *pallium*. — Voir une description minutieuse de l'opération, d'après des documents figurés, dans LÉON HEUZÉY, *Hist. du costume antique*, pp. 96-99.

(2) « Partem quidem de laevo promittat » (TERTULLIEN, *De pallio*, V).

hauteur de la hanche, un nouveau paquet de plis que l'on fait passer obliquement sur la poitrine (1) et que l'on rejette derrière l'épaule gauche (2) ».

Ce qui est remarquable dans le costume antique ainsi drapé, c'est l'impression très nette qu'il donne du mouvement. « Rien, dit excellemment Léon Heuzéy (3), ne marque mieux le caractère vivant de la draperie que la disposition oblique des plis... Cette direction biaise et, comme on dit, en sautoir, a pour raison la nécessité de dégager le bras droit et de le rendre libre pour l'action. La passivité du bras gauche, au contraire, en est augmentée, car c'est lui qui porte et retient tout l'édifice du costume... Loin de reproduire, comme le font nos vêtements, le parallélisme apparent qui existe entre les deux moitiés du corps humain, le costume drapé accuse l'inégalité de force que la nature y a mise: il sacrifie sans hésitation les règles mortes de la symétrie à l'expression du mouvement ».

Le sens du mouvement, tel qu'il apparaît dans le drapement du manteau antique, se trouve tout naturellement être le sens même suivant lequel la pièce d'étoffe a successivement enveloppé les diverses parties du corps. Autour du corps immobile, l'étoffe a effectué en deux phases, l'une postérieure, l'autre antérieure, une giration complète avec retour au point de départ, puisque le dernier pan est rejeté sur l'épaule gauche, où le premier pan avait été posé: d'abord par derrière, l'étoffe est descendue de l'épaule gauche à l'aisselle droite; puis, par devant, elle est remontée de l'aisselle droite à l'épaule gauche, exécutant ainsi un mouvement qui, dans la phase postérieure, va de gauche à droite vers le bas et, dans la phase antérieure, de droite à gauche vers le haut.

Constatation curieuse et qui mérite l'attention: l'enroulement de l'himation ou de la toge autour du corps humain se

(1) « Sub humero dextro ad sinistram oblique ducitur velut balteus » (QUINTILIEN, *Institut. orator.*, XI, 140).

(2) LÉON HEUZÉY, *Hist. du costume ant.*, pp. 240-242.

(3) LÉON HEUZÉY, *op. cit.*, pp. 25-26.

fait exactement selon le même processus que la révolution du ciel autour de la terre, et il est défini relativement au corps humain tout comme la révolution du ciel l'est relativement à la terre ; sa définition, en tant que repérage du mouvement, n'exprime pas seulement dans les mêmes termes un rapport de position de l'étoffe et du corps identique en tous points et à tous moments à celui du ciel et de la terre, mais accuse en outre la même anomalie d'un mouvement qui, considéré dans sa phase antérieure caractéristique, évolue apparemment de droite à gauche, ἐπαρίστερα et pourtant nous est présenté comme évoluant réellement de gauche à droite, ἐπιδέξια.

La conformité ne laisse pas d'être troublante, tant elle est précise et absolue et il semble bien que, loin d'être imputable au hasard, elle représente une intention formelle de la pensée antique. Les compilateurs grecs et latins nous ont transmis maints échos d'une vieille tradition cosmologique qui anthropomorphisait l'Univers à la manière pythagoricienne et dans laquelle le ciel était assimilé à un vêtement, manteau et tunique, tout constellé d'étoiles, dont s'enveloppait la divinité (1). A propos d'une tradition orphique qui montrait Coré, la déesse chtonienne de la germination, tissant une toile, Porphyre nous apprend que les Anciens donnaient le

(1) Dans un fragment de Phérécyde de Syros, le plus ancien prosateur philosophe de la Grèce, retrouvé sur un papyrus égyptien, il est question du manteau cosmique de Zas : ...ἐπεὶ δὲ πάντα ἑτοῖμα γίνονται, τὸν γάμον ποιεῖσιν. καπειδὴ τρίτῃ ἡμέρῃ γίνονται τῷ γάμῳ, τότε Ζὰς ποιεῖ φῶρος μέγα καὶ καλὸν καὶ ἐν αὐτῇ ποικίλλει τὸν καὶ ἰσχυρὸν καὶ τὰ ἰσχυροῦ δώματα... (GRENFEILL-HUNT, *Greek Papyr.*, sér. II, n. 11, p. 23, reproduit par H. DIELS, *Fragmente der Vorsokratiker*, Berlin, 1934, livraison 1, p. 48.) — Cf. ap. DIOG. 1, 119 (s. I, 44, 7) : Ζὰς αὖν καὶ Χρόνος ἴσαν αἱ καὶ Χθονίη. Χθονίη δὲ ὄνομα ἐγένετο Γῆς, ἐπειδὴ αὐτῇ Ζὰς γῆν γένεσθαι δίδωσι. H. DIELS, *op. cit.*, p. 47, interprète γένεσθαι « den Peplos, der die Erde darstellt ». — Dans son ouvrage intitulé *Weltenmantel und Himmelszelt* (Münich, 2 vol., 1910), Rudolf EISLER commente minutieusement (p. 321-632) le fragment de Phérécyde et rappelle les diverses variantes de « l'antique image du monde » à travers les âges : le manteau étoilé ou orné des signes du zodiaque que portaient les dieux assyriens Marduck et Hadad, la ceinture étoilée d'Hoama et celle de Mithra, l'égide étoilée d'Athéné, la toile

nom de péplos au ciel considéré comme étant le vêtement des dieux célestes, οὐτῷ καὶ παρὰ τῷ Ὀρφεὶ ἡ Κόρη ἡπερ ἐστὶ πάντες τοῦ σπειρομένου ἑρπορος, ἰστουργοῦσα παραδέδεται. τῶν παλαιῶν καὶ τὸν οὐρανὸν πέπλον εἰρηκόντων, οἷον θεῶν οὐρανίων περιβλήμα (1).

Un fragment de poème orphique que Macrobe nous a conservé dans ses *Saturnales*, identifiant avec le soleil Liber ou Bacchus qui semble avoir été d'abord un dieu de la germination et dont la parèdre Libera a été assimilée à Perséphoné (2), énumère parmi les « ornements sacrés » dont il convient de revêtir la statue du dieu lors des cérémonies religieuses célébrées en son honneur (3) : d'abord, pour envelopper le corps, un péplos couleur de pourpre et semblable au feu, puis, de haut en bas, le long de l'épaule droite, la peau large, toute pointillée, d'un faon au pelage bigarré, à l'imitation de l'admirable disposition des astres et du firmament sacré :

ταῦτά γε πάντα τελεῖν ἱερᾷ σκευῇ πυκνάτανα
σῶμα θεοῦ πλάττειν ἐριαυγυῶς ἡελίοιο.
πρῶτα μὲν ἀργυφέαις ἐναλίγκιον ἀκτίνεσσιν
πέπλον φοινίκεον πυρὶ εἴκελον ἀμφιβαλέσθαι
αὐτὰρ ὑπερθε νεβροῖο παναίολου εὐρὺ καθῆσθαι
ζέρμα πολύστικτον θηρὸς κατὰ δεξιὸν ὦμόν.
ἄστρον θαυδαλέων μίμημα ἱεροῦ τε πόλοιο (4).

mythique de Pénélope, l'habit étoilé et la ceinture zodiacale de la mère des dieux et une foule d'autres vêtements sacrés jusqu'au manteau de l'empereur du St-Empire romain germanique, plus particulièrement le manteau du couronnement d'Henri le Saint, conservé à la cathédrale de Bamberg et brodé de figures d'astres, d'étoiles, qui sont des symboles cosmiques.

(1) PORPHYRE, *De antro Nympharum*, 14, in fine.

(2) V. ERNOUT-MEILLET, *Dict. étym. l. lat., s. v. Liber*. — Cf. VARRON, ap. AUGUST., *Civil. Dei*, 7, 3 : « omnium seminum emittendorum (potestatem habere) Liberrum et Liberram et ideo his etiam praesesse quae ad substituendos homines pertinent. — Cf. WISSOWA, *Rel.*, 120, 298.

(3) « ...Orpheus, Liberrum atque solem unum esse deum eundemque demonstrans, de ornatu vestituque ejus in sacris Liberribus ita scribit. » (MACROBE, *Saturn.*, I, 18).

(4) MACROBE, *Saturn.*, I, 18.

Dans Eusèbe, nous retrouvons encore cette assimilation du ciel à un grand péplos sur lequel se déploie la broderie de toute beauté des constellations, τὸν σύμπαντα οὐρανὸν, εἶον μέγαν πέπλον, παντοίῃς γραφαῖς κάλλεσιν ἑστεφάνωσεν (1), ou à un immense voile d'un bleu sombre, tendu de toutes parts autour de l'habitable de la divinité et nous séparant, nous qui en sommes hors, des bienheureux qui y résident, μέσος δ' ἀμειβέσθληται μέγας οὐρανὸς περιπέτασμα κυάνεον, τοὺς ἐκτὸς τῶν εἰσὼ βραχιονῶν οἴκων διεύρων (2).

N'y a-t-il pas lieu d'évoquer aussi, à ce propos, le péplos magnifiquement brodé et tout constellé de signes divins que l'on portait en grande pompe à l'Acropole d'Athènes, lors des grandes Panathénées, τοῖς μεγάλαις Παναθηναίαις ὁ πέπλος μεσσοῦ τῶν τοιοῦτων ποικιλιῶν ἀνάγεται εἰς τὴν ἀκρόπολιν (3).

A notre façon moderne de voir les choses, le ciel n'est un vêtement que par fiction purement verbale, par simple comparaison. Pour les Anciens, c'était l'expression même de la réalité : Leucippe et Démocrite, les tenants de la théorie atomistique, tendaient en cercle autour du Monde une tunique, qui lui servait d'enveloppe, tenue effectivement par des astres ou des atomes crochus en guise d'agrafes, Λεύκιππος καὶ Δημόκριτος χιτῶνα κύκλῳ καὶ ὑμένα περιτείνουσι τῷ κόσμῳ, διὰ τῶν ἀγκιστροειδῶν ἀστρῶν (var. ἀτόμων) συμπεπλεγμένον (4).

On sait que le prêtre ancien portait non seulement le nom, mais le masque et l'habit du dieu, dont la force ainsi le remplissait, et cette identification pouvait se perpétuer dans la race sacerdotale (5).

(1) EUSEB., *De laudibus Constantini*, coll. Migne, *Patrol. gr.*, vol. XX, t. III, p. 1344, 616 B, 90.

(2) EUSEB., *op. cit.*, 605 B, 36, p. 1319.

(3) PLATON, *Eutyphr.*, 6 c. — EUSEB., *Praep. evang.*, XIII, 4, 3 (650 b).

(4) STOBÉE, *Eclog.*, I, 22, s. 1; éd. Meineke, t. I, p. 135 : ἀστρῶν; éd. Wachsmuth, t. I, p. 197 : ἀτόμων. — Cf. EUSEB., *Praep. evang.*, XV, 38, 2 (844 a); AETIUS, II, 7, 2; éd. Diels, p. 336. — Voir BERGER, *Die Mythische Kosmographie der Griechen*, 1904, p. 6.

(5) Voir OTTO GRUPPE, *Griechische Mythologie und Religionsgeschichte*, *Hdb. d. Kl. Alt. W.* — München, 1906, vol. II, p. 924.

Les anciens rois de la Grèce et de l'Italie — il en fut de même à peu près dans tous les pays — étaient aussi des prêtres (1) et, comme eux, ils s'affublaient des vêtements et des attributs de la divinité, en vue de s'identifier à elle. Cette ambition de s'assimiler à la divinité devint plus tard — c'est un fait connu — une des plaies de l'impérialisme romain. Alexandre lui-même avait la manie des déguisements mythologiques, dans ses réceptions d'apparat (2).

Or, parmi les chlamydes royales, celle que portait Démétrius Poliorcète, l'ambitieux fils d'Antigone, est décrite par Athénée avec des détails précis qui constituent pour nous un témoignage fort intéressant. « Pour la couleur de l'étoffe, il avait adopté une nuance fort appréciée alors sous le nom d'orpinon, sorte de pourpre presque noir avec de chauds reflets. Sur ce fond, comme sur un ciel nocturne, le tissage avait semé des étoiles d'or et dessiné les signes du zodiaque... C'était l'image même du ciel dont le roi était revêtu (3) ». Voici le texte d'Athénée : αἱ δὲ χλάμυδες αὐτοῦ ἦσαν ὀρρινον ἔχουσαι τὸ φέγγος τῆς χρέας, τὸ δὲ πᾶν ὁ πέπλος ἐνύφαντο, χρυσοῦς ἀστέρας ἔχον καὶ τὰ δώδεκα ζώδια (4).

Parallèlement à l'analogie qui existait entre le ciel et un vêtement, une analogie existait aussi, dans la façon de voir de l'antiquité, entre la terre et le corps humain. En-s'unissant à elle, le Ciel s'adaptait exactement à la taille de la Terre-Mère et l'enveloppait de toutes parts de son voile étoilé :

Γαῖα δὲ τοι πρῶτον μὲν ἐγαίνατο ἴσον ἐ' αὐτῇ

Οὐρανὸν ἀστερόενθ' ἵνα μιν περὶ πάντα καλύπτῃ (5).

Une vieille tradition de l'Hermès Trismégiste, rapportée par Stobée, représentait la Terre sous la forme d'une femme, avec un organisme humain complet, couchée sur le dos au

(1) ARISTOTE, *Polit.*, 7, 51.

(2) ATHÉNÉE, *Deipnosoph.*, XII, 53, éd. Tauchnitz.

(3) LÉON HEUZEY, *Hist. du costume ant.*, p. 138.

(4) ATHÉNÉE, II, 50.

(5) HÉSIODE, *Théog.*, 125-126.

milieu du grand Tout et regardant le ciel (1); elle est étendue, la tête au Sud, l'épaule droite du côté du Levant, l'épaule gauche du côté du Couchant et les pieds au Nord, sous l'Ourse : ἡ γὰρ μέσση τοῦ πάντος ὑπὸ πᾶσι καίεται ὥσπερ ἄνθρωπος, οὐρανὸν βλέπουσα, μεμερισμένη δὲ καὶ ὅσα μέλη ὁ ἄνθρωπος μελίζεσθαι ἐμβλέπει δ' οὐρανῶ... καὶ πρὸς μὲν τῷ νότῳ τοῦ παντός καίμενην ἔχει τὴν κεφαλὴν, πρὸς δὲ τῷ ἀπηλιώτῃ τὸν δεξιὸν ὤμον, <πρὸς δὲ τῷ λαίῃ τὸν εὐώνυμον>, ὑπὸ δὲ τῇ ἀρκτου τοῦς πόδας (2).

Plutarque signale une tradition analogue chez les Egyptiens, mais la disposition des membres est différente (3) :

(1) De tout temps, la Terre « à la large poitrine » (HÉSIODE, *Théog.*, 117, *Γαῖα εὐρύστηρος*; cf. NAGELSBACH, *Nachhomerische Theologie*, 1857, p. 117; DIETERICH, *Nekya*, 1893, p. 102) a été considérée comme la « Mère » et la « Nourricière des vivants » (II., VII, 446; *Od.*, III, 453; II. *homér.* à *Gala* : γὰρ κατέρα πάντων, éd. Baumeister, XXX, 78; SOLOON, fr. 36 (Bergk); fr. orph. *Hymn.*, 26 (72), 37 (78), etc. « De très bonne heure, dit A. RIVAUD (*Le problème du Devenir et la notion de la matière dans la philosophie grecque*, 1906, p. 25), un des cultes les plus anciens de la Grèce avait été, par le secours d'une étymologie sans doute fantaisiste, rattaché à la terre elle-même. La Déméter, protectrice de l'orge et du blé, est devenue Gaia-méter, la Terre, mère des hommes et des moissons. » (Cf. EURIP., *Bacch.*, 256 sqq. : Δημήτηρ θεὰ γῆς δ' ἑστίν. — Voir FRAZER, *The Golden Bough* (1901), II, 170-171.) — Dans la *Théogonie* d'HÉSIODE, Ouranos s'était, avant sa mutilation, uni à Gaia et de leur union naquit la race des Géants, Titans et Cyclopes; et ils s'unirent parce que le Ciel se superpose exactement à la Terre : Γαῖα δὲ τοι πρότερον αἶν ἐγγίνατο ἴσον ἐ' αὐτῇ / οὐρανὸν ἑσπερίενθ' ἵνα μιν περὶ πάντα καλύπτῃ (Théog., 126). — V. BERGER, *Die Mytische Kosmographie der Griechen*, 1904, p. 6.

(2) STOBÉE, *Ecl. physic. et ethic.*, I, 41, s. 45). — Au lieu de καὶ ὅσα, Meineke donne καὶ ὅσα ὅσα, leçon d'un ms. récent (XV^e s.), puis dans ses *Annot. crit.* il propose de lire : τόσα ὅσα. — Πρὸς... εὐώνυμον est une addition proposée par HERRÉN. — Au lieu de ὑπὸ τῆς ἀρκτου, certains mss. donnent : ὑπὸ τοῦς (ou τὰς) ἀρκτους.

(3) Probablement parce que la latitude est différente. La moyenne Égypte se trouve en effet sous le tropique du Cancer, au voisinage par conséquent de l'Équateur. De ce fait, la culmination solaire est toujours voisine du zénith et coïncide même avec le zénith à l'époque des équinoxes. Dans la représentation figurée de l'Équateur céleste décrit par le soleil en ces régions, la projection de la tête et des pieds, c'est-à-dire du haut et du bas, à la manière pythagoricienne, sur le plan de l'horizon, ne s'y fait donc plus en direction du Nord et du Sud, comme en des régions

la tête se trouve à l'Est, la droite au Nord, la gauche au Sud et les pieds par conséquent à l'Ouest : Αἰγύπτιοι γὰρ εἰσὶναι τὰ μὲν ἑῷα τοῦ κόσμου πρόσωπον εἶναι. τὰ δὲ πρὸς βορρᾶν δεξιὰ. τὰ δὲ πρὸς νότον ἀριστερά. (1).

S'il est vrai — et le fait paraît constant — que l'usage existait de se revêtir symboliquement du ciel comme d'un vêtement divin, le vêtement divin dont s'enveloppe le corps de la Terre, il est naturel qu'avec un scrupule religieux l'on s'en revêtît à l'instar même des apparences. Ainsi s'explique la conformité, étrange de prime abord, que nous avons constatée entre la façon dont on s'enveloppait de l'himation ou de la toge et la modalité apparente suivant laquelle s'effectue la révolution du ciel. Il s'ensuit que l'emploi de l'expression ἐπιδέξια, qui semblait anormal, se trouvera en même temps et par la même raison justifié pour définir le mouvement de l'himation ou de la toge autour du corps humain, si de quelque manière il se justifie pour définir le mouvement du ciel autour de la terre.

Nous avons vu (page 376) qu'en raison de la complexité inhérente à la notion du mouvement relatif dont il s'agit ici, il importe, pour éviter toute méprise, de distinguer soigneusement les trois éléments essentiels de l'observation, à savoir : l'objet de la perception qui n'est autre que le mouvement céleste; le sujet qui perçoit le mouvement et qui est représenté par l'observateur terrestre; le repère immobile constitué sur terre par le plan de l'horizon, auquel l'observateur rapporte le mouvement céleste. C'est à la confusion de ces trois éléments et des points de vue différents qu'ils représentent que l'on doit imputer l'inadmissible anomalie d'un mouvement en apparence à gauche, en réalité à droite, et la méconnaissance, à cet égard, de l'idée pythagoricienne toute obscurcie qu'elle se trouve être et déformée. Sans doute, il

plus boréales, mais tend à se confondre avec la ligne Est-Ouest et, par suite de cette disposition, la droite et la gauche se trouvent projetées, l'une vers le Nord, l'autre vers le Sud, exactement comme l'indique le texte de Plutarque.

(1) PLUTARQUE, *de Iside*, 32.

n'est que de rapporter la révolution céleste, telle que nous l'avons définie, à chacun de ces points de vue successivement, pour que d'emblée, à l'un d'entre eux qui se révèlera ainsi le véritable point de vue des Pythagoriciens — ἐκείνων γὰρ οὗτος ἐλέγχος ἐστίν — l'anomalie s'évanouisse d'elle-même et que la pensée antique se dégage avec une lumineuse évidence.

Le mouvement céleste va de gauche à droite, ἐπὶ δεξιὰ : voilà le fait, voilà le dogme. Mais est-ce de la gauche à la droite du repère, ou du mobile, ou de l'observateur ?

Ce n'est assurément pas du repère, car, ainsi que nous l'avons montré (voir p. 401 et 402), par devant le plan personnifié de l'horizon terrestre, la direction du mouvement céleste est repérée au contraire de droite à gauche, l'évolution se faisant de l'Est à l'Ouest, droite et gauche du plan, dans la phase observable qui sert à la caractériser. De même aussi, le mouvement de l'himation ou de la toga ne peut pas être réputé de gauche à droite en considération du corps revêtu qui constitue le lieu de repère, puisque, par devant, le manteau est rejeté de l'aisselle droite sur l'épaule gauche.

On n'a pas davantage, pour déterminer le sens du mouvement, eu égard au plan personnifié qui représente la révolution céleste autour de la terre, et dont la tête figure la culmination, les pieds, le passage inférieur au méridien. La disposition de la droite et de la gauche dans le plan de la révolution céleste est en effet la même que dans le plan de son repérage terrestre, celui-ci n'étant en fait qu'une projection directe de celui-là ; et même, le plan du repérage terrestre est si exactement la réplique du plan de la révolution céleste qu'il varie avec lui et comme lui suivant les latitudes : ἐμβλέπει δ' οὐρανὸν <τῇ γῇ> καθάπερ πατρὶ ἰδίῳ, observe le texte de l'Hermès Trismégiste cité plus haut, ἔπος τὰς ἐκείνου μεταβολαῖς καὶ αὐτὴ τὰ ἴδια συμμεταβάλλῃ (ap. Stobée, *Eclog.* I, 41, s. 45).

Reste l'hypothèse que le sens du mouvement céleste a été défini du point de vue de l'observateur.

En principe, rien de plus logique ; car, ainsi que nous en avons déjà fait la remarque (v. p. 391), le mouvement qui

est perçu dans le ciel et repéré sur la terre, c'est l'observateur qui le perçoit et qui le repère, et c'est par conséquent le seul qui a qualité pour en définir la direction devant ou derrière, en haut ou en bas, à droite ou à gauche. En fait, étant tourné face à la région méridionale qui constitue le champ d'observation et, dans cette position, ayant l'Est à sa gauche, l'Ouest à sa droite (v. page 395), l'observateur, dans l'hémisphère boréal, voit devant lui le mobile céleste évoluer de gauche à droite, ἐπὶ δεξιὰ. Comme il se tient

immobile au centre même de la giration, c'est donc en définitive par rapport au centre O du cercle (v. fig. 56) décrit par le mobile céleste que la direction du mouvement se trouve définie. La giration du manteau qu'est le ciel autour du corps de la terre étendu dans l'espace, la tête au Sud, en S, les pieds au Nord, en N, a son centre d'évolution en O, où, ainsi que nous l'avons appris de Varron (v. p. 378), se situe le nombril, ou plus exactement la γόνυ ἡβαστέρ, c'est-à-dire la région de l'organe sexuel du corps figuré. Ce serait donc aussi de ce même point central du corps humain que, pour définir la direction réelle de gauche à droite, il convient de considérer le mouvement de l'himation ou de la toga dont on se revêtait, comme la terre se revêt du ciel.

Dans l'hémisphère austral, comme la culmination se fait au Nord du zénith (v. fig. 57), le plan de l'Equateur céleste QQ' sera repéré sur l'horizon par une figuration dont la tête se situera au Nord, les pieds au Sud, la gauche à l'Est, la droite à l'Ouest. Par rapport à la terre représentée dans cette position, le mou-

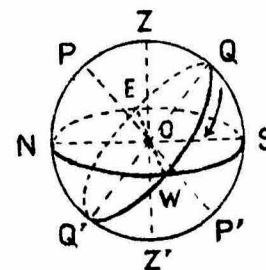


FIG. 56

Point de vue de l'observateur dans l'hémisphère boréal.

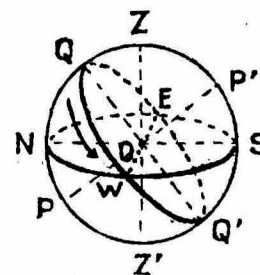


FIG. 57

Point de vue de l'observateur dans l'hémisphère austral.

vement du ciel de l'Est à l'Ouest va en apparence de gauche à droite, ἐνὶ δεξιᾷ. En réalité, défini du centre O par l'observateur faisant face au Nord (v. page 393) et ayant l'Est à sa droite, l'Ouest à sa gauche, le mouvement doit être considéré comme évoluant de droite à gauche, ἐν ἀριστερᾷ (1).

Si, dans l'hémisphère boréal, le mouvement céleste est perçu allant de gauche à droite, tandis que dans l'hémisphère austral il est perçu allant de droite à gauche, cette divergence vient de ce que, par rapport au mouvement

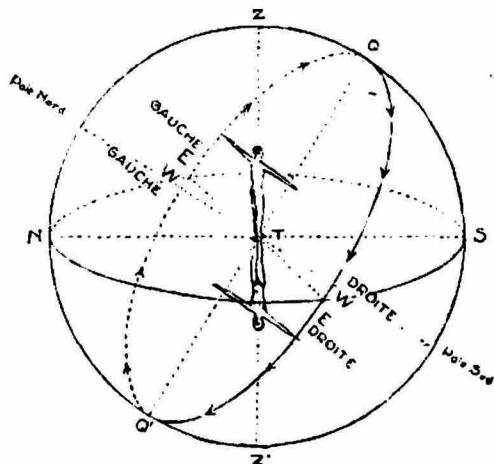


FIG. 58. — Opposition des points de vue dans l'hémisphère boréal et dans l'hémisphère austral.

observé, les points de vue de l'un et de l'autre hémisphère sont diamétralement opposés, comme — pour employer une comparaison analogue à celle de Simplicius (voir page 390 et note), mais plus exacte que la sienne — seraient opposés les points de vue de deux observateurs qui, aux antipodes, l'un par rapport à l'autre, et immobiles au centre de la rotation

(1) Dans la comédie d'Aristophane, le barbare Triballe, peu au courant des usages, avait sans doute jeté le dernier pan de son manteau, par devant, sur son épaule droite, pensant de bonne foi s'être ainsi drapé à droite, ἐνὶ δεξιᾷ : en réalité, il s'était drapé à gauche, ἐν ἀριστερᾷ, de la même façon que la terre s'enveloppe du ciel, dans l'hémisphère austral.

(fig. 58), regarderaient, l'un du Nord vers la région méridionale, l'autre du Sud vers la région septentrionale et verraient tourner devant eux de l'Est à l'Ouest dans le ciel une immense roue dont ils n'apercevraient chacun qu'une moitié et un côté différent, émergeant au-dessus de l'horizon. Il n'y a différenciation de sens que dans les sujets qui perçoivent, nullement dans l'objet perçu : pour l'un comme pour l'autre hémisphère, c'est, autour d'un centre identique, un même mobile qui évolue dans une seule et unique direction, point de mire commun vers lequel convergent et dans lequel se rejoignent les vues les plus diverses pour nécessairement s'y harmoniser. Si l'on veut s'entendre sur le sens du mouvement céleste par une définition adéquate qui, conciliant des vues opposées, soit intelligible à tous, il n'est donc que de le définir objectivement, c'est-à-dire du point de vue du mobile considéré dans sa trajectoire.

Dans ce cas, le mouvement céleste personnifié à la manière pythagoricienne, ne se présente plus face à l'observateur, dans le plan immobile du grand cercle de l'Equateur, mais de profil, le long de la trajectoire, la tête en avant dans le sens du mouvement, la main droite en direction de l'un des hémisphères et la main gauche en direction de l'hémisphère opposé. Eu égard au mouvement ainsi figuré, les deux hémisphères terrestres se trouvent donc être l'un à droite, l'autre à gauche. En outre, ils se trouvent l'un en haut, l'autre en bas, κατὰ τοὺς Πυθαγορείους ἑστίν οἱ γὰρ τῷ δεξιῷ τὸ ἄνω καὶ τὸ ἔμπροσθεν συνέτακτον, τῷ δὲ ἀριστερῷ τὸ κάτω καὶ τὸ ὀπίσθεν (1). Il ne s'agit ici que d'un haut et d'un bas tout relatifs qui, pour un astre, sont d'une part sa culmination, et d'autre part son passage inférieur au méridien. Comme au passage inférieur pour un hémisphère correspond la culmination pour l'autre hémisphère, l'opposition du haut et du bas pour les deux hémisphères se traduira exactement par l'opposition des culminations respectives.

(1) SIMPLIC., *In Arist. de caelo Comment.*, II, 285 b, 8, éd. Heiberg, p. 392.

Mais, se demande Simplicius, comment peut-on dans un hémisphère être à la fois en haut et à droite, et dans l'autre en bas et à gauche, puisque le haut et le bas, chacun en particulier, Aristote les a pareillement séparés et de la droite et de la gauche ? », πῶς γὰρ οἱ ἐν τῷ ἄνω ἡμισφαίριῳ « καὶ πρὸς τοῖς δεξιῇσι » εἰσιν, καὶ ἐν τῷ κάτω « καὶ πρὸς τοῖς ἀριστεροῖς », εἴπερ καὶ τὸ ἄνω καὶ τὸ κάτω ἴσον ἐνάντιον ἀπέστηκε τοῦ τε δεξιῶ καὶ ἀριστεροῦ ; (Simplic. *loc. cit.*).

La réponse est aisée à donner. Aristote, qui ne conçoit le mouvement que dans un mobile et comme une propriété du mobile (*Phys.* 200 b 32), considère ce dernier en des positions successives, mais sans connexion entre elles : les Pythagoriciens, eux, envisageant le mouvement dans la continuité de la trajectoire décrite par le mobile, voient entre les points du lever et du passage supérieur au méridien d'une part, entre ceux du coucher et du passage inférieur d'autre part, repérés les uns et les autres sur l'Equateur céleste, une corrélation qui permet, par un système de deux coordonnées, de déterminer en longitude et en latitude, non pas seulement la position du mobile, mais son mouvement et la direction de ce mouvement.

Or, au sujet précisément de cette détermination, Aristote prétend que la théorie pythagoricienne est en contradiction formelle avec la réalité. « Ceux, dit-il, qui habitent par là (entendez « dans l'hémisphère Sud » : Aristote vient de parler du pôle « qui ne paraît pas », ὁ ἀφανὴς πόλος) sont dans l'hémisphère d'en haut et sur la droite, et nous sommes dans celui d'en bas et sur la gauche, contrairement à ce qu'affirment les Pythagoriciens ; ces derniers en effet soutiennent que nous sommes en haut et dans la partie de droite, tandis que les habitants de l'autre hémisphère sont en bas et dans la partie de gauche : c'est tout le contraire qui correspond à la réalité », οἱ μὲν ἐκεῖ οἰκοῦντες ἐν τῷ ἄνω εἰσὶν ἡμισφαίριῳ καὶ πρὸς τοῖς δεξιῇσι, ἡμεῖς δ' ἐν τῷ κάτω καὶ πρὸς τοῖς ἀριστεροῖς, ἐναντίως ἢ ὡς οἱ Πυθαγόρειοι λέγουσι : ἐκεῖνοι γὰρ ἡμᾶς ἄνω ποιοῦσι καὶ ἐν τῷ δεξιῷ μέρει, τοὺς δ' ἐκεῖ κάτω καὶ ἐν τῷ ἀριστερῷ : συμβαίνει δὲ τούναντίον (*De caelo*, II, 2, 285 b).

Qui a raison ? Qui a tort ? Examinons la réalité, d'abord telle qu'elle se présente à l'équateur terrestre, où la position respective des deux hémisphères par rapport au mouvement céleste apparaît on ne peut plus exactement repérée en latitude, à gauche et à droite, et d'où elle sera le plus nettement déduite en longitude, vers le bas et vers le haut.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur la fig. 59 pour constater que, dans sa trajectoire, en passant de l'Est à l'Ouest par le zénith et de l'Ouest à l'Est par le nadir, le mobile céleste qui décrit l'Equateur a constamment l'hémisphère Nord sur sa droite et l'hémisphère Sud sur sa gauche. La ligne des pôles coïncide sur l'horizon avec la méridienne

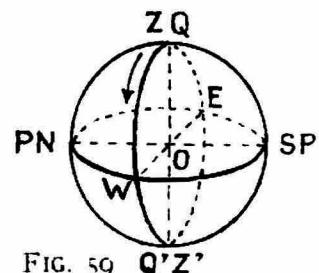


FIG. 59

et leur hauteur est nulle ; étant l'un et l'autre à égale distance du zénith et du nadir, aucun ne peut être dit en haut ou en bas.

Si nous passons dans l'un ou dans l'autre hémisphère, tout l'équilibre du Cosmos semble s'être modifié. Dans l'hémisphère boréal, le plan de l'équateur céleste (v. fig. 56, p. 413) s'est penché vers le Sud du zénith ; dans l'hémisphère austral, il s'est en sens inverse penché vers le Nord du nadir. « L'air, expliquait Empédocle, ayant cédé sous la poussée du soleil, les pôles se sont inclinés ; le pôle Nord s'est élevé, le pôle Sud s'est abaissé ». Ἐμπεδοκλῆς ἔλεγε... κτλ. τὸ δ' αἶρος εἴχαντος τῇ τοῦ ἡλίου ὀρμῇ ἐπικλινθῆναι τὰς ἀρκτοὺς καὶ τὰ μὲν βόρεια ὑψωθῆναι, τὰ δὲ νότια ταπεινωθῆναι, καθὼ καὶ τὸν ὅλον κόσμον (1). — On peut dès lors parler de hauteur des pôles : comme disent les astronomes, en langage scientifique, la hauteur du pôle Nord, considéré comme pôle principal, est une quantité positive qui peut varier jusqu'à +90°, celle du pôle Sud est une quantité négative qui peut varier jusqu'à -90°.

(1) Ap. STOBÉE, *Eclog.* I, 15, 6 d (éd. Wachsmuth, t. I, p. 147).

Dans ces conditions, l'hémisphère boréal qui est le nôtre se trouve, par rapport à la trajectoire du soleil décrivant l'Équateur ou un parallèle voisin de l'Équateur, être à la fois en haut et sur la droite, ἡμᾶς ἄνω καὶ ἐν δεξιῇ μέρεσι. tandis que l'hémisphère austral se trouve être en même temps en bas et sur la gauche, τοὺς δ' ἑξ ἑστὶ καὶ ὅτω καὶ ἐν τῇ ἀριστερῇ (A. fig. 60). Ce sont donc les Pythagoriciens qui, du point de vue objectif où ils se placent et qui est le point de vue vraiment scientifique, interprètent la réalité

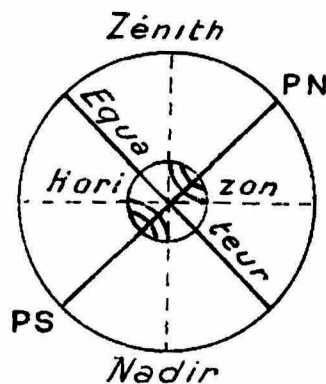


FIG. 60. — Projection de l'Est à l'Ouest. Hémisphère boréal en haut et à droite. Hémisphère austral en bas et à gauche.

avec exactitude et se trouvent avoir raison contre Aristote.

Mais, objectera-t-on peut-être, si le Nord est à la droite et le Sud à la gauche du mobile considéré dans sa trajectoire, les Pythagoriciens ne sont-ils pas illogiques de poser en principe qu'à l'Est se situe la droite, à l'Ouest la gauche et, si la droite n'est pas à l'Est, mais au Nord, comment concevoir que le mouvement céleste puisse évoluer de la droite à la droite ?

L'objection ne tient pas et c'est mal entendre les données du problème. Dès l'Est, où il commence à paraître et d'où, pour cette raison, comme d'un point de départ, est repéré son mouvement, le mobile présente sa droite à l'observateur de l'hémisphère boréal, sa gauche à celui de l'hémisphère austral, en sorte que la direction de l'Est coïncide et s'identifie, pour le premier, avec la droite, pour le second, avec la gauche du mobile considéré à l'origine de son évolution. L'Est sera donc, suivant les hémisphères, la droite ou la gauche d'où procède le mouvement dans la phase initiale, la phase πρὸς τῇ ἀρχῇ de son circuit. Mais, parti de l'Est, le

mobile retourne à l'Est comme à son aboutissement, car, dans le mouvement circulaire, le point final coïncide avec le point initial (1) : il revient donc à la droite ou à la gauche dans la phase finale, la phase πρὸς τῇ τέλει du circuit.

Ainsi repéré de part et d'autre de sa trajectoire, le mobile évolue de la droite, πρὸς τῇ ἀρχῇ, à la droite, πρὸς τῇ τέλει, c'est-à-dire ἀπὸ τῶν δεξιῶν καὶ ἐπὶ τὰ δεξιὰ pour l'hémisphère boréal; il évolue de la gauche, πρὸς τῇ ἀρχῇ, à la gauche, πρὸς τῇ τέλει, c'est-à-dire ἀπὸ τῶν ἀριστερῶν καὶ ἐπὶ τὰ ἀριστερά pour l'hémisphère austral.

Toutefois, comme le mobile ne paraît pas simultanément dans les deux hémisphères, mais successivement dans l'un, puis dans l'autre, les deux phases, initiale et finale, du circuit se situent l'une dans un hémisphère, l'autre dans l'hémisphère opposé; dans ces conditions, bien qu'il procède alter-

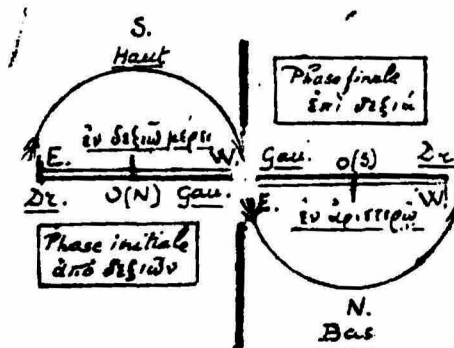


Fig. 61.

nativement de la droite et de la gauche, le mouvement dans son ensemble est défini, avec un sens unique, de la droite à la droite, ou de la gauche à la gauche, suivant l'hémisphère où se situe la phase initiale, le point de départ se désignant lui-même comme le point de retour du mouvement.

(1) ARISTOTE, *Phys.*, 185 a, 2. — Cf. PLATON, *Timée*, 58 a : « La rotation périodique du Tout, qui a enveloppé en elle-même les éléments, étant circulaire, veut toujours naturellement revenir sur elle-même. »

Le schéma ci-dessus (fig. 61) représente avec ses deux phases successives l'évolution du mouvement d'un hémisphère à l'autre, conformément aux données pythagoriciennes qui, faisant de l'Est la droite, origine du mouvement (1), nous placent, nous observateurs de l'hémisphère Nord, O (N), en haut et à droite, *ἄνω καὶ ἐν δεξιῇ μέρει*, dans la phase initiale du circuit, et ceux de l'hémisphère Sud, O (S), en bas et à gauche, *κάτω καὶ ἐν τῷ ἀριστερῷ*, dans la phase finale, *ἡμᾶς μὲν εἶναι πρὸς τῇ ἀρχῇ, ἐκείνους δὲ πρὸς τῷ τέλει* (2).

On y voit qu'en effet le mobile, procédant d'abord par devant, au dessus de l'horizon, *ἔμπροσθεν*, de l'Est qui est la droite, *ἀπὸ τῶν δεξιῶν*, vers le Sud qui est le haut, *ἄνω*, évolue ensuite par derrière, au-dessous de l'horizon, *ἔπισθεν*, de l'Ouest ou la gauche, *ἀπὸ τῶν ἀριστερῶν*, vers le Nord ou le bas, *κάτω*, pour revenir finalement à l'Est ou la droite, *ἐπὶ τὰ δεξιὰ*.

On constatera qu'en fait à l'Ouest dans l'hémisphère boréal correspond l'Est dans l'hémisphère austral, pour repérer la gauche à la fois au terme de la première phase et au début de la seconde du circuit, mais que la définition de l'ensemble du mouvement n'en est pas modifiée pour la raison que, au cours de la seconde phase, le mobile est invisible au-dessous de l'horizon et que son mouvement doit normalement être défini en considération de la phase où il est visible, par devant, *ἔμπροσθεν*, non de celle où il est invisible, par derrière, *ἔπισθεν*.

C'est seulement dans le cas où l'Est repère la gauche du mobile dès le début de la phase visible que la direction du mouvement sera définie de gauche à gauche, et alors la culmination se fait non plus vers le Sud, mais vers le Nord par rapport au zénith. Ce cas se trouve être exactement la réalité dans l'hémisphère austral, mais il est le contraire

(1) *Δεξιὸν τὸ πρῶτον ἐκείνου τὸ ἀνατολικόν, ὅτι ἐκείθεν ἡ ἀρχὴ τῆς κινήσεως* (SIMPLICIUS, In Aristot. De caelo, II, 2, 285 b).

(2) ARISTOTE, de caelo, II, 2, 285 b.

même de la réalité dans l'hémisphère boréal : avec les Pythagoriciens, Aristote reconnaissait le fait à sa façon — fort inexactement du reste, puisqu'il faisait état de la hauteur des pôles au lieu du passage supérieur au méridien — quand il disait : *εἰ γὰρ ἔσται ὁ πᾶσις <πῆξις = το ἄνω> ἐν ἀριστερῷ ἔσται ἡ κίνησις, ἔμπρ οὗ γάρην* (De caelo, II, 2, 285 b).

A l'Est dans un hémisphère, c'est donc aussi l'Est dans l'autre hémisphère, mais à l'évolution par le Sud, c'est l'évolution par le Nord qu'il convient d'opposer pour confronter la divergence de sens, à droite ou à gauche, du mouvement céleste, telle qu'elle se présente eu égard à l'opposition des hémisphères. Comme le montre le schéma de la fig. 61, dans l'hémisphère austral, le mobile céleste, évoluant de l'Est à l'Ouest par le Nord, tient constamment l'observateur O(S) sur sa gauche et tend incessamment vers la gauche ; dans l'hémisphère boréal, le mobile, évoluant de l'Est à l'Ouest par le Sud, tient l'observateur O(N) sur sa droite et tend sans cesse vers la droite (1).

Chacun de ces aspects contraires de l'évolution du mobile doit évidemment être considéré comme normal dans l'hémisphère auquel il se rapporte, et comme anormal dans l'autre. Le mouvement *ἐπὶ δεξιὰ* de l'Est à l'Ouest par le Sud représente la norme naturelle qui s'impose à nous dans l'hémisphère boréal ; mais le mouvement *ἐπὶ ἀριστερὰ* de l'Est à l'Ouest par le Nord se trouve être pour nous contraire à l'ordre établi ; il n'a valeur de norme que dans l'hémisphère opposé au nôtre, et dans lequel il apparaît après avoir disparu dans le nôtre. Repéré à notre point de vue, de

(1) Cette évolution vers la droite, en présentant constamment la droite vers le centre (lieu, autel ou personne), autour duquel on évoluait, les Irlandais la désignaient par le nom *deisil* ou *deisel*, les Latins par le nom *dextratio* et les Grecs par le verbe *δεξιόσθηναι* (ARISTOPH., Plut., 753 ; XEN., Cyr., 7, 3, 8, etc. LYS., 194, 11) accompagné d'un datif instrumental *χερσὶ*, « avec les mains » (II. HOMÉR., à Aphrodite, 16), *στόματι* « avec la bouche » (LUCIEN, Alex., 41), *ὀφθαλμοῖς* (ARIST., de mundo, 1, in fine).

l'hémisphère boréal, avec l'opposition de ce double aspect de son mouvement, le mobile céleste évolue, d'une part, à droite par devant dans la région méridionale, qui est la région lumineuse d'en haut, d'autre part, à gauche par derrière dans la région septentrionale, qui est la région ténébreuse d'en bas.

Constatation intéressante : ainsi se révèle l'accord de la conception pythagoricienne et de la tradition homérique concernant le principe de discrimination du bon et du mauvais augure, tel qu'il a été énoncé par Hector, quand il distinguait, en les opposant, les oiseaux qui volent « vers la droite, du côté de l'aurore et du soleil », et ceux qui volent « vers la gauche, du côté des ténèbres brumeuses ».

εἴτ' ἐπὶ δεξιῇ ἴσται πρὸς ἥω τ' ἡέλιόν τε
εἴτ' ἐπ' ἀριστερὰ τοί γ' ἐπὶ ζέφρον ἡερβέντα

(Il. XII, 238-240).

Ainsi s'explique probablement aussi la distinction que l'art augural antique établissait (1) entre les *aves praepetes* d'une part, qui volant de l'Est à l'Ouest par le Sud évoluaient à droite dans la région méridionale dite antérieure et par suite étaient réputés de bon augure, et les *aves inferae* d'autre part, qui, volant de l'Est à l'Ouest par le Nord, évoluaient à gauche dans la région septentrionale dite inférieure et de ce fait étaient réputés de mauvais augure. Ainsi également

(1) L'opposition des *aves praepetes* et des *aves inferae* dans la langue des augures est attestée par P. Nigidius Figulus, qui fut préteur à Rome en 58 av. J.-C., et dont le témoignage nous est rapporté par Aulu-Gelle : « Avibus autem praepetibus contrarias aves inferas appellari Nigidius Figulus in libro primo augurii privati ita dicit : discrepat dextra sinistrae, praepes inferae. » (A. GELLE, VII, 6, 10). — Suivant la remarque de A. ERNOUT (*Les éléments dialectaux du vocabul. latin*, 1928, p. 185), *inferus* sert à opposer les choses et les êtres infernaux aux *di superi*; cf. ENNIUS, *Androm.*, fr. VI (70). Ribb.³ : Acherunsia templa alta Orci / pallida leto nubila tenebris loca, salvete, infera <noctis>.

— car la pensée antique associait intimement la lumière et la vie, les ténèbres et la mort — on s'explique que le tour à droite, évoquant l'évolution du mobile céleste dans la région supérieure de la lumière, ait été pratiqué au cours de cérémonies où se manifestait la joie de vivre, particulièrement à la naissance ou dans les testins, et que le tour à gauche, symbolisant l'évolution dans la région intérieure des ténèbres, ait été réservé aux cérémonies funèbres, telle la course de chars aux funérailles de Patrocle.

La confrontation des phases initiales, de l'Est à l'Ouest, dans chaque hémisphère, permet de donner de la direction du mouvement céleste, sous ses deux aspects opposés, une définition adéquate, réduite, semble-t-il, à sa plus simple expression : le mouvement est à droite, avec culmination vers le Sud, pour l'hémisphère boréal; il est à gauche, avec culmination vers le Nord, pour l'hémisphère austral.

Cette définition pourtant doit être simplifiée encore. A considérer en effet les choses du point de vue objectif, il ne peut être question de culmination, non plus évidemment que de passage inférieur, puisque ce n'est là en fait qu'une pure apparence de projection du mobile dans un sens ou dans l'autre toute relative à l'observateur, et nullement une réalité attribuable au mobile en quelque point que ce soit de sa trajectoire. Dans le mouvement circulaire dont il s'agit, il n'y a, il ne peut y avoir, à proprement parler, ni haut ni bas; à quelque moment, en quelque point qu'on le considère de sa trajectoire, le mobile se trouve toujours à égale distance du centre de rotation, mais tout moment, tout point indifféremment et au même titre doit être considéré comme extrême, ὅσα μὲν ἀρετώτα ἴσται τῷ μέσῳ γίγνεναι ἔσχατα, ἐπὶ τοῖς ἀνὰ γὰρ ἔσχατα περιστρέφει (Platon, *Timée*, 62 d). Dès lors les notions de haut et de bas s'évanouissant, il ne reste plus que la droite et la gauche comme principes de détermination objective du mouvement considéré en soi, absolument : c'est précisément ce qu'enseignaient les Pythagoriciens, au grand étonnement d'Aristote, qui ne concevait, lui, le mouvement

que dans sa relativité : διὰ καὶ τῶν Πυθαγορείων ὅτι τις θαυμάσιον ἐστὶ διὰ μόνον καὶ τὴν ἀρχὴν ἔχον. τὸ δεξιὸν καὶ ἀριστερόν... (*de caelo*, II, 2, 285 a).

Encore convient-il d'observer que, si le cercle de l'Equateur céleste, telle une immense roue qui tourne autour de l'axe des pôles, présente deux faces latérales, l'une à droite, l'autre à gauche, ce ne sont là que deux aspects opposés d'une seule et même réalité, analogues par leur dualisme aux principes contraires, l'un bon, l'autre mauvais, qui se conjuguent dans le concept antique d'une seule et même divinité. L'opposition des directions à droite et à gauche n'est pas le fait du mouvement, mais le nôtre et parce que nous sommes les uns à sa droite, les autres à sa gauche. La roue qui tourne n'a qu'un seul mouvement, et elle tourne toujours dans le même sens. Le mobile qui en décrit la circonférence ne va ni à droite ni à gauche; il va toujours droit devant lui, en sorte qu'il revient infailliblement au point même dont il était parti. Projetée sur le plan terrestre, de l'Est où il apparaît à l'Ouest où il disparaît, sa trajectoire est repérée par une ligne droite, limite commune de démarcation de la région qui est à sa droite et de celle qui est à sa gauche. La voie idéale que trace ainsi la norme céleste, c'est donc la voie droite et c'est à l'idée de « droiture », au sens de rectitude, que nous aboutissons en dernière analyse, quand, avec les Pythagoriciens, nous considérons le mouvement céleste du point de vue purement objectif.

Notre langage, par des expressions qui gardent encore l'écho d'une tradition ancienne, semble de singulière façon confirmer cette déduction. Nous employons le même mot « droit » pour exprimer les deux idées « aller droit » et « aller à droite »; *right* en anglais, *recht* en allemand ont également le double sens « qui est droit » et « qui est à droite ». Ces deux idées, aujourd'hui tout à fait distinctes, voire absolument différentes, pour être restées ainsi associées sous un même signe, auraient donc entre elles un rapport étroit, au point de comporter une origine commune ? Mais

quel serait le sens originel ? Il saute aux yeux que c'est le sens de « rectitude », ainsi qu'en témoignent le latin *rectus*, dont le français *droit* est un dérivé, l'anglais *right* et l'allemand *recht*, qui sont identiques au latin.

Il y a plus. Dans cette idée de « rectitude » est impliquée, à la base, l'idée précisément d'une norme qui s'impose, comme l'attestent, en latin, le verbe *reg-o*, entre autres mots, avec ses deux sens du reste voisins : « diriger » et « commander »; en sanscrit, les formes *raj*, « commander », « gouverner », *ri-j-ras*, « conducteur », à côté de *ri-rus*, « droit », *ryu*, « correct, droit » et en celtique, l'irlandais *recht*, « loi », le breton *reiz*, « ordre » (1).

Quant au rapport que dénonce le mot « droit » entre les deux idées « aller droit » et « aller à droite », c'est dès l'origine même qu'il a dû s'établir, puisque c'est le sens étymologique du mot qui l'éclaire et le justifie. Etymologiquement, la droite étant la direction qui, sans dévier, conduit droit au but et qui s'impose impérieusement en raison même de sa rectitude, comme la seule vraie, la seule bonne voie (*the right way*), il faut, si l'on n'y est déjà, en conformité du bon sens (*to be in the right*), redresser sa direction, c'est-à-dire la ramener à la droite (*to right*) et tenir constamment à la droite (*keep to the right*); faute de ce redressement pour se ramener et tenir à la droite, on court se jeter directement dans le fossé (*who is unable to right his car runs straight into the ditch*). De celui qui sait faire œuvre comme il faut, conformément à la règle de son art (*aright*), on dit qu'il est « adroit », qu'il opère d'une façon « adroite » et l'on dit aussi qu'il opère avec « dextérité ».

Mais celui qui, dans la pratique de son art, procède « à tort et à travers », sans se conformer à la rectitude de la norme, nous disons de lui que c'est un « maladroite » et qu'il procède avec « gaucherie ». — *Awkwardness*, « gaucherie »

(1) BRÉAL et BAILLY, *Dict. étymol. lat.*, p. 306, s. v. *rego*. — ERNOUT et MEILLET, *Dict. étym. de la langue lat.*, s. v. *rego* et *rex*. — V. HENRY, *Lexique étym. des termes les plus usuels du breton moderne* (1900), s. v. *reiz*.

ou « maladresse », gardait encore en moyen-anglais le sens archaïque de « tendance dans une direction anormale » (1). — En latin, à *rectus* s'oppose *pravus*, « tors, de travers » au sens physique (jambes, bras, bouche, etc.) (2) et « perversi, dépravé » au sens moral; *depravo* s'oppose à *corrigo*, dans Varron (L. L. 9, 11). *Pravus* est généralement considéré comme formé du préfixe péjoratif *per-* (= πρᾶ, indiquant « déviation », que l'on trouve dans *perdo* (cf. skr. *parā-dā*), *pereo*, *perimo*, *perfidus*, *perjurus* (cf. gr. παρὰ-σπονδος) et notamment dans *perperus*, qui est ancien et qui est resté dans l'accusatif adverbial *perperam*, « de travers » (3).

Pour désigner la « gauche » par opposition à la « droite », les mots sont divers et semblent impliquer à la base l'idée de quelque chose qui est « oblique, de travers, tortueux » par contraste avec ce qui est « droit ». Le grec *εὐκλῆς, identique au latin *scaevus*, est de même racine que le gallois *chwth*, « gauche » et les formes irlandaises *ciotach*, « gaucher », *ciotan*, *ciotog*, « gauche », que Pedersen (4) rapproche du moy. haut-alem. *schief*, *schiec*, « oblique, de travers ». — Correspondant au grec *ἐκλῆς (cf. v. sl. *levŭ*), « gauche » et probablement dérivé d'une racine *lei-, « courber » (5), l'adjectif latin *laevus* comporte le sens archaïque de « courbé » (vers la terre) dans Servius : « laevi <scilic. boves> quorum cornua ad terram spectant (6). — Un autre mot pour désigner la gauche et apparenté au vieux breton *clad* (7), au breton

(1) Moy. angl. *awk-*, probabem. isl. *afug*, « turned wrong way » + suff. *ward* signifiant « direction » (CHAMBER'S *Dictionary of the English language*, s. v. *awkward*).

(2) Cf. CICÉRON, *de fin.*, V, 17 : « Videsne ut si qua in membris prava, aut debilitata, aut imminuta sint, occultent homines ? » — Cf. HORACE, *Sat.*, I, 3, 48 : « Pravis fultum male talis. »

(3) V. ERNOUT-MEILLET, *Dict. étym. l. lat.*, s. v. *per* et *pravus*. — BRÉAL et BAILLY, *Dict. étym. lat.*, s. v. *per*.

(4) H. PEDERSEN, *Vergleichende Grammatik der Keltischen Sprachen*, Göttingen (1908-1913), vol. I, p. 77.

(5) ERNOUT-MEILLET, *op. cit.* s. v. *laevus*; BOISACQ, *Dict. étym. l. grecq.*, s. v. *laeús*.

(6) SERVIUS, in *Georg.*, III, 55.

(7) J. LOTH, *Vocabul. vieux-breton*, Paris (1884), p. 74.

mod. *cleiz* (1), au gallois *cledd*, au v. irl. *clé*, se trouve en irlandais sous la forme *cléin*, avec le sens « qui est de travers », *clion*, gl. *obliquus* (2); dérivant d'une racine *cli-* « pencher, incliner, obliquer », le mot celtique a été rapproché du gotique *hleiduma* (3), « à gauche », du slave *kloniti*, « pencher » (4), du lituanien *šleivas*, « aux jambes torses » (5), du grec κλῖ-vo, « pencher », du latin *clino*, notamment dans ses composés *inclino*, « incliner, infléchir, dévier », *declino* « (se) détourner, (s')éloigner, (s')écarter », et dans les formes *clivus*, « pente », *clivis* (cf. *clivia* auspicia, expression de la langue augurale = « quae aliquid fieri prohibebant (6) »); *acclivis*, *acclivus*, dans Festus (s. v. *clitellae*), interprète « oblique erectus ».

Ainsi, à en juger d'après le témoignage des mots mêmes, tel qu'il se dégage de leur étymologie et des locutions traditionnelles où ils sont employés, l'opposition fondamentale de la droite et de la gauche réside dans la conformité ou dans la non-conformité d'une tendance avec la norme de rectitude qui s'impose à elle : seule, la droite est normale, mais elle l'est par essence et, comme telle, s'impose avec la valeur d'un impératif catégorique, d'une façon absolue, partout et toujours. Quant à la gauche, elle est anormale par essence, puisqu'elle est la négation même de la norme de rectitude et de ce fait, logiquement, elle est frappée d'interdit.

Or ce témoignage étymologique et traditionnel des mots, dont la valeur probante ne saurait être récusée, concorde remarquablement avec le rôle attribué respectivement à la droite et à la gauche dans la conception pythagoricienne du mouvement céleste. Nous avons vu en effet que, considéré

(1) VICTOR HENRY, *Lex. étym... du breton mod.*, Rennes, 1900.

(2) E. WINDISCH, *Irische Texte mit Wörterbuch*, Leipzig (1880), p. 426.

(3) VICTOR HENRY, *op. cit.*

(4) CURTIUS, *Grundzüge der Griech. Etym.*, 5^e éd., p. 150.

(5) ERNOUT-MEILLET, *op. cit.*, s. v. *cli*.

(6) P. FESTUS, 56, 19.

du point de vue objectif, absolument, le mobile céleste, sans jamais dévier d'un côté ni d'autre, va droit devant soi, avec une rectitude qui le ramène infailliblement au point même dont il était parti; mais que, considéré relativement à nous, il nous tient constamment à sa droite et constamment évolue à notre droite, de l'Est à l'Ouest par le Sud dans sa phase visible, de l'Ouest à l'Est par le Nord dans sa phase invisible. Si vraiment il constitue notre norme, pour suivre la voie droite qui est la sienne, la direction qu'il nous impose est celle de la droite et, pour aller avec lui, il n'est que d'aller à droite comme lui. Aller à gauche, ce serait, comme si le mobile céleste évoluait de l'Est à l'Ouest par le Nord et de l'Ouest à l'Est par le Sud, nous engager dans un sens contraire à celui dans lequel nous voyons la norme évoluer réellement et par conséquent aller à l'encontre de la loi établie.

Toutefois la gauche n'est pas seulement et simplement la direction opposée à la droite, c'est plus précisément, ainsi que l'atteste l'étymologie, la direction qui va de travers opposée à celle qui va droit, l'obliquité opposée à la rectitude. Cela étant, puisque l'analyse de la pensée antique nous induit à chercher dans le mouvement apparent de l'Univers un archétype de gaucherie distinct de l'archétype de droiterie, si la rectitude de la droite a son modèle idéal dans le mouvement des fixes suivant le plan de l'Equateur céleste, l'obliquité de la gauche ne peut avoir pour exemplaire que le mouvement des errants suivant le plan de l'Ecliptique, incliné sur celui de l'Equateur. C'est ce qu'un bref examen de la conception ancienne du mouvement planétaire va nous montrer, en nous permettant de faire une mise au point nécessaire.

**

Par un contraste dont les Anciens semblent avoir été vivement frappés, « le mouvement des étoiles est simple et unique, régulier et uniforme; mais le mouvement des planètes, bien qu'il soit circulaire, n'apparaît ni simple, ni

unique, ni uniforme, ni régulier (1) ». Pourtant, avec sa réelle complexité et malgré les variations, les irrégularités apparentes des divers orbes dont il se compose, le mouvement des planètes, comme celui des fixes, présente dans son ensemble une véritable unité : *ὅς γάρ ἐστι καὶ κίνησις τῆς ἀπλανοῦς ἔχει πρὸς τὰ πολλὰ ἐπὶ αὐτῆς κινουμένων ἀστέρων, ὅσα καὶ πλανουμένων ἐν ἀστρον πρὸς τὰς κινουμένων αὐτῶν πολλὰς κινήσεις* (2).

Cette unité, c'est le soleil qui la lui confère par son mouvement propre, en entraînant à sa suite, le long de l'Ecliptique, tout le système planétaire, dont il est le régulateur par excellence et pour ainsi dire le cœur, suivant la très juste image des Pythagoriciens : *πάντων εἶναι βεβηκέναι <ἐπὶ Πυθαγορείῃ> τὸν τοῦ ἡλίου τὸν πλανουμένων ὡς ἡγεμονεύοντων καὶ εἰς καὶ διὰ τοῦ παντός* (3).

Éminemment représentatif du mouvement diurne en sa simplicité, il se trouve donc que le soleil l'est en même temps aussi du mouvement annuel en sa complexité; tous deux, si dissemblables qu'ils soient, il les associe intimement en lui, de sorte que par lui les errants, avec leurs variations, leurs irrégularités apparentes, sont ramenés et soumis à la règle invariable des fixes et ainsi intégrés dans l'ordre universel (4).

(1) THÉON DE SMYRNE, III, 22, éd. Dupuis, p. 242.

(2) SIMPLIC., *In Arist. de caelo*, II, 12 (292 b 30), éd. Heiberg, p. 491.

(3) THÉON DE SMYRNE, III, 15, éd. Dupuis, p. 226. — Théon rapporte encore la même tradition plus loin, III, 33, p. 302. — Cf. MACROBE, *Saturn.*, I, 19, à propos du cours des planètes symbolisé, dit-il, par les sept cordes de la lyre d'Apollon : « Ut lyta Apollinis chordarum septem tota caelestium sphaerarum motus praestat intelligi, quibus solem moderatorem natura constituit. »

(4) Les trajectoires compliquées et irrégulières décrites par les planètes sur la voûte céleste donnent l'impression que ces astres se meuvent au hasard (cf. PLATON, *Lois*, S21 c, 17-21). Mais ce n'est là qu'une apparence. En réalité « ce que l'on pense communément du soleil, de la lune et des autres planètes n'est pas une doctrine saine »; en effet « jamais ces astres n'errant, leur cours est tout l'opposé d'une marche errante » (PLATON, *Lois*, S22 a, 43-48). A Pythagore est attribué le mérite de l'avoir découvert (voir

En sens inverse du mouvement diurne qui va de l'Orient à l'Occident, le mouvement solaire annuel évolue de l'Occident à l'Orient, ὁ ἥλιος τὸν ἐναντίον τῷ πόλῳ ποιεῖται δρόμον... αὐτὸς ἀπὸ δυσμῶν ἐπὶ τὰς ἀνατολάς φερόμενος (1). — non pas directement, comme le mouvement diurne, mais de biais, alternativement vers le Nord et vers le Sud, de sorte qu'il s'effectue, dans le même temps, à la fois en longitude et en latitude, à travers l'obliquité du zodiaque, ἀντιφερόμενοι (le soleil, la lune et autres planètes) <τῷ> παντὶ τὴν κατὰ μῆκος αὐτῶν λεγόμενην φεράν... καὶ ἀπὸ τῶν βορείων ἐπὶ τὰ νότια καὶ ἀνάπαλιν τρέπονται, τὴν κατὰ πλάτος ποιούμενοι μετάβασιν ἡ ἀπλῶς δὲ ἀπὸ τοῦ θερινοῦ τροπικοῦ πρὸς τὸν χειμερινὸν καὶ ἀνάπαλιν φερόμενοι διὰ τὴν τοῦ ζωδιακοῦ λίσσιν τούτοις ὅφ' ὧν δεῖ θεωρεῖσθαι (2).

En conséquence des deux mouvements en sens inverse dont elles sont animées (3) — car tout en effectuant leur mouvement propre, elles participent au mouvement d'ensemble de l'univers — les planètes, « passant d'un parallèle à l'autre, décrivent des spirales semblables aux vrilles de la vigne ; c'est comme si l'on enroulait une courtoie autour d'un cylindre, d'un bout à l'autre : telles étaient les lanières enroulées sur les scytales de Laconie et sur lesquelles les éphores écrivaient leurs dépêches (4) ».

Nous ne pouvons songer à nous engager dans un dédale aussi compliqué, au risque de nous égarer. Aussi bien ne

plus haut p. 364, note 4). « La découverte de Pythagore établissait que le mouvement des planètes errantes n'est pas plus irrégulier que celui des étoiles fixes. » (L. ROUGIER, *L'origine astronomique de la croyance pythagoricienne à l'immortalité des âmes*, p. 29.)

(1) PORPHYRE, *Περὶ ἀγαθμάτων*, ap. STOBÉE, *Eclog.*, I, 25, 2 (éd. Wachsmuth, I, 209). — Τῶν μαθηματικῶν τινὲς μὲν ὡς Πλάτων φασὶν... τοὺς πλανήτας τοῖς ἀπλανέσιν ἀπὸ δυσμῶν ἐπ' ἀνατολάς ἀντιφέρεσθαι (STOBÉE, *Eclog.*, I, 24, 2 b (éd. Wachsmuth, I, 205). — Ἀλκιμαίων καὶ οἱ μαθηματικοὶ τοὺς πλανήτας τοῖς ἀπλανέσιν ἐναντίους ἂν γὰρ δυσμῶν ἐπ' ἀνατολάς ἀντιφέρεσθαι (EUSEBE, *Praep. evang.*, XV, 47, 2 (847 a).

(2) THÉON DE SMYRNE, III, 12 (éd. Dupuis, p. 220).

(3) Εἰλικα δὲ γράφει τὰ πλανώμενα κατὰ συμβεβηκὸς διὰ τὸ δύο κινεῖσθαι πινήσεις ἐναντίας ἀλλήλαις (THÉON DE SMYRNE, I, cit.).

(4) THÉON DE SMYRNE, III, 43 (éd. Dupuis, p. 328).

s'agit-il pour nous que de découvrir, dans la conception pythagoricienne, sous une forme imagée destinée à le rendre intelligible à tous, le sens général des deux mouvements inverses et conjugués du ciel des fixes rapporté au plan de l'Equateur et du système planétaire évoluant dans le plan de l'Ecliptique.

Abstraction faite de toute détermination de haut et de bas, ce sens est comparativement indiqué par le schéma ci-contre (fig. 62) pour un lieu quelconque de latitude boréale. Définie par un observateur situé en O, au centre fictif commun du double mouvement circulaire, la trajectoire du soleil décrivant l'Equateur QQ', quelle que puisse être l'orientation de l'observateur, est repérée de gauche à droite, ἐπὶ δεξιᾷ, tandis que la trajectoire du soleil décrivant l'Ecliptique $\sigma\sigma'$ est repérée de droite à gauche, ἐπ' ἀριστερά.

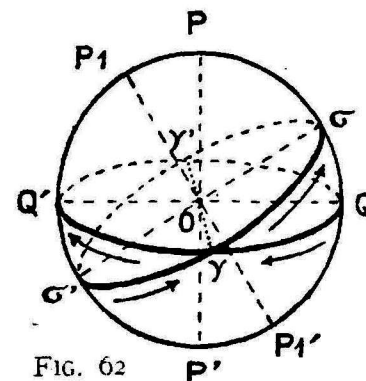


FIG. 62

Même constatation, si on définit le sens des mouvements, non plus du point de vue de l'observateur, mais du point de vue du mobile qui décrit l'une et l'autre trajectoire : durant toute son évolution, le soleil décrivant l'Equateur tourne incessamment vers sa droite, ἐπὶ δεξιᾷ et tient constamment le centre d'observation O sur sa droite, πρὸς τοῖς δεξιῇ, tandis que, décrivant l'Ecliptique, il tourne incessamment vers sa gauche, ἐπ' ἀριστερά, et tient constamment le centre d'observation sur sa gauche, πρὸς τοῖς ἀριστεροῖς.

D'où il suit que, eu égard au sens du mouvement, l'hémisphère boréal, qui est situé à la droite du plan de l'Equateur, se trouve être à la gauche du plan de l'Ecliptique. Quant à l'hémisphère austral, sa position respective est naturellement toute contraire : à la gauche du plan de l'Equateur, à la droite du plan de l'Ecliptique.

Cela étant, d'ores et déjà nous pouvons déduire avec certitude lequel des deux hémisphères définis, soit par l'Equateur, soit par l'Ecliptique, doit être réputé « en haut », et lequel « en bas », dans la conception pythagoricienne. Pour les Pythagoriciens, en effet, en tant que principe de détermination, le haut ne se sépare pas de la droite, *πάντα κατὰ τοὺς Πυθαγορείους τὸ ἄνω δεξιόν ἐστιν* (Simplic. *In Arist. de caelo*, II, 2, 285 b, 28), non plus que le bas ne se sépare de la gauche, en sorte que ce qui est déterminé « à droite » l'est aussi de ce fait « en haut », et ce qui est déterminé « à gauche » l'est en même temps « en bas », *ἐν τῷ ἄνω καὶ πρὸς τοῖς δεξιόις... ἐν τῷ κάτω καὶ πρὸς τοῖς ἀριστεροῖς* (Arist. *de caelo*, II, 2, 285 b). En conséquence, pour traduire fidèlement la pensée pythagoricienne, nous devons, des deux hémisphères définis par le plan de l'Equateur, repérer celui du Nord « en haut » et « à droite », celui du Sud « en bas » et « à gauche » — déterminations dont nous avons déjà vérifié l'exactitude (v. p. 417) — mais, des deux hémisphères définis par le plan de l'Ecliptique, repérer au contraire celui du Nord « en bas » et « à gauche », celui du Sud « en haut » et « à droite ».

Aristote taxe les Pythagoriciens d'erreur dans la détermination du mouvement du système planétaire comme dans celle du mouvement du ciel des fixes et les contredit formellement en déclarant : *Ἀλλὰ τῆς μὲν δευτέρας περιφορᾶς, οἷον τῆς τῶν πλανήτων, ἡμεῖς μὲν (hémisph. Nord) ἐν τοῖς ἄνω καὶ τοῖς δεξιόις ἐσμέν, ἔχειν δὲ (hémisph. Sud) ἐν τοῖς κάτω καὶ τοῖς ἀριστεροῖς* (*de caelo*, II, 2, 285 b). Et Simplicius précise l'affirmation du « Maître » : *τῆς πλανουμένης <κινήσεως>... ἄνω μὲν ὁ βορρῆος πόλος, κάτω δὲ ὁ νότιος* (*op. cit.*, ad loc.).

Nous allons voir qu'Aristote n'a pas mieux compris la doctrine des Pythagoriciens sur le mouvement des « errants » que sur celui des « inerrants » et que la réalité leur donne encore raison contre lui.

Pour plus de clarté dans l'exposé, puisqu'il s'agit d'une détermination comparée de l'Ecliptique et de l'Equateur dans le ciel et sur le plan de l'horizon terrestre, supposons d'abord que l'observation est faite en un lieu où la hauteur

des pôles de l'Equateur est nulle. En un tel lieu, le soleil, décrivant l'Equateur, passe exactement au zénith les jours des équinoxes et, sur l'horizon, ces jours-là, l'Est repère le point de son lever, l'Ouest celui de son coucher. Un simple coup d'œil sur la figure 63 permet de constater qu'en fait

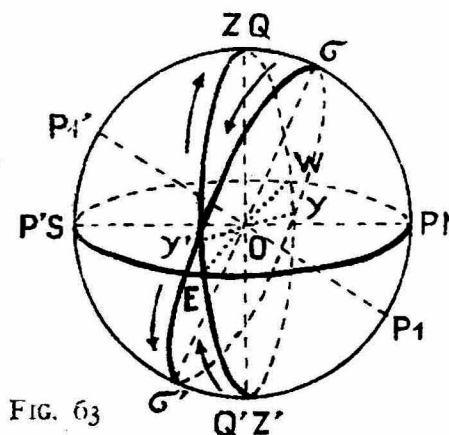


FIG. 63

les deux mouvements considérés, l'un dans le plan de l'Equateur, l'autre dans celui de l'Ecliptique, s'effectuent en sens inverse, *ἐναντίας εἶναι τὰς πορὰς* (Arist. *l. c.*), et que, repérés tous deux à l'horizon de leur point d'origine apparente à leur point d'aboutissement, ils procèdent respectivement, dans le plan de l'Equateur, de l'Orient à l'Occident *ἀπ' ἀνατολῶν ἐπὶ δυσμᾶς*, dans le plan de l'Ecliptique, de l'Occident à l'Orient, *ἀπὸ δυσμῶν ἐπὶ ἀνατολᾶς*. Comme à partir du point vernal γ, le soleil décrivant l'Ecliptique passe dans l'hémisphère boréal et qu'à partir de l'équinoxe d'automne γ' il passe dans l'hémisphère austral, la partie supérieure γσγ' du plan de l'Ecliptique correspondant à la période qui va de l'équinoxe de printemps à l'équinoxe d'automne en passant

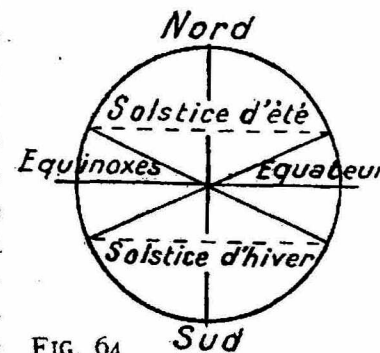


FIG. 64

par le solstice d'été, se projettera sur le plan de l'horizon, au Nord de la ligne E-W, et la partie inférieure $\gamma' \sigma' \gamma$ du plan, correspondant à la période qui va de l'équinoxe d'automne à l'équinoxe de printemps en passant par le solstice d'hiver, se projettera au Sud de la même ligne (v. fig. 64). Or, par le fait même de l'inclinaison du plan de l'Ecliptique sur celui de l'Equateur, dans le sens que nous venons d'indiquer, le pôle Nord P_1 de l'Ecliptique (fig. 63) se situe nécessairement au-dessous de l'horizon, donc en bas, $\kappa\alpha\tau\omega \delta \beta\omicron\rho\epsilon\iota\omicron\varsigma \pi\acute{o}\lambda\omicron\varsigma$ et le pôle Sud P_1' , au dessus de l'horizon, donc en haut, $\acute{\alpha}\nu\omega \delta \nu\acute{o}\tau\iota\omicron\varsigma$, contrairement à l'assertion d'Aristote et de son commentateur; car la ligne des pôles est normale au plan du mouvement et leur hauteur, positive pour le pôle Sud, négative pour le pôle Nord, est, pour la latitude dont il s'agit, de $23^\circ 27'$ environ, c'est-à-dire d'une valeur égale à celle de l'obliquité du plan de l'Ecliptique sur celui de l'Equateur.

Naturellement la hauteur des pôles varie avec la latitude. Mais quelle que soit la latitude, le rapport demeure identique de l'un à l'autre plan : dans notre hémisphère, le pôle Nord de l'Ecliptique se trouvera toujours plus bas, c'est-à-dire plus près du nadir, le pôle Sud de l'Ecliptique se trouvera toujours plus haut, c'est-à-dire plus près du zénith que les pôles correspondants de l'Equateur.

Il est vrai que la hauteur des pôles se mesure normalement, non par leur distance zénithale, mais par l'angle, de valeur positive ou négative, qu'ils font avec le plan de l'horizon. Nous sommes dès lors forcément amenés à constater, d'après les données mêmes de la controverse instituée par Aristote, que, suivant que l'on envisage le mouvement du ciel des fixes ou le mouvement du système planétaire, un pôle de nom contraire se trouve alternativement en haut, donc au-dessus de l'horizon : $\tau\omicron\upsilon \delta \epsilon\upsilon\rho\alpha\nu\acute{o}\upsilon... \tau\eta\varsigma \pi\epsilon\rho\iota\phi\omicron\rho\acute{\alpha}\varsigma... \delta \alpha\phi\alpha\nu\eta\varsigma \pi\acute{o}\lambda\omicron\varsigma \acute{\epsilon}\sigma\tau\iota \tau\acute{o} \acute{\alpha}\nu\omega... \acute{\alpha}\lambda\lambda\acute{\alpha} \tau\eta\varsigma \mu\acute{\epsilon}\nu \delta\epsilon\upsilon\tau\acute{\epsilon}\rho\alpha\varsigma \pi\epsilon\rho\iota\phi\omicron\rho\acute{\alpha}\varsigma, \acute{\epsilon}\iota\omicron\nu \tau\eta\varsigma \tau\acute{\omega}\nu \pi\lambda\alpha\nu\eta\tau\acute{\omega}\nu, \eta\mu\epsilon\iota\varsigma \mu\acute{\epsilon}\nu \acute{\epsilon}\nu \tau\acute{\omega} \acute{\alpha}\nu\omega, \kappa\tau\lambda.$ (*De caelo*, loc. cit.); et, contre l'opinion d'Aristote, nous avons montré que c'est, d'une part le pôle Nord de l'Equateur (v. p. 417), et d'autre part, le pôle Sud de l'Ecliptique (v. ci-dessus).

Une telle constatation faite par un même observateur, avec repérage sur un même horizon (voir figure 65) n'est possible

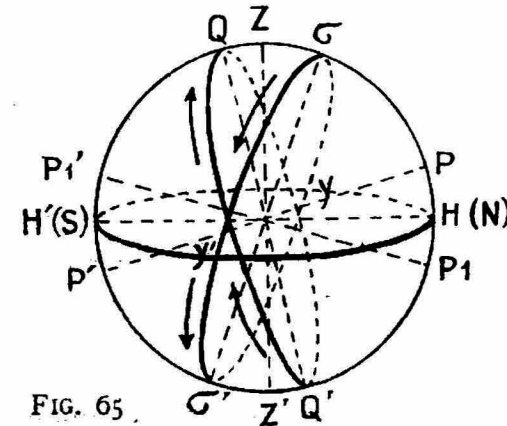


FIG. 65

que dans une région de l'hémisphère boréal précise, scientifiquement déterminable, celle évidemment où s'est constituée la doctrine en discussion : cette région ne peut être située que par une latitude comprise entre 0° et $23^\circ 27'$, et sans aucun doute sensiblement inférieure à $23^\circ 27'$, latitude où les pôles de l'Ecliptique se trouveraient encore à l'horizon, sans hauteur notable. S'il en est ainsi, le berceau du pythagorisme que l'on s'accorde à placer en Egypte, se situerait vers le Sud bien au-delà de Thèbes, au-delà même d'Ombos (aujourd'hui Ballas), de Syène et d'Eléphantine, en Nubie. Or une vieille tradition égyptienne, attestée par les historiens anciens et confirmée par des découvertes archéologiques récentes, fait venir les Egyptiens, à une époque très reculée, du fond précisément de la Nubie (1).

(1) « Au témoignage presque unanime des historiens anciens, dit MASPÉRO (*Hist. anc. des peuples de l'Orient*, 1879, p. 13), ils <les Egyptiens> appartenaient à une race africaine qui, d'abord établie en Ethiopie sur le Nil moyen, serait graduellement descendue vers la mer, en suivant le cours du fleuve. » Maspéro cite, à ce propos, un long texte de DIODORE DE SICILE (III, 8), qui débute et se résume ainsi : « Les Ethiopiens affirment que l'Egypte est une de leurs colonies... » Mentionnant une autre tradition qui rattache les Egyptiens aux races d'Asie venues par l'isthme de Suez ou

La déduction, si elle s'avérait fondée, ne manquerait certes pas d'intérêt. Mais elle n'est recevable que sous toute réserve, car la donnée dont elle découle, à savoir la hauteur simultanée des deux pôles opposés de l'Equateur et de l'Ecliptique au-dessus de l'horizon, n'apparaît pas, à travers la sèche argu-

par une route plus au Sud à travers la mer Rouge et le désert arabique. MISÉREO ajoute : « Cette tradition qui fait venir les Egyptiens d'Asie par l'isthme de Suez était connue des auteurs classiques, car Pline l'Ancien attribue à des Arabes la fondation d'Héliopolis ; mais elle n'a jamais eu parmi eux la popularité de l'opinion qui faisait descendre les Egyptiens du fond de la Nubie. »

Une légende rapportée par G. JÉQUIER (*La civilisation égyptienne*, p. 34) déclare que c'est Khoum d'Eléphantine qui forma le premier homme. D'après JÉQUIER, un texte très ancien donne le nom de la tribu d'où sortait la race royale. Cette tribu est incontestablement Nubienne.

Un texte d'Hérodote confirme les prétentions égyptiennes à la Haute-Egypte, au delà d'Eléphantine, vers le Sud : « L'oracle d'Amon (dans le désert lybique) déclare que tout le pays reconvert par la crue du Nil est l'Egypte et que tous ceux qui, au-dessus d'Eléphantine, boivent les eaux du Nil, doivent être des Egyptiens. » (HÉROD., II, 17.)

Les fouilles de J. de Morgan, de E. Quibell, de G. Jéquier, du P. Bovier-Lapierre, etc., ont permis de grands progrès dans la connaissance de la protohistoire égyptienne. Elles sont résumées dans les deux volumes d'Alexandre MORET, *Histoire ancienne*, parus en 1936 (*Hist. universelle* de GLOTZ). L'Egypte serait composée de trois couches successives qui ont fini par se mélanger. La première civilisation néolithique est l'œuvre d'une race nettement africaine ; l'organisation sociale la plus ancienne découverte jusqu'à ce jour est localisée à Ombos, près de la nécropole de Négadah (MORET, *op. cit.*, p. 49), où elle présente déjà un caractère spécifiquement « égyptien » (*ibid.*, p. 53). Cette première civilisation « africaine, nubienne, éthiopienne », concrétisée autour du culte de Seth, c'est la Haute-Egypte ; partie de Nubie, elle se serait répandue jusque dans l'Afrique du Nord et en Ibérie (*ibid.*, p. 53). La seconde civilisation néolithique serait d'origine asiatique, élamite, apportée par des émigrants qui auraient traversé la mer Rouge et le désert arabique ; établie dans la Basse-Egypte, elle se concrétise autour du culte d'Osiris. Une troisième civilisation enfin, d'origine arménienne ou libanaise, aurait fondé Héliopolis, en y établissant le culte de Râ. Vers la seconde dynastie, les races semblent être fondues, mais le souvenir de l'origine « africaine, nubienne, éthiopienne » du fond du peuple égyptien a persisté dans toute l'antiquité.

mentation d'Aristote ni même le commentaire pourtant plus explicite de Simplicius, comme exprimant à n'en pas douter la pensée pythagoricienne authentique. Une chose apparaît certaine, c'est qu'à propos du mouvement planétaire comme à propos du mouvement des fixes, Aristote prend exactement le contrepied de l'opinion des Pythagoriciens. Toutefois, comme il raisonne d'un point de vue différent du leur, sa logique, en portant à faux, risque de nous donner le change.

Si nous en croyions Simplicius, l'hémisphère boréal ne serait « en haut », et l'hémisphère austral ne serait « en bas » qu'en considération du mouvement planétaire seulement. *ὅτι καὶ εἰ πολλοὶ λέγοντες ὅτι μὲν τὸν βόρειον πῶλον εἶναι καὶ ἄνω πρὸς τῷ ὄντι εἶναι, καὶ τὸν νότιον καὶ ἐπὶ τῷ πρὸς τῷ κατωτέρῳ εἰ πρὸς τὸ πλανώμενον ἀπορῶντες λέγουσιν, ὅτι δὲ λέγουσιν* (Simplicius, II, 2, 285 b). Qu'est-ce à dire ? Il serait assez étrange que les deux hémisphères définis par l'Equateur et par conséquent les deux pôles du mouvement diurne ne reçussent leur détermination en hauteur que du mouvement planétaire ; de toute évidence, les pôles, avec leurs hémisphères afférents, doivent normalement être considérés en fonction du mouvement même dont ils constituent l'axe.

Simplicius veut-il dire simplement que le soleil, pour la partie supérieure de son cours annuel, c'est-à-dire lorsqu'il parcourt les signes de l'été, se trouve dans l'hémisphère boréal, et que, pour la partie inférieure, c'est-à-dire lorsqu'il parcourt les signes de l'hiver, il se trouve dans l'hémisphère austral (1) ? Sans doute. Mais il ne s'agit là que d'un repérage κατὰ τόπον de la montée et de la descente solaire sur le plan de l'horizon, alternativement en direction du Nord et du Sud, de part et d'autre de la ligne Est-Ouest ou ligne moyenne des équinoxes (v. p. 433, fig. 64). Ainsi la détermi-

(1) Cf. MACROBE (*Saturn.*, I, 19, 21) rapportant une tradition d'origine égyptienne : « Inferi autem nomen soli datur cum in inferiore hemisphaerio, id est hiemalibus signis, cursum suum peragit: superi, cum partem zodiaci ambit aestivam..., quia de duodecim signis zodiaci, sex superiora, sex inferiora censentur. »

nation n'est pas faite objectivement, comme l'entendent les Pythagoriciens, sur le plan du mouvement même, dans le ciel où ce mouvement évolue à travers les signes du zodiaque, en direction alternativement, non du Nord et du Sud, mais du zénith qui est le haut et du nadir qui est le bas.

Il y a pis. Du moment que, dans le repérage du mouvement planétaire, on situe sur l'horizon le haut vers le Nord et le bas vers le Sud, la droite se trouve nécessairement située à l'Occident et la gauche à l'Orient, πρὸς τῇ ὕψει τῆς ἀπλανοῦς εἴη ἂν τὸ δεξιὸν τῆς πλανωμένης (1). Or, se basant sur ce fait que le mouvement planétaire évolue d'Occident en Orient, au rebours du mouvement des fixes (2), et partant de ce principe que le mouvement procède de là droite (3), Aristote en localise la phase initiale de droite vers le haut (4) dans l'hémisphère boréal, et la phase terminale de gauche vers le bas (5) dans l'hémisphère austral.

C'est là une nouvelle et grave méprise. Dans tout mouvement circulaire — et le mouvement planétaire peut dans son ensemble être considéré comme tel (6) — le mobile parti d'un point retourne à ce même point, en sorte que le terme de la translation y coïncide avec le commencement (7). S'il part de la droite, ἀπὸ τῶν δεξιῶν, il retourne à la droite, ἐπὶ τὰ δεξιά : il en est ainsi du mouvement diurne. Mais le principe « δεξιὸν ἐστὶ τὸ ὄθεν ἡ ἀρχὴ τῆς κινήσεως » (8), valable pour définir le mouvement diurne, qui est essentiellement à droite,

(1) SIMPLICIUS, I. cit.

(2) Ἀνάγκη γὰρ τοῖσι τούτοις ἡ ἀρχὴ τῆς κινήσεως ἐστὶ διὰ τὸ ἐναντίας εἶναι τὰς φορὰς (ARISTOTE, *De caelo*, II, 2, 285 b).

(3) Τὴν ἀρχὴν... τῆς κινήσεως. τούτῳ τὸ δεξιὸν (SIMPLICIUS, I. cit.).

(4) Τὸ μὲν ὅρα καὶ τὸ δεξιὸν ἀρχαί... τῆς κατὰ τόπον κινήσεως (SIMPLICIUS, I. cit.).

(5) Τὸ δὲ κάτω καὶ τὸ ἀριστερὸν τέλος τῶν αὐτῶν (SIMPLICIUS, I. cit.).

(6) En réalité, le soleil décrit autour de la terre, dans le plan de l'écliptique, une ellipse dont la terre occupe un des foyers.

(7) ARISTOTE, *Phys.*, 264 b, 9. — V. ZELLER, *Die Philosophie der Griechen... Zweiter Teil* (1879), I⁵, 490, 1; 491, 1 (traduction franç., I, 465, 3 et 4). — HAMELIN, *Le système d'Aristote*, Paris, 1920, p. 343.

(8) SIMPLICIUS, I. cit.

ne peut nullement l'être pour définir le mouvement planétaire, qui est essentiellement à gauche. Celui-ci doit logiquement être défini de la gauche, ἀπὸ τῶν ἀριστερῶν, dans sa phase initiale, πρὸς τῇ ἀρχῇ, à la gauche, ἐπὶ τὰ ἀριστερά, dans sa phase terminale, πρὸς τῷ τέλει, et d'une façon explicite : de gauche à droite dans la première phase, de droite à gauche dans la dernière.

Au reste, la détermination du mouvement solaire annuel ne se fait pas et ne peut pas se faire exactement de la même manière que celle du mouvement diurne ; car « par-devant » ou « par-derrière », c'est-à-dire au-dessus ou au-dessous de l'horizon, avec la culmination et le passage intérieur repérés sur le méridien, le haut et le bas du plan de translation varient incessamment d'un jour à l'autre, et par conséquent aussi la gauche et la droite considérées comme origine de la phase de montée et de la phase de descente.

Sur le plan de l'Ecliptique, quatre points se présentent qui sont utilisables en vue de la détermination : les deux points équinoxiaux et les deux points solsticiaux, l'origine pouvant être indifféremment un point équinoxial ou un point solsticial. Si l'on adopte comme origine un point équinoxial, le mouvement sera défini de gauche vers le bas dans une phase initiale évoluant de l'équinoxe d'automne au solstice d'hiver, et de droite vers le haut dans une phase terminale évoluant de l'équinoxe de printemps au solstice d'été ; procédant de gauche à gauche, le circuit annuel ainsi défini de l'équinoxe d'automne à l'équinoxe d'automne serait, pour la répartition de la durée, exactement à l'image du circuit diurne défini d'un coucher à un autre coucher du soleil, la période ténébreuse de la durée, à mi-déclin solaire, précédant la période lumineuse et marquant le début de la durée, jour ou année (1). Plusieurs peuples dans l'antiquité adoptèrent

(1) L'habitude de compter par nuits, la nuit menant le jour (voir plus haut, chap. IV, p. 322, note 2) existait chez les Celtes (J. LOTH, *L'année celtique d'après les textes irlandais, gallois, bretons et le calendrier de Caligny*, Paris, 1904, p. 4 sqq.; G. DOTTIN, *Manuel pour servir à l'étude de l'antiquité celtique*, Paris,

cette façon de repérer le mouvement solaire dans le temps et dans l'espace. C'est le point vernal que l'on adopte communément aujourd'hui comme origine des ascensions droites. Toutelois la position du point vernal n'est pas facile à déterminer directement, étant donné la rapidité avec laquelle varie la déclinaison du soleil à l'époque des équinoxes.

A l'époque des solstices au contraire, cette variation étant extrêmement lente (1) et s'arrêtant lorsqu'elle atteint 23°27', son maximum, l'observation est beaucoup plus aisée et le repérage plus sûr. Il y a donc lieu de penser que les Anciens durent d'abord déterminer d'un solstice à l'autre la révolution annuelle du soleil. S'il en a été ainsi, nous sommes

1915, p. 375; cf. CÉSAR, *De bello gallico*, VI, 18, pour les Gaulois, chez les Germains (TACITE, *Germani*, XI), chez les Athéniens (au témoignage de VARRON, ap. MACROBE, *Sat.*, I, 3 et de PLINIE, II, 79, 88), chez les Egyptiens (MASPÉRO, *Histoire anc. des peuples de l'Orient class.*, p. 545 et note), chez les Numides (NICOLAS DE DAMAS, *Frag. histor. græc.*, t. III, p. 463, fr. 139), chez les Juifs (BOUCHET, *Hémérologie*, p. 232).

Quant à l'année, elle commençait, chez les Irlandais, avec la nuit qui précède le 1^{er} novembre, jour de la fête de Tara ou « nuit de Samhain », *oidche Samhain*, et au lieu d'année, on disait : d'une fête de Tara à l'autre (Acall, na senorach, *Irish Texts*, III, 3552. — V. J. LOTH, *op. cit.*, p. 14; D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *Le cycle mythologique irlandais et la mythologie celtique*, Paris, 1884, p. 102). — Dans le calendrier liturgique athénien publié dans le *Philologus* (BOETTICHER, *Der antike Festkalender an der Panagia Gorgopiko zu Athen*, *Philologus*, t. XXII, 1865, p. 385-420), l'artiste a fait commencer l'année avec le 4^e mois du cycle de Méton, Pyanepsion, à l'équinoxe d'automne; il l'a terminée avec Boédromion, qui précède immédiatement Pyanepsion, en sorte que nous avons sans discontinuité la fin et le commencement de l'année. — L'année dorienne, phocidienne, étolienne, macédonienne, commençait à l'équinoxe d'automne; dans le calendrier de Smyrne, elle débutait avec le mois Hyperberetaios (octobre), dans le calendrier éphésien, avec le Dios (24 sept.), dans le calendrier crétois, avec le Thesmophorion (23 sept.), etc. (DAREMBERG et SAGLIO, art. *calendarium*; — V. KUBITSCHKE, *Grundriss der Antiken Zeitrechnung*, München, 1928, p. 148-149; P. NILSSON, *Primitive time-reckoning*, 1920, p. 362 sqq.).

(1) La variation de la déclinaison solaire est, par jour, de 24' au 20 mars, de 20' au 20 avril, de 12' au 20 mai; elle n'est plus que de 6' au 5 juin et de 2' seulement au 15 juin (TISSEERAND et ANDOYER, *Lç. de Cosmog.*, p. 84).

amenés à induire que la gauche considérée comme origine du mouvement dut être le solstice d'hiver, repéré vers le bas, et la droite, le solstice d'été, repéré vers le haut, le circuit annuel se trouvant en ce cas défini dans son ensemble d'un solstice d'hiver à un solstice d'hiver à l'image du circuit diurne défini de minuit à minuit (1). Par le fait, d'après un témoignage identique d'Eusèbe et de Stobée, le fameux Empédocle d'Agrigente, au V^e siècle avant notre ère, situait la droite au tournant solsticial d'été, la gauche au tournant solsticial d'hiver : Ἐμπεδοκλῆς, δεξιὰ μὲν τὰ κατὰ τὸν ἱερὸν τροπικόν, ἀριστερὰ δὲ τὰ κατὰ τὸν χειμερινόν (Euseb., *Quæst. ev.*, XV, 41, 2 (845 a). Καὶ δεξιὰ αὐτοῦ <τοῦ κόσμου> τὰ κατὰ τὸν ἱερὸν τροπικόν, ἀριστερὰ δὲ τὰ κατὰ τὸν χειμερινόν (Stobée, *Eclog.* I, 15, 6 d, Wachsmuth I, p. 147).

Ce principe posé, voici comment se répartissent les deux temps de la révolution solaire annuelle : de gauche à droite dans la phase initiale qui évolue du solstice d'hiver au solstice d'été, en passant par l'équinoxe de printemps; puis de droite à gauche dans la phase terminale, à τελευταίος ὁρμός, qui évolue du solstice d'été au solstice d'hiver, en passant par l'équinoxe d'automne.

(1) A Lamia, en Béotie, l'année commençait au solstice d'hiver (DAR. et SAGL., l. cit.). — Chez les Romains, suivant le témoignage de Pariménide rapporté par Porphyre, janvier était le mois de la « l'orte » (v. plus loin p. 447), qui ouvrait l'année au solstice d'hiver, lorsque le soleil, quittant le signe du Capricorne, commence à remonter vers le Nord, διὸ ἰσχυρὸν εἰπόντες τὴν θύραν καὶ ἰσχυρότερον μῆνα τὴν θύραν προσεῖπον. ἐν ᾧ ἡλίου ἐπ' ἀγέλας πρὸς ἑῶαν ἐκείνων ἐπιστρέφας εἰς τὰ ῥόσια (PORPHYRE, *De antro nympharum*, 23). — PLUTARQUE (*Quæst. Rom.*, 19, éd. Bernardakis, II, pp. 260-261) affirme aussi que, dans le vieux calendrier romain, décembre était le dernier mois, τοῦ τελευταίου ἐν δεξιῶν καὶ αὐτοῦ, et que janvier ouvrait l'année. On s'est demandé depuis quelle époque janvier marquait ainsi le début de l'année chez les Romains; on reconnaît que ce fut certainement avant que le calendrier pré-césarien d'Antium ait été rédigé (v. W. KUBITSCHKE, *op. cit.*, p. 103; P. NILSSON, *op. cit.*, p. 265, 344). — On sait que l'année liturgique chrétienne s'ouvre avec la fête de Noël, ou de la Naissance, dans la nuit du 24 au 25 décembre, à minuit.

Une telle répartition s'avère conforme à une tradition ancienne, dont Macrobe nous a transmis un écho : « Cum enim sol in signo cancri aestivum solstitium facit, in quo est longissimi diei terminus et inde retrogressum agit ad diminutionem dierum, Pythius eo tempore appellatur, ὡς πύματος θεῶν, ὃ ἐστὶ τὸν τελευταῖον δρόμον τρέχων (1). »

Et de la sorte, c'est un mouvement à droite dans la phase de montée, un mouvement à gauche dans la phase de descente.

Rien de plus aisé, dès lors, du moins en théorie, que de fixer le rôle du haut et du bas, de l'avant et de l'arrière dans cette détermination faite en fonction des solstices, puisque, suivant les Pythagoriciens, ce qui est déterminé « à droite » doit l'être en même temps « en haut » et « par-devant », et ce qui est déterminé « à gauche » doit l'être également « en bas » et « par-derrière » : ...κατὰ τοὺς Πυθαγορείους ἡ ἐκείνοι γὰρ τῷ δεξιῷ τὸ ἄνω καὶ τὸ ἔμπροσθεν συνέτακτον, τῷ δὲ ἀριστερῷ τὸ κάτω καὶ τὸ ὀπίσθεν (2).

D'accord avec la doctrine pythagoricienne, dont Platon s'est inspiré, notamment dans le *Timée* (3), et d'après laquelle le haut et le bas, définis pour chaque lieu par la direction où tendent respectivement le léger et le lourd, sont diamétralement opposés l'un à l'autre pour des lieux opposés par rapport au centre du monde (4), nous avons reconnu que,

(1) MACROBE, *Saturn.*, I, 17.

(2) SIMPLICIUS, *op. cit.*, II, 2, 285 b.

(3) PLATON, *Timée*, 62-63 (éd. Schneider, II, pp. 227-228).

(4) Voir P. DUHEM, *Le système du monde*, t. I, chap. 6, pp. 49-50 : *La pesanteur dans la cosmologie de Platon*. — Sur la croyance pythagoricienne à la sphéricité de la terre, le haut et le bas, variables pour chaque lieu, étant diamétralement opposés l'un à l'autre pour les antipodes, nous avons un témoignage qui est explicite : Alexandre POLYHISTOR, ap. DIOG., VIII, 25 (éd. Mullach, *Fragm. philos. graec.*), assure que les Pythagoriciens enseignaient κόσμον... μέσση περιέχοντα τὴν γῆν καὶ ἀπὸ τῆς σφαίρας καὶ περιουσιάζοντες, εἶναι δὲ καὶ ἀντίποδας καὶ τὰ ἄνω κάτω ἐκείνοις ἄνω. — C'est aussi ce qu'affirme de plus clair un texte, malheureusement mutilé, du pythagoricien PHILOLAOS, ap. STOBÉE, *Eclog.*, I, 16, 7 : ὁ κόσμος εἰς ἑστὴν ... τὰ ἄνω τοῦ μέσου ὑπεραντίως κείμενα τοῖς κάτω, κτλ. (v. LÉOP. SCHMIDT, *Quaest.*

dans le mouvement diurne du soleil décrivant l'Equateur, le haut est marqué sur le plan vertical par le passage de l'astre au méridien supérieur, au Sud du zénith pour notre hémisphère, le bas, par son passage au méridien inférieur, au Nord du nadir. — Dans le mouvement annuel du soleil décrivant l'Ecliptique, le haut correspond, sur le méridien supérieur, à la région du ciel où parvient l'astre lors de son ascension maxima, à l'époque du solstice d'été, quand il se trouve dans le signe du Cancer; le bas, à celle où il paraît s'arrêter lors de son déclin maximum, à l'époque du solstice d'hiver, quand il se trouve dans le signe du Capricorne (1).

Epicharme, Bonn, 1840, p. 63; NUTZHOFF, *Philol.*, XXII, 1865, p. 337; BOECKH, *D. Kosmischen systeme*, p. 120 sqq.; E. ZELLER, *Philos. d. Griechen*, I, p. 407). Nous sommes ainsi amenés logiquement à prendre position dans la question si débattue de l'anti-terre pythagoricienne <οἱ Πυθαγόρειοι> ἐναντίον ἄλλης τούτης κατασκευάζουσι γῆν. ἢ ἀντίθετον ὄνομα καλεῖσθαι (ARISTOTE, *De caelo*, II, 13, 293 b). Pour ROETH (*Geschichte uns. abendl. Phil.*, II, a 817 sqq., b 247 sqq.) il ne peut y avoir aucun doute que Pythagore et son école entendaient par anti-terre l'hémisphère opposé au nôtre, et qu'ils attribuaient au globe terrestre, astre isolé parmi tant d'autres, ἐν τῶν ἀστέρων ὅσων <τὴν γῆν> (ARIST., *l. cit.*, un mouvement de rotation autour de son axe expliquant l'alternance du jour et de la nuit (v. outre ARISTOTE, *l. c.*, EUSÈBE, *Praep. ev.*, XV, 58, 3, 850 d). Ed. ZELLER (*Philosophie der Griechen*, 1859, t. I, p. 391, trad. Em. Boutroux, I, p. 403) estime qu'une telle assertion ne mérite même pas d'être répétée et que Copernic a fait aux Pythagoriciens trop d'honneur. Pour la discussion, v. TIEDEMANN, *Die ersten Philosophen Griechenlands*, p. 448 sqq.; BOECKH, *de Platon. syst. cael. globor.*, p. XI sqq.; H. MARTIN, *Etudes sur le Timée*, II, 101 sqq.; GRUPE, *D. Kosmischen syst. d. Griechen*, p. 48 sqq.

(1) Il fut un temps où le soleil se trouvait en fait dans la constellation du Cancer, à l'époque du solstice d'été, et dans la constellation du Capricorne, à l'époque du solstice d'hiver. Depuis environ deux mille ans, il n'en est plus ainsi : en raison du phénomène de la précession des équinoxes, les constellations et les signes qui jadis les représentaient ont subi un décalage. Actuellement, quand le soleil, vers la fin de juin, entre dans le signe du Cancer, il est encore dans la constellation des Gémeaux, et quand, vers la fin de décembre, il entre dans le signe du Capricorne, il est encore dans la constellation du Sagittaire (v. H. BOUASSE, *Astronom. théor. et prat.*, Paris 1918, pp. 47, 190; TISSERAND et ANDOYER, *Leç. de cosmogr.*, p. 87).

Ainsi repérées sur le méridien, d'un solstice à l'autre, la montée annuelle du soleil " par devant s'effectue au-dessus de l'horizon, $\tau\epsilon\ \pi\epsilon\upsilon\ \sigma\upsilon\gamma\gamma\ \tau\epsilon\tau\omega$ $\pi\epsilon\tau\omega\ \epsilon\tau\epsilon\upsilon$, du côté du Sud, en direction du zénith; la descente annuelle " par derrière " s'effectue au-dessous de l'horizon, $\tau\epsilon\ \delta\epsilon\ \sigma\upsilon\gamma\gamma\ \tau\epsilon\tau\omega$ (Simplic. II, 2, 285 b), du côté du Nord, en direction du nadir. Il n'est que de confronter ces données théoriques avec la réalité représentée par la

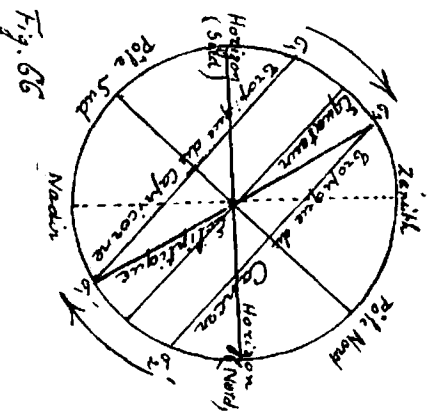


Fig. 66

fig. 66. Pour reconnaître qu'en fait elles sont rigoureusement exactes, dans la détermination qu'elles fournissent de la montée et de la descente annuelle du soleil, en fonction de son mouvement diurne. Mais en fonction de son mouvement propre — et les

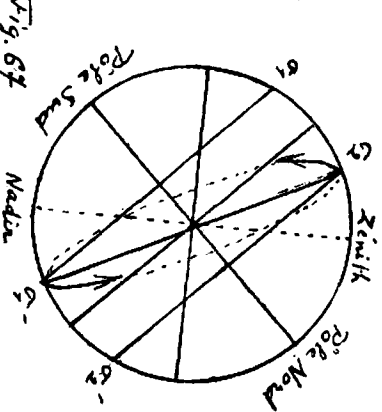


Fig. 67

deux mouvements sont étroitement associés dans le même mobile — constatons aussi (fig. 67) que les points solsticiaux, repérés de part et d'autre de l'Equateur, se situent, l'un, le point solsticial d'hiver σ_1 , dans le signe du Capricorne au Sud, à l'origine de la montée annuelle, l'autre, le point solsticial d'été σ_2 , dans le signe du Cancer au Nord, à l'origine de la descente.

Or telles quelles, avec leur figuration expressive, ces données suggèrent d'elles-mêmes et sans qu'on ait besoin de les solliciter, l'explication d'un vieux mythe cosmologique, d'apparence mystérieuse, et lui donnent un fondement d'une

valeur scientifique indéniable. Nous le trouvons dans Homère. L'autre des Nymphes à Ithaque a deux portes : l'une du côté de Boree, par où se fait la descente des hommes; l'autre du côté de Notos, réservée à l'ascension des seuls immortels :

$\delta\epsilon\omega\ \delta\epsilon\ \tau\epsilon\ \tau\epsilon\ \theta\epsilon\omega\alpha\ \epsilon\tau\epsilon\upsilon$
 $\tau\epsilon\ \pi\epsilon\upsilon\ \pi\epsilon\tau\epsilon\ \beta\epsilon\pi\epsilon\alpha\ \kappa\alpha\tau\alpha\epsilon\lambda\epsilon\upsilon\tau\alpha\ \delta\omega\mu\epsilon\tau\alpha\tau\alpha\upsilon$
 $\tau\epsilon\ \delta\ \chi\upsilon\ \pi\epsilon\tau\epsilon\ \text{Notos} \epsilon\tau\epsilon\upsilon\ \theta\epsilon\omega\tau\epsilon\tau\alpha\ \tau\epsilon\tau\epsilon\ \tau\alpha\ \kappa\alpha\tau\omega\gamma$
 $\chi\upsilon\tau\epsilon\tau\epsilon\ \epsilon\tau\epsilon\tau\epsilon\gamma\gamma\epsilon\tau\alpha\ \delta\omega\delta\ \delta\omega\alpha\upsilon\tau\omega\alpha\ \epsilon\tau\epsilon\tau\epsilon\ \epsilon\tau\epsilon\upsilon$

(Od. XIII, 109-112).

L'idée d'ascension, seulement suggérée par le texte homérique, est précisée avec netteté par l'interprétation de l'adjectif $\theta\epsilon\omega\tau\epsilon\tau\epsilon\tau\epsilon$ appliqué $\kappa\alpha\tau\alpha\ \tau\epsilon\tau\omega$ par Aristote à la région supérieure de l'espace, par opposition à la région inférieure, $\theta\epsilon\omega\tau\epsilon\tau\epsilon\tau\epsilon\ \kappa\alpha\tau\ \epsilon\ \tau\omega\ \tau\epsilon\tau\epsilon\ \tau\epsilon\tau\ \kappa\alpha\tau\omega$ (Arist. *De caelo*, II, 2, 288 a), et il n'est pas impossible que cette interprétation soit l'écho d'un sens étymologique, la région " brillante " du jour, au-dessus de l'horizon, s'opposant tout naturellement à la région ténébreuse de la nuit, au-dessous de l'horizon.

Il serait vain et illusoire d'aller chercher dans l'Iliot d'Ithaque l'autre des Nymphes décrit par Homère : Homère lui-même déclare que c'est quelque chose de merveilleux, $\theta\epsilon\omega\gamma\alpha\ \iota\epsilon\delta\omega\alpha$, (108), et les commentateurs anciens qui en ont parlé nous préviennent unanimement qu'il s'agit là d'un mythe. Les Pythagoriciens et Platon après eux représentaient le monde à l'image d'une caverne, $\epsilon\iota\ \Pi\omega\lambda\alpha\gamma\epsilon\sigma\epsilon\upsilon\alpha\ \kappa\alpha\iota\ \pi\epsilon\tau\alpha\ \tau\epsilon\tau\epsilon\upsilon\sigma\epsilon\ \text{H}\iota\lambda\alpha\omega\alpha\ \alpha\upsilon\tau\omega\alpha\ \kappa\alpha\iota\ \sigma\tau\epsilon\lambda\alpha\upsilon\alpha\ \tau\omega\alpha\ \kappa\epsilon\tau\epsilon\alpha\ \alpha\pi\epsilon\gamma\gamma\alpha\upsilon\tau\alpha\ \epsilon$ (Porphyre, *Pro intro Nympharum*, 8), ou encore à l'image d'une prison dont l'entrée était largement ouverte vers la lumière du jour, $\iota\epsilon\delta\epsilon\ \kappa\alpha\tau\ \delta\omega\delta\omega\mu\epsilon\tau\omega\alpha\ \epsilon\tau\epsilon\upsilon\ \epsilon\upsilon\ \kappa\alpha\tau\alpha\epsilon\lambda\omega\ \langle\ \delta\omega\tau\epsilon\omega\ \kappa\alpha\iota\ \rangle\ \epsilon\upsilon\tau\epsilon\tau\alpha\ \sigma\tau\epsilon\lambda\alpha\omega\delta\epsilon\alpha\ \alpha\upsilon\tau\alpha\pi\epsilon\tau\epsilon\tau\alpha\upsilon\epsilon\upsilon\alpha\ \pi\epsilon\tau\epsilon\ \tau\epsilon\ \sigma\omega\delta\epsilon\ \tau\omega\alpha\ \epsilon\tau\epsilon\tau\epsilon\alpha\ \epsilon\gamma\gamma\alpha\upsilon\tau\alpha\ \mu\alpha\kappa\alpha\alpha\upsilon\ \kappa\alpha\epsilon\ \delta\kappa\alpha\alpha\ \tau\epsilon\ \sigma\tau\epsilon\lambda\alpha\upsilon\alpha\ \alpha$ (Platon, *Képubl.* VII, 1, 514 a. Porphyre *l. cit.*). Or, affirme le néo-platonicien Porphyre, c'est précisément cette caverne mythique du monde que symbolise l'autre des Nymphes d'Homère, $\tau\epsilon\tau\ \delta\epsilon\ \alpha\upsilon\tau\epsilon\alpha\ \epsilon\upsilon\tau\epsilon\tau\alpha\ \kappa\alpha\iota\ \delta\omega\delta\epsilon\sigma\epsilon\alpha\alpha\ \tau\epsilon\tau\ \kappa\epsilon\tau\epsilon\alpha\ \epsilon\gamma\gamma\alpha\upsilon\tau\alpha\ \alpha$ (op. cit. 21 et saepe).

Quant aux ouvertures de l'ancre cosmique, il semble bien que l'antiquité en ait distingué deux sur le plan horizontal terrestre et deux sur le plan vertical céleste. Sur le plan de l'horizon terrestre, ce sont, l'une au Levant, l'autre au Couchant, les portes d'entrée et de sortie des astres dans leur mouvement diurne, « cornes d'or » qui livrent passage aux divinités du ciel,

ταύρα δ' ἀμφοτέρωθεν δύο χρύσεια κέρατα
ἀντολή τε δύσις, θεῶν ἔδοι οὐρανίωνων

(*H. orphique*, ap. Stobée, *Ecl.* I, 1, 23; cf. fragm. VI, 9-42, Hermann, *Orph.* p. 457). Sans doute est-ce à elles qu'il est fait allusion dans le texte de Platon cité plus haut, où la lumière du jour nous est montrée pénétrant par une large ouverture tout le long de la caverne où les hommes sont enfermés. Selon la tradition chaldéenne, « Mardouk forgea le ciel avec un métal dur et résistant... Il y ménagea une caverne immense que deux portes, pratiquées à l'Est et à l'Ouest, mettaient en communication avec le dehors. Le soleil sortait chaque matin de la première; il montait au zénith, de l'Orient au Midi, puis il redescendait lentement vers le portail d'Occident, et rentrait dans l'intérieur du firmament où il passait la nuit » (Maspéro, *Hist. anc. des peuples de l'Orient classique*, I, p. 544). Dans la légende égyptienne, les cynocéphales sacrés qui fréquentaient en bandes les montagnes de l'Est et de l'Ouest, saluaient en dansant le soleil à son lever et à son coucher et lui ouvraient les portes de l'horizon (Maspéro, *op. cit.* p. 34 et pp. 82-83; cf. *ibid.* p. 90, la *Bouche* de Nouît l'Etoile où le soleil s'évanouissait chaque soir, et p. 197 la *Fente* occidentale par laquelle les âmes des morts, à la suite du soleil, pénétraient dans la mer inaccessible aux vivants). — *Le Livre de ce qu'il y a dans l'Hadès* (éd. G. Jéquier, p. 71), évoquant les chemins mystérieux qui mènent à l'Autre Monde, fait mention aussi de la grande Caverne et des portes cachées qui sont dans la terre de Sokaris.

Sur le plan vertical, les deux portes de l'ancre cosmique symbolisaient, aux yeux des adeptes du Pythagorisme, les deux extrémités opposées du ciel, situées dans la voie lactée, l'une en haut vers le Nord sous le signe du Cancer, l'autre en bas vers le Sud, sous le signe du Capricorne, et qui marquent les limites de l'oscillation annuelle du soleil entre le solstice d'été et le solstice d'hiver : Τοῦ δὲ ἀντρου εἰκόνα καὶ σύμβολόν γησι τοῦ κόσμου φέροντος Νουμήνιος καὶ ὁ τοῦτου ἑταῖρος Κρόνιος δύο εἶναι ἐν οὐρανῷ ἄκρα, ὧν οὕτε νοτιώτερόν ἐστι τοῦ χειμερινοῦ τροπικοῦ. οὕτε βορείωτερον τοῦ θερινοῦ ἔστι δ' ὁ μὲν θερινὸς κατὰ καρκίνον, ὁ δὲ χειμερινὸς κατ' αἰγόκερων (Porphyre, *De antro nymphaeum*, 21). — Αἰγόκερος δὲ καὶ καρκίνος περὶ τὸν γαλαξίαν τὰ πέρατα αὐτοῦ εἰληγότες ἰ. καρκίνος μὲν τὰ βόρεια, αἰγόκερος δὲ τὰ νότια (*ibid.* 28).

Platon, qui, sur ce point aussi, adoptait les vues des « théologiens », désignait ces portes sous le nom d' « orifices » ou d' « ouvertures » : δύο οὖν ἔθεντο πύλας καρκίνον καὶ αἰγόκερων οἱ θεολόγοι, Πλάτων δὲ δύο στόμια ἔφη (Porph., *op. cit.*, 22).

Parménide, qui écrivait au VI^e siècle, signalait dans son traité de Physique l'existence de la même tradition des portes de l'ancre cosmique chez les Egyptiens et chez les Romains; chez ces derniers, janvier était le mois de la « porte » (*janua*), parce qu'il ouvrait l'année au solstice d'hiver, τῶν δὲ δύο πυλῶν τούτων μεμνησθαι καὶ Παρμενίδης ἐν τῷ Φυσικῷ φησι Ῥωμαίους τε καὶ Αἰγυπτίους, κτλ. (Porph. *op. cit.* 23. — Voir p. 441, note).

Dans son *Commentaire sur le songe de Scipion*, Macrobe nous a transmis avec d'amples détails une conception identique dans laquelle les points solsticiaux, repérés dans le ciel sur la voie lactée, étaient désignés sous le nom de « Portes du Soleil » : « Zodiacum ita lacteus circulus obliquae circumflexionis occursu ambiendo complectitur ut eum qua duo tropica signa Capricornus et Cancer feruntur intersecet. Has solis portas physici vocaverunt, quia in utraque obviante solstitio ulterius solis inhibetur accessio et fit ei regressus ad zonae viam cujus terminos nunquam relinquit » (Macr., *Comment. in Somn. Scip.* I, 12, 1).

Il est fait mention des « Portes du soleil », ἡλίου πύλαι, dans l'*Odyssee* (XXIV, 12). A maintes reprises, Homère parle des « Portes du Ciel », πύλαι οὐρανοῦ, qui s'ouvrent d'elles-mêmes et qui sont confiées à la garde des Saisons (*Il.* V, 749; VIII, 393). Il distingue les « Portes de l'Olympe », πύλαι Ὀλύμπου (*Il.* VIII, 411), dans les hauteurs de l'éther où siège Zeus avec les dieux de lumière, et les « Portes d'Hadès », πύλαι Ἅϊδου, (*Il.* V, 646; IX, 312; XXIII, 71; *Od.* XIV, 156; cf. *Il.* V, 397; VIII, 367; XIII, 415; *Od.* VI, 277), dans les régions infernales de ténèbres et de mort; notamment, les « Portes de fer, au seuil d'airain, du Tartare », ἔνθα σιδήρεαι τε πύλαι καὶ χαλκαεὶς εὐρύς (*Il.* VIII, 15), séjour de Cronos et des Titans (*Il.* V, 898; XIV, 200, 279; VIII, 478; cf. Hésiode, *Théog.* 720, 726, 732, 773, 811), aussi distantes en profondeur, tout en bas sous le sol, que l'est le ciel là-haut au-dessus de la terre, ἥχ. βάλιστον ὑπὲρ χθονός... / τέρσον ἔνερθε Ἅϊδωσιν οὐρανός ἐστι ἀπὸ γαίης (*Il.* VIII, 14, 16).

A l'instar du soleil et à sa suite, la tradition pythagoricienne s'accorde avec la tradition orphique pour faire descendre le principe de vie qu'est l'âme des hauteurs du ciel vers les régions inférieures soumises à la mort, par la porte solsticiale du Cancer, du côté du Nord, et pour la faire remonter des profondeurs mêmes de la mort vers les régions supérieures de la vie immortelle (1), par la porte solsticiale du Capricorne, du côté du Sud : τοῦτων δὲ <πυλῶν> καρκίνων μὲν εἶναι δι' οὗ καθίσιναι αἱ ψυχαί, αἰγέκρων δὲ δι' οὗ ἀνίσιναι. ἔστι δὲ τὰ μὲν βέρεα ψυχῶν εἰς γένεσιν καθιστῶν, τὰ δὲ νότια οὗ θεῶν, ἀλλὰ τῶν εἰς θεοῦ ἀνεστῶν (Porph., *op. cit.* 22, 23). — « Per has portas animae de caelo in terras meare et de terris in caelum remeare creduntur. Ideo hominum una, altera deorum

(1) Le séjour des Bienheureux se trouve dans la Voie lactée, suivant la doctrine orphéo-pythagoricienne (NUMÉNIUS, dans PROCLUS, in *Remp.*, II, p. 129; PORPHYRE, *Autr. nymph.*, 28; MACROBE, *Somn. Scip.*, I, 12, 3; PHILIPONUS, *de aetern.*, 290, 3, etc.). Voir DELATTE, *Etudes sur la littérature pythagoricienne* (1915), IX, p. 274-275; L. ROUGIER, *L'origine astronomique de la croyance pythagoricienne en l'immortalité céleste des âmes*, p. 93 sqq.

vocatur : hominum Cancer, quia per hunc in interiora descensus est, Capricornus deorum, quia per illum animae in propriae immortalitatis sedem et in deorum numerum revertuntur » (Macr., *Comment. in Somn. Scip.* I, 12, 2). Ce serait exactement ce qu'Homère a voulu signifier par le mythe de l'ancre des Nymphes, avec ses deux portes, l'une πρὸς βέρεα, κατὰ κατὰ ἀνθρώπων, l'autre πρὸς Νέτρου, ἀθανάτων ἐδός. (*Od.* XIII, 110, 112) : « et hoc est quod Homeri divina prudentia in antri Ithacesii descriptione significat » (Macr., *op. cit.* I, 12, 3; cf. Porph., *op. cit.* 23).

S'il est vrai, comme l'affirmait Empédocle (v. p. 441) que le tropique du solstice d'été doit être considéré comme étant la droite et celui du solstice d'hiver comme étant la gauche, δεξιὰ μὲν τὰ κατὰ τὸν θερινὸν προσηκόν, ἀριστερὰ δὲ τὰ κατὰ τὸν χειμερινόν, des deux phases de la révolution annuelle du soleil décrivant l'Ecliptique, celle qui évolue du signe du Cancer au signe du Capricorne s'effectue de droite à gauche et par conséquent la *descente* s'effectue à gauche; mais celle qui évolue du signe du Capricorne au signe du Cancer s'opère de gauche à droite et par conséquent la *montée* s'opère à droite : déductions tout à fait conformes à la réalité, comme le montrent les fig. 66 et 67, p. 444.

Or, au X^e livre de sa *République*, relatant la vision d'Er l'Arménien, Platon raconte qu'après leur jugement, les justes recevaient l'ordre « de prendre à droite la route qui montait dans le ciel, en portant par-devant un écriteau où était relaté leur jugement, et aux criminels de prendre à gauche la route descendante, portant eux aussi, mais par-derrière, un écriteau où étaient marquées toutes leurs actions », ... τοὺς μὲν δίκαιους... πορεύεσθαι τὴν εἰς δεξιάν τε καὶ ἄνω διὰ τοῦ οὐρανοῦ, σημεῖα περιάψαντας τῶν δεδικασμένων ἐν τῷ πρόσθεν, τοὺς δὲ ἀδίκους τὴν εἰς ἀριστεράν τε καὶ κάτω, ἔχοντας καὶ τούτους ἐν τῷ ὀπίσθεν σημεῖα πάντων ὧν ἔπραξαν (Plat., *Républ.* X, 614 c). Est-il besoin de faire observer comme, dans ce texte, la détermination à droite vers le haut par devant d'une part, à gauche vers le bas par derrière d'autre part dénonce, par le procédé même, une conception nettement pythagoricienne ? — Lorsque ton âme aura quitté la lumière du jour, lit-on dans

une inscription ancienne d'inspiration identique, prends à droite, comme doit le faire tout homme avisé... A gauche est une source près d'un cyprès blanc : garde-toi d'en approcher. (1) ».

Le chemin de montée, à droite, et le chemin de descente, à gauche, ne sont pourtant en réalité qu'un seul et même chemin, ἑὸς δὲ ἔνα καὶ τὸ αὐτὸ καὶ ἀντί (2). Ce sont les deux aspects opposés d'un seul et même circuit, l'Ecliptique, que décrit le soleil en associant simultanément en lui deux mouvements de sens contraire, le mouvement diurne qui est à droite et le mouvement propre qui est à gauche : double phase d'un courant unique, l'une ascendante, de construction et de vie, l'autre descendante, de destruction et de mort, dominées l'une et l'autre et intégrées dans l'ordre universel par la révolution de la sphère extérieure, celle du ciel des fixes. Telle est en somme la doctrine professée par Aristote lui-même. « Il a été démontré, dit-il (3), qu'il existe un mouvement local perpétuel; cela posé, il en résulte nécessairement que la génération sera, elle aussi, perpétuelle... Nous supposons, conformément à ce qui a été démontré, qu'une alternative éternelle de génération et de corruption convienne à la nature des choses; nous disons en outre que le mouvement local est la cause de la génération et de la corruption. Dès lors il est évident que, s'il existait un seul mouvement local, la génération et la corruption, qui sont opposées l'une à l'autre, ne pourraient être toutes deux produites par ce mouvement; car ce qui est toujours le même et se comporte toujours de la même manière, doit naturellement produire toujours la même chose : il y aurait ou bien toujours génération ou bien toujours corruption. Il convient donc qu'il y ait un certain nombre de mouvements locaux et que ces

(1) *Inscript. grecq. sicil. et ital.*, 638, dans *Bull. correspond. hellén.*, 1893, p. 177. — Voy. DECHARME, *Crit. des trad. relig. gr.*, 1904, p. 205.

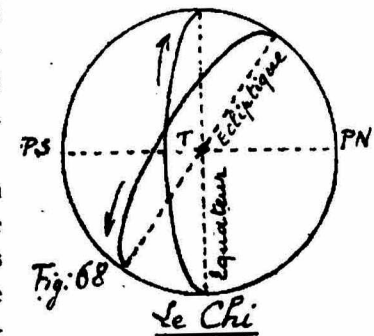
(2) Frag. 60, DIELS, *Die fragmente der Vorsokratiker*, Berlin, 1903. — Voy. DIÈS, *Le cycle mystique*, Paris, 1909, p. 84.

(3) ARIST. *De generatione et corruptio*, II, 10, éd. Bekker, I, p. 236, col. a.

mouvements différent les uns des autres *par le sens* ou par la vitesse, car aux effets contraires il faut des causes contraires. Aussi, la première circulation [celle des étoiles fixes] ne sera-t-elle point la cause de la génération et de la corruption; cette cause se trouvera dans le mouvement suivant l'Ecliptique. Ce dernier, en effet, est à la fois perpétuel et composé de deux mouvements « contraires, le mouvement diurne et le mouvement propre de l'astre suivant l'Ecliptique (1). » S'il faut que la génération et la corruption soient perpétuelles, il faut aussi que quelque chose se meuve d'un mouvement local perpétuel... mais il faut que ce quelque chose se meuve de deux mouvements, afin qu'il ne se produise pas seulement l'une de ces deux transformations. Le mouvement diurne de l'Univers sera donc la cause de continuité, tandis que l'obliquité de l'Ecliptique produira alternativement l'apparition et la disparition... ».

Dans cet exposé d'Aristote, P. Duhem (*l. c.*) reconnaît l'influence des idées exprimées par Platon dans le *Timée*. Platon, lui aussi, opposait l'un à l'autre les deux grands mouvements du Ciel : le premier de ces mouvements, la rotation diurne, lui apparaissait comme un principe d'unité, le mouvement de l'essence de l'identique, τῆς ταύτης φύσεως πορὰ; le second, le mouvement des astres errants suivant l'Ecliptique, lui semblait un principe de diversité, le mouvement de l'essence du différent, τῆς ἑτέρου φύσεως πορὰ. Pour Aristote, le principe d'unité devient un principe de perpétuité; le principe de diversité devient un principe de génération et de corruption.

D'après le *Timée*, l'artisan divin qui construit le Monde ayant, par le mélange des deux essences de l'identique et du différent, créé une troi-



(1) C'est ainsi que DUHEM (*op. cit.*, p. 163) précise la pensée d'Aristote, en la commentant.

de Chios n'aurait fait ensuite que s'approprier, *Πυθαγόρας πρῶτος ἐπιννοήσαντι λέγεται τὴν λέξωσιν τοῦ ᾠδισκοῦ κύκλου ἔχοντα Οἰνωπίδης ὁ Χίος ἐπινόειαν ὡς ἰδίαν σφραγίσσεται* (Stob., *Ecl.* I, 23, 3) (1).

Ainsi les deux principaux mouvements qui régissent notre univers se présentent réellement, l'un, le mouvement diurne suivant l'Equateur, comme l'archétype de « droiterie » avec sa rectitude et sa régularité parfaite, l'autre, le mouvement planétaire suivant l'Ecliptique, comme l'archétype de « gaucherie », avec son incessante déviation et sa tendance constante à l'irrégularité.

Toutefois, aux écarts du cours solaire de part et d'autre de l'Equateur, les points solsticiaux marquent les limites extrêmes, qui sont infranchissables : une loi impérieuse et inéluctable ramène toujours à l'Equateur, avec le soleil, les astres errants qui s'en étaient éloignés. « Le soleil, disait Héraclite, ne franchira pas les limites qui lui sont fixées ; autrement, les Erinyes, auxiliaires de Diké, sauraient le trou-

(1) C'est probablement en considération de la marche oblique du soleil qu'Apollon reçut le surnom de *Λοξίας*. « L'Oblique » (HÉROD., I, 91 ; ESCH., *Eumén.*, 19 ; SOPH., *Céd.-Roi*, 410 ; ARISTOPH., *Plut.*, 8, etc.). MNÉSIMACHOS, dans sa comédie d'*Alcméon*, faisait dire à l'un de ses personnages : « A la manière pythagoricienne, offrons un sacrifice au Dieu-Oblique », ὡς Πυθαγορίστῃ θύομεν τῷ Λοξίᾳ (ap. DIOG.-LAERT., VIII, 20). — Par une méthode analogue à celle de Philolaos, Cénopide de Chios, géomètre qui vécut sans doute peu après Anaxagore (v. PROCLUS, in *Eucl.*, 65, 21, d'apr. Eudème ; PSEUDO-PLAT., *Erast.*, 132 a ; DIOG., IX, 41), expliquait le surnom d'Apollon *Loxias* en le rapportant au cercle de l'Ecliptique. — D'après DECHARME, *Critique des trad. relig. chez les Grecs*, 1904, p. 329 sqq., l'emploi de ce surnom n'aurait été fait que par les stoïciens. Pour M. A. RIVAUD (*Le problème du devenir et la notion de la matière dans la philos. gr.*, Paris, 1906, p. 213) « c'est peut-être d'Cénopide que viennent les spéculations relatives au rôle du cercle de l'Ecliptique, régulateur de l'ordre des générations... Par des spéculations subtiles, il montrait que la disposition de l'Ecliptique rend compte de l'irrégularité apparente du changement : théorie importante qui reparait chez Platon et Aristote, à qui elle sert à expliquer l'ordre des naissances et des morts. » A ce sujet, M. A. RIVAUD renvoie à THÉON DE SMYRNE, II, 12, 2 ; DIOD., I, 98, 2 ; MACR., *Sal.*, I, 17, 31 et saepe.

ver » (ap. Plutarque, *De l'exil*, 11). — Les Pythagoriciens enseignaient que la Nécessité enveloppe de toutes parts le Monde, *Πυθαγόρας ἀνάγκην ἔχει περιεσθῆναι τῷ κόσμῳ* (ap. Plut., *Plac.* I, 25, 2 ; Stobée, *Ecl.* I, 158 ; Galien, c. 10, p. 261) (1). S'inspirant sans aucun doute de leur doctrine, Platon, dans son mythe fameux du X^e livre de la *République*, plaçant au centre du Monde Anankê, portant sur ses genoux le grand fuseau cosmique dont la rotation déterminait celle de toutes les sphères (*Républ.* X, 616 c, 617 a et b) ; et les filles d'Anankê, les Moires, au nombre de trois, vêtues de blanc et assises en cercle à intervalles égaux, assuraient la continuité du mouvement universel, dans le sens préétabli par le Créateur pour les diverses sphères, à droite pour l'ensemble des fixes, à gauche pour le système des errants : Clotho, de la main droite, faisait tourner le cercle extérieur ; Atropos, de la main gauche, faisait tourner les cercles intérieurs, et Lachésis, de l'une et de l'autre main, faisait tourner l'un, puis les autres, alternativement (617 b et c).

Avec une telle organisation, l'Univers n'est certes livré ni à un hasard aveugle, ni à une anarchie sans frein ; mais une force intelligente et juste, qui s'identifie avec la loi naturelle, y maintient constamment l'équilibre et l'harmonie et, dans le Monde, grâce à elle, l'ordre ne peut manquer de prévaloir contre le désordre. — « Au début du *Timée*, note M. A. RIVAUD (*Le problème du devenir*, p. 352), nous trouvons une allusion à la *ῥύσις ἀταξίας*... Au X^e livre des *Lois* (896 d, 897 b, 898 c et d), ce principe de désordre est devenu à son tour une âme. Le monde appartient à deux âmes, l'une bonne, l'autre mauvaise, qui le gouvernent tour à tour. En l'âme mauvaise se concentre, se fixe tout ce qui dans l'Univers s'oppose à l'ordre, à la régularité, à la beauté, aux principes dont l'union, dans le *Phédo*, constitue le bien. »

(1) C'est dans le même sens que JAMBLIQUE écrit (*Theologum. arithm.*, p. 61) : τὴν ἀνάγκην οἱ θεολόγοι τῇ τοῦ παντὸς οὐρανοῦ ἐξωτατῇ ἀντιγινώσκουσιν.

L'âme mauvaise, principe de désordre, ne saurait se concevoir que dans l'essence de diversité qui tend à gauche, par la route oblique et tortueuse des errants, vers les régions inférieures des ténèbres et de la mort. Mais l'âme bonne, principe d'ordre, réside en l'essence d'identité qui, toute divine, évolue à droite, avec une rectitude et une régularité absolue, dans les hauteurs sereines de la lumière et de la vie. Aussi, voulant faire œuvre bonne et non mauvaise, est-ce au mouvement à droite, celui de l'essence d'identité, et donc au grand mouvement d'ensemble du ciel des fixes, que Dieu a donné la puissance dominatrice (ζωάτης) et l'éminent privilège d'être la tête (κεφαλῇ) des mouvements, pour commander souverainement (δεσποτέον) à tout ce qui existe, rien de ce qui est n'échappant à ses lois (*Timée*, 44 d, ed. Rivaud).

Dans cette conception du Monde soumis à l'impérieuse nécessité de la loi morale, il est remarquable que les critères qui servent à la discrimination du Bien et du Mal sont précisément les principes qui servent à la détermination des mouvements en sens inverse dont le Monde est animé. Ainsi la droite, avec sa tendance vers le haut par-devant, se trouve être le critère du Bien, et la gauche, avec sa tendance vers le bas par derrière, se présente comme le critère du Mal. Après le jugement qui vient de les séparer en deux groupes, Platon nous montre en effet d'un côté les justes qui prennent à droite la route montante, avec le libellé de leur justification par-devant, et d'un autre côté les criminels qui prennent à gauche la route descendante, avec le libellé de leur condamnation par-dérrière (*Républ.* X, 614 c).

On n'a pas manqué de reconnaître dans ce passage (1) une influence orphique ou pythagoricienne. Un témoignage fort explicite d'Aristote ne permet aucun doute à ce sujet : « Les Pythagoriciens appelaient bon ce qui est à droite, en haut, en avant, et mauvais ce qui est à gauche, en bas, en arrière, ainsi qu'Aristote lui-même l'a rapporté dans son recueil des

(1) Voir Em. CHAMBRY, éd. de *La République de Platon* (coll. des Belles-Lettres), p. 113, *ad loc.*

doctrines pythagoriciennes... ». τὸ οὖν δεξιὸν καὶ ἄνω καὶ ὑπερσθενὲς ἀγαθὸν ἐκάλουν. τὸ δὲ ἀριστερὸν καὶ κάτω καὶ ὑποσθενὲς κακὸν ἔλεγον. ὡς αὐτοὶ Ἀριστοτέλης ἐπὶ τῆς ἐν τῇ τῶν Πυθαγορείων ἀρεσκόντων συναγωγῇ (1).

Simplicius, en nous transmettant ce précieux témoignage (2), fait observer qu'avant tout c'est à la droite et à la gauche que s'attachent l'idée du Bien et celle du Mal : au haut et au bas, à l'avant et à l'arrière aussi sans doute, mais subsidiairement, quand ces éléments de détermination se présentent avec la droite et la gauche, non pas toutefois quand ils se présentent seuls, sans la droite ni la gauche... τῶν τοιαύτων οὖν σχέσεων τὸ δεξιὸν καὶ ἀριστερὸν παρέχεται <οἱ Πυθαγορεῖς>, ἅμα μὲν ὅτι τὸ ἀγαθὸν καὶ τὸ κακὸν ἐνδείκνυται ταῦτα : δεξιὸν γάρ οὖν οὖσιν καὶ δεξιὸν πύργῳ λέγομεν τὰς ἀγαθὰς ἐκτείνοντες καὶ κατὰ τὰς ἐναντίας : ἅμα δὲ ὅτι, ἐν οἷς μὲν τὸ δεξιὸν καὶ ἀριστερὸν ἔστιν, ἐν ταύταις καὶ τὸ ἄνω καὶ τὸ κάτω καὶ τὸ ὑπερσθενὲς καὶ τὸ ὑποσθενὲς, ὡς ὁ Ἀριστοτέλης διώρισεν, οὐ μόνον ἀνάγκη (Simplic., *l. cit.*).

Cette valeur idéale, bonne ou mauvaise, inhérente à la droite et à la gauche, c'est évidemment l'Essence, dont elles représentent respectivement la tendance, qui la leur confère, en les investissant de ses caractères propres.

Représentant la tendance de l'Essence d'identité, la droite, comme cette Essence même, est divine. A ce titre, la droite jouit d'une absolue prééminence : à elle sont dus tous les honneurs, à elle conviennent toutes les dignités, à elle appartiennent toutes les prérogatives. La noblesse de sa nature lui assigne l'élévation aux suprêmes hauteurs et elle ne saurait déchoir. Par sa rectitude — car elle est la droiture même — elle se présente comme la règle par excellence, la norme unique et nécessaire de l'ordre qui s'impose à toute créature. Ayant la puissance, elle est dominatrice et souveraine. Ayant la plénitude de la vie, elle est éminemment agissante et créatrice. Comme elle procède de la source du Bien, elle ne peut qu'être favorable et procurer le bonheur.

(1) ARIST., fragm. 195, 1513 a, 24 sqq.

(2) In Arist. *de caelo* comment. II, 284 b, 6; éd. Heiberg, p. 386.

Représentant la tendance inverse, celle de l'Essence de diversité, la gauche est inférieure de nature, de dignité, de droits. En soi, l'Essence de diversité n'est sans doute pas mauvaise, puisqu'elle émane de la surabondance de la vie divine; mais elle est faite d'une réalité moins pure, plus grossière et en elle existe cette tendance au dérèglement qu'est précisément la gauche. Tandis que la droite noblement s'élève vers les hauteurs, la gauche incline vers ce qui est bas et, de ce fait, apparaît comme marquée de déchéance; elle ne mérite par conséquent ni déférence ni considération. Oblique et tortueuse en ses voies, rebelle à l'ordre établi que, de son propre mouvement, elle prend continuellement à contre-sens, elle ferait œuvre perverse d'égarement et de désordre, si elle n'était réduite à l'impuissance et soumise, par contrainte, à une obéissance passive à la norme. Serve, vouée comme telle à un destin misérable, elle ne présente rien que de fâcheux et ne peut comporter que malheur.

Tels sont les caractères naturellement conférés à la droite et à la gauche par les deux Essences, l'une incréée et immortelle, l'autre créée et mortelle, dont elles représentent les tendances opposées et qui, par leur ensemble, constituent l'universalité des êtres. En attribuant à la droite et à la gauche, en tant que principes de détermination du mouvement de l'Univers, le rôle de critères par lesquels se discernent infailliblement le Bien et le Mal, le pythagorisme a donc vu dans la loi morale l'expression, intelligible à tous, de l'ordre rationnel qui règne dans la création et qui s'impose en même temps et avec la même nécessité impérieuse, étant la loi fondamentale de la vie, à toute existence de quelque nature qu'elle soit, matérielle ou immatérielle : doctrine d'une singulière grandeur, qui conçoit les tendances morales évoluant en harmonie avec la gravitation universelle, et une norme identique régissant à la fois le monde des astres et celui des âmes, dans l'unité du macrocosme constitué par le grand Tout (1).

(1) La croyance pythagoricienne à un ordre universel qui régit, sous une même et unique loi, à la fois le monde des astres et celui

Véritable univers en raccourci avec sa double nature et le dualisme de ses tendances innées, conscient de son humble condition d'asservi à une loi supérieure, mais aussi de son éminente fonction au centre même de la création, l'homme a été instinctivement porté, par le sentiment du divin qui vibre dans le tréfonds de son être, à réaliser en son microcosme l'ordre nécessaire dont la création lui présente le modèle parfait (1). En lui-même, comme dans le Monde, il

des âmes, est attestée par le passage suivant du *Gorgias* de Platon : « Les sages, ô Kalliklès, — ces sages, précise la scholie, ce sont les Pythagoriciens — disent que l'amitié, l'ordre, la raison et la justice tiennent ensemble le ciel et la terre, les dieux et les hommes : voilà pourquoi ils appellent cet ensemble le Cosmos, c'est-à-dire le bon ordre. » (PLATON, *Gorgias*, 508 A). — C'est que, aux yeux des Pythagoriciens, la vie est partout diffusée dans la création et il y a entre tous les êtres une parenté (συγγένεια) fondée sur la communauté (κοινωνία) de leur participation à un élément divin qui est la source de toute vie. Cette grandiose théorie de la « parenté de tout ce qui vit » a été signalée par G. MÉAUTIS (*Recherches sur le Pythagorisme*, 1922, p. 42-43), dans un document d'inspiration pythagoricienne que nous a conservé DIOGÈNE LAËRCE (VIII, 27) : ἤλυν τε καὶ σιλήνην καὶ τοὺς ἑλλοὺς ἀστέρας εἶναι θεοὺς ἐπικρατεῖν γὰρ τὸ θερμὸν ἐν αὐτοῖς, ὅπερ ἐστὶ ζωὴς αἰτίον... καὶ ἀνθρώποις εἶναι πρὸς θεοὺς συγγένειαν, κατὰ τὸ μίττειν ἀνθρώπων θερμὸν διὸ καὶ προνοεῖσθαι τὸν θεὸν ἡμῶν. — Cf. PORPHYRE, *De vita Pyth.*, 19 : ὅτι πάντα τὰ γινόμενα ἐμψυχα ὁμογενῆ δεῖ νομίζειν. — SÉNÈQUE, *Ep.*, 108, 17 : « ut Pythagoras omnium inter omnia cognationem esse ducebat ». — SEXTUS EMPIRICUS, *Adv. Math.*, IX, 127 : οἱ μὲν οὖν περὶ τὸν Πυθαγόραν... φασὶ μὴ μόνον ἡμῖν πρὸς ἀλλήλους καὶ πρὸς τοὺς θεοὺς εἶναι τινα κοινωνίαν, ἀλλὰ καὶ πρὸς τὰ ἄλογα τῶν ζώων... Et l'auteur ajoute que c'est pour cette raison que les Pythagoriciens s'abstenaient de se nourrir de la chair des animaux. — Sur la théorie de la parenté des âmes et des astres tirée de l'identité de leurs mouvements, d'après le *Timée* de Platon, voir L. ROUGIER, *L'origine astronom. de la croy. pythagoric. en l'immortalité des âmes*, 1933, p. 68, sqq.

(1) Une preuve manifeste que l'organisme vivant ou microcosme était dans l'antiquité conçu à l'image de l'organisme universel ou macrocosme nous est fournie par l'haruspicine, science augurale qui avait spécialement pour objet l'examen divinatoire des viscères des animaux sacrifiés. L'haruspicine, elle aussi, était dominée par la théorie du temple. Elle portait principalement sur le foie où les Étrusques comme les Babyloniens plaçaient le siège de la vie. On a découvert des foies divinatoires de terre cuite en Chaldée et en Asie-Mineure (dans l'ancien royaume hittite), on en a trouvé un de bronze, à Plaisance, tous de forme schématique semblable

aura voulu que le Bien l'emporte sur le Mal, le divin sur le profane, la vie sur la mort; et c'est pourquoi en lui-même, comme dans le Monde, il aura délibérément donné la prédominance à la droite sur la gauche. Ce faisant — et sans doute le fit-il dès qu'il eut conscience et de lui-même et du Monde, c'est-à-dire dès qu'il fut — l'homme attestait sa supériorité morale entre les créatures et sa foi en un sublime idéal. Il fallait vraiment une origine aussi lointaine, une cause aussi profonde pour rendre compte du fait, remarqué par les philosophes (1), que la distinction du droit et du gauche avec la notion de la prééminence du droit sur le gauche est une des pièces essentielles de notre armature intellectuelle. Il y a dans ce fait une énigme, l'une des plus graves que la philosophie ait à résoudre. La doctrine pythagoricienne en suggère une solution qui semble adéquate et de nature à entraîner une adhésion sans réserve, si le problème ne se

et couverts d'inscriptions (voir dans NOGARA, *Li Etruschi e la loro civiltà*, 1933, des reproductions du foie babylonien et du foie de Plaisance, fig. 101-106.) Ils sont divisés en deux lobes. La zone qui entoure les deux lobes est divisée en 16 espaces rectangulaires, comme le temple céleste (voir plus haut, p. 395, note 4) et sur chacun d'eux est inscrit le nom d'une divinité. — « Le sacrifice établissant une communion entre la vie de l'animal sacrifié et la vie des divinités célestes qui prenaient possession de son corps (cf. LUCAIN, I, 633; PROPERCE, V, 1, 104), les parties du foie étaient censées correspondre aux parties du ciel, et les régions que les diverses catégories de dieux habitaient dans le ciel étaient localisées de même dans le foie. L'animal et spécialement le foie était ainsi transformé en un temple où les diverses influences divines et célestes se trouvaient localisées. Nous sommes là en pleine astrobiologie et nous avons affaire à une de ces applications les plus saisissantes de la théorie médicale qui, dans les pays hellénistiques orientalisés, a fait correspondre l'ordre et la vie du « microcosme », c'est-à-dire de l'organisme vivant, à l'ordre et à la vie du « macrocosme », c'est-à-dire de l'univers, de l'organisme universel. » (R. BERTHELOT, *L'astrobiologie et la pensée de l'Asie*, dans la *Revue de Métaphysique et de Morale*, 1937, p. 567). — Sur le parallélisme entre le microcosme et le macrocosme dans le *Timée* de Platon, voir L. ROUGIER, *L'origine astronomique de la croyance pythagoricienne en l'immortalité des âmes*, p. 68 sqq.

(1) Voir HAMELIN, *Essai sur les éléments principaux de la représentation*, p. 76.

compliquait d'une question physiologique, troublante et obscure, celle de l'asymétrie congénitale de l'organisme humain.

Les anatomistes ont depuis longtemps constaté certaines différences de structure entre les deux moitiés de l'organisme humain (1) : la répartition des viscères dans la cage thoracique et dans la cavité abdominale, le volume et la vigueur du système musculaire, la sensibilité et la puissance motrice du système nerveux, le développement de l'ossature spécialement dans la partie supérieure du squelette présentent des inégalités notables entre le côté droit et le côté gauche, en sorte que notre corps se trouve être normalement asymétrique par constitution. Ces inégalités n'apparaissent pas nécessairement dès la naissance; elles ne se dessinent que chez l'adulte et s'accroissent avec l'âge, mais nous venons au monde avec une prédisposition au développement asymétrique dans un sens ou dans l'autre, à la droiterie par consé-

(1) Sur l'asymétrie de structure de l'organisme humain, en rapport avec la droiterie et la gaucherie, voir F. W. THEYLE, *Gewichts Bestimmungen zur Entwicklung des Muskelsystems* (dans *Nova Acta Academica*, Halle, 1884, p. 20 sqq.); JOBERT, *Les gauchers comparés aux droitiers au point de vue anthropologique et médico-légal* (thèse prés. à la Faculté de Médecine de Lyon, 1885); C. HASSE, *Ueber Gesichtasymmetrien* (dans *Archiv für Anatomie und Gesichtasymmetrie*, Leipzig, 1887, p. 123 sqq.; *Anatomische Abteilung*); H. MATIEGKA, *Ueber Asymmetrie der Extremitäten, am Osteologischen Material geprüft* (*Prager medicinische Wochenschrift*, 22 novembre 1893); LANGSTRIN, *Zur Kenntniss der Rechts und Linkshändigkeit*, (*Deut. med. Wochenschrift*, 1900, p. 513 sqq.); STIER, *Untersuch. Ueber Linkshändigkeit*, Iena, 1911; J. HERBER, *Essai d'une théorie clinique de la droiterie* (Mém. prés. à l'Académie de Médecine, 12 nov. 1912); RÉGNAULT, *Pourquoi on est droitier* (dans la *Revue scientifique*, 23 juin 1914).

Pour l'exposé et la discussion des diverses hypothèses émises afin d'expliquer la droiterie et la gaucherie, voir J. J. VAN BIERVLIET, *L'homme droit et l'homme gauche* (dans la *Revue philosophique*, 1899, p. 113-143, 276-296 et 371-389); DANIEL WILSON, *Left handedness*, Londres, 1891, p. 149 sqq.; J. JACOBSON, *Onz Rechts-handigheid*, Amsterdam, 1892, p. 22 sqq.; J. JACKSON, *Ambidexterity*, Londres, 1905, p. 41 sqq.; JOS. IOTYKO, *Théorie psychophysique de la droiterie* (dans la *Revue philosophique*, 1916, t. I, p. 516 sqq. et t. II, p. 65 sqq.).

quent ou à la gaucherie. Or la plupart des hommes, 98 p. cent d'après Van Biervliet (1), sont droitiers; très peu, 2 p. cent seulement, d'après le même auteur, sont gauchers. Aussi peut-on dire que la droiterie est physiologiquement normale chez l'homme, et la gaucherie, anormale. La Vénus de Milo est un type idéal de beauté normale : elle est droitère (2). Par contre, grande est la proportion des gauchers parmi les enfants anormaux, de même que chez les femmes et les hommes criminels, et la gaucherie est tenue, du point de vue clinique, pour « une inversion psycho-motrice et parfois viscérale, un renversement morbide, une vraie asymétrie dans le sens pathologique, comparable aux stigmates (3) ».

Toutes les recherches entreprises pour expliquer l'origine de la droiterie et de la gaucherie montrent surabondamment qu'il s'agit là d'un phénomène essentiellement primitif. Parmi les hypothèses émises, les unes — ce sont les plus nombreuses — voient l'origine du phénomène dans l'organisme même, mais ne s'accordent pas sur la cause organique déterminante : c'est, pour Dareste, la position de l'embryon dans l'utérus (4), pour Chudleigh, une distribution inégale et par suite une pression unilatérale du sang dans le corps; pour Hyrtl, la disposition des grosses artères qui naissent de l'aorte; pour Buchanan, la préoccupation instinctive et inconsciente du maintien de l'équilibre, résultant de l'inégale répartition des viscères; pour Herber, la loi du moindre effort pour éviter la fatigue du cœur; pour Gratiolet et Broca, la prédominance, en raison sans doute d'une meilleure irrigation sanguine, de l'hémisphère cérébral qui est le centre d'innervation (5).

(1) VAN BIERVLIET, *op. cit.*, p. 140.

(2) C. HASSE, *op. cit.*, p. 123. — VAN BIERVLIET, *op. cit.*, p. 121.

(3) IOTYKO, *op. cit.*, II, p. 65. — Cf. LOMBROSO, *Left-handedness*, dans *North American Review*, 1903, p. 444.

(4) C'est aussi l'opinion vers laquelle penche VAN BIERVLIET, *op. cit.*, pp. 385-386.

(5) Ces brèves indications sont extraites de l'exposé de J. IOTYKO, *op. cit.*, p. 529-533.

De toutes ces hypothèses, la seule qui semble avoir résisté à l'épreuve des faits est celle qui rattache la prépondérance de la main droite au développement plus considérable du cerveau gauche où s'innervent les muscles du côté droit; comme disait Broca, « nous sommes droitiers de la main, parce que nous sommes gauchers du cerveau ». Encore a-t-on justement fait observer (1) que le développement plus considérable du cerveau gauche pourrait bien être, non la cause, mais plutôt l'effet de la droiterie; car un organe se développe par l'exercice et l'activité plus grande de la main droite, exigeant un travail plus intense des centres nerveux gauches, a nécessairement pour effet d'en favoriser le développement.

En raison de la difficulté que l'on éprouve à assigner à l'asymétrie une cause organique certaine et adéquate, en considération aussi du fait que les animaux les plus voisins de l'homme sont ambidextres (2), quelques auteurs pensent que ce n'est pas dans l'anatomie qu'il faut chercher l'origine de la tendance à peu près générale des hommes à la droiterie, mais exclusivement dans des conditions extérieures à l'organisme (3). S'il en est ainsi, on doit admettre qu'au commencement existaient « des types humains parfaitement symétriques... La grande majorité de ces types symétriques, guidés par des idées philosophiques ou religieuses ou esthétiques, a préféré la main et le côté droits et les a systématiquement développés; comme conséquence s'est produit le développement plus considérable de l'œil droit, de l'oreille droite, etc. Ainsi s'est formé petit à petit le type de l'homme droit. L'usage, persistant en vertu des idées transmises d'abord, et plus tard l'hérédité, déterminant une prédominance congénitale, ont créé le droitier. Par usage continu et transmission héréditaire, ce type dut nécessairement se ren-

(1) La remarque a été faite par HERTZ (p. 554) dans une étude que nous analyserons plus longuement tout à l'heure.

(2) ROLLET, *La taille des grands singes* (*Revue scientifique*, 1889, p. 198). — JACKSON, *op. cit.*, p. 27.

(3) JACOBS, *op. cit.*, pp. 30, 33.

forcer de plus en plus et devenir de siècle en siècle plus caractéristique (1) ».

Mais comment dans cette hypothèse expliquer, en face du droitier traditionnel, le cas du gaucher, descendant également d'une série de droitiers, qui exerce de préférence sa main gauche et, par ce simple exercice, enraye toute l'influence de l'hérédité au point de devenir « un type d'homme rigoureusement et mathématiquement opposable au premier (2) » ? De plus, comment se fait-il que, malgré la coercition parfois cruelle que la société leur impose dès l'enfance (3), les gauchers gardent toute leur vie une préférence instinctive pour l'usage de la main gauche (4) ? Il faudrait bien aussi qu'à la même époque où la majorité des hommes symétriques commençait à se déformer et à créer le type de plus en plus marqué de l'homme droit, une minorité, préférant la main et le côté gauches, commençait à créer, par l'exercice constant et l'hérédité, le type de plus en plus accusé de l'homme gauche, de manière que la somme des exercices faits par les deux espèces d'hommes soit à l'heure actuelle tout à fait égale (5). On conçoit difficilement, étant donné la sévérité des entraves sociales qui lui furent imposées, que la gaucherie ait pu parvenir à une telle parité d'efficacité.

Une autre théorie, exposée par Hertz dans une remarquable étude sur la polarité religieuse (6), sans méconnaître l'existence de tendances organiques à l'asymétrie, affirme que ces tendances, quelle que puisse en être la cause, sont manifestement insuffisantes à elles seules pour rendre compte du privilège exclusif dont jouit la main droite et du véritable

(1) VAN BIERVLIET, *op. cit.*, pp. 383-384.

(2) VAN BIERVLIET, *op. cit.*, p. 383.

(3) D'après le Dr. JACOBS (*op. cit.*), dans les Indes Néerlandaises, les indigènes ligotent le bras gauche de leurs enfants pour les empêcher de s'en servir.

(4) C'est encore une remarque de HERTZ (p. 555). — « Aucun entraînement ne fera d'un gaucher un droitier », affirme VAN BIERVLIET (*op. cit.*, p. 386).

(5) VAN BIERVLIET, *op. cit.*, p. 384.

(6) HERTZ, *La prééminence de la main droite : étude sur la polarité religieuse* (*Revue philosophique*, 1909, pp. 553-580).

interdit qui pèse sur la main gauche, l'un et l'autre d'institution sociale. Seule, en effet, la main droite est exercée et cultivée; la main gauche, au contraire, est comprimée, tenue dans l'inaction, méthodiquement entravée dans son développement. Par suite, l'homme est devenu un être unilatéral, une espèce d'hémiplégique ne pouvant se servir que d'un côté de son corps. La raison ne lui conseillait-elle pas, pour réaliser le plein épanouissement de ses facultés physiques, de chercher à corriger par l'éducation l'infirmité du membre que la nature avait le moins favorisé ? L'expérience démontre que, convenablement exercée et entraînée, la main gauche rend des services à peu près équivalents à ceux de la droite (1), et les méthodes de culture bimanuelle qui ont été appliquées depuis quelques années, particulièrement dans les écoles anglaises et américaines, ont donné déjà des résultats concluants (2). Si la main gauche est impuissante, c'est donc surtout parce qu'elle est délibérément négligée. La gaucherie est considérée comme une tare n'inspirant, dans une société fruste, que mépris et aversion (3), tandis que la droiterie se présente comme un idéal auquel chacun doit se conformer, sous peine de sanctions sévères. « Ainsi l'asymétrie organique est à la fois, chez l'homme, un fait et un idéal. L'anatomie rend compte du fait, dans la mesure où il résulte de la structure de l'organisme; mais, si avancée qu'on la suppose, elle est incapable d'expliquer l'origine et la raison d'être de l'idéal (4) ».

(1) Les gauchers, observe HERTZ (*op. cit.*, p. 556), deviennent généralement ambidextres, par rééducation, et se font remarquer par leur habileté : ils bénéficient de la dextérité congénitale de leur main gauche et de l'habileté acquise de leur droite.

(2) D'après JACKSON, *op. cit.*, p. 195 sqq.; LYNN, *Ambidextrous drawing*, Londres, 1900; OMER BUYSE, *Méthodes américaines d'éducation*, p. 145 sqq. — A ce propos, Hertz fait connaître qu'il existe en Angleterre depuis quelques années une *Ambidextral Culture Society*.

(3) Les sentiments qu'inspire un gaucher dans une société fruste sont comparés par HERTZ (*op. cit.*, p. 557) à ceux qu'inspire un non circoncis dans les pays où la circoncision fait loi.

(4) HERTZ, *op. cit.*, p. 557.

Après avoir fait observer que c'est sous une forme mystique, sous l'empire de croyances et d'émotions religieuses, que sont nés et ont grandi les idéaux qui, laïcisés, dominent encore aujourd'hui notre conduite (1), Hertz cherche dans « l'étude comparée des représentations collectives » l'explication du privilège exclusivement réservé à la main droite et du mystérieux interdit imposé à la main gauche. Or voici, sommairement, les constatations que cette étude, fort documentée, l'ont amené à faire : elles sont pour nous d'un intérêt considérable, car, s'il est vrai que, dans la pensée primitive, l'asymétrie humaine se présentait, avec des caractères identiques, exactement à l'image de l'asymétrie universelle, la question de la droiterie et de la gaucherie ne peut plus, contre nous, soulever d'objection, le fait et l'idéal se conciliant sous une loi commune.

Chez les peuples primitifs, la constitution du monde spirituel repose sur une opposition fondamentale : celle du divin, du sacré, du pur d'une part, et du démoniaque, du profane, de l'impur d'autre part ; en raison même de leur essence ou par la vertu de certains rites, les êtres et les choses vont se ranger, à des pôles symboliques opposés, dans l'une ou dans l'autre de ces deux catégories incompatibles, impénétrables l'une à l'autre, ayant chacune sa sphère spéciale d'activité, mais différant de pouvoir et de dignité, comme de caractère. C'est ainsi que, parmi les puissances surnaturelles, les unes s'exercent en harmonie avec la nature des choses : elles ont un caractère régulier et auguste qui inspire la vénération et la confiance ; les autres au contraire violent et troublent l'ordre universel et le respect qu'elles imposent est fait surtout d'aversion et de crainte (2).

(1) HERTZ, *op. cit.*, p. 558. — La plupart des faits ethnographiques sur lesquels s'appuie l'étude de Hertz proviennent des Maoris ou plus exactement de la tribu très primitive de Tuhoe dont les représentations ont été notées fidèlement par BARNES BEER dans ses articles publiés par les *Transactions of the New-Zeland Institute* et le *Journal of the Polynesian Society*.

(2) HERTZ, *op. cit.*, p. 558.

Le dualisme inhérent à la pensée des primitifs domine leur organisation sociale (1). Les deux moitiés ou phratries qui constituent la tribu s'opposent réciproquement comme le sacré et le profane : l'une, au sommet, est essentiellement noble, vouée aux œuvres supérieures et occupe la droite dans l'espace tribal ; l'autre, tout en bas, est vile, vaine aux besognes immondes et occupe la gauche (2).

La même conception préside à la répartition des individus suivant leur sexe : l'homme est sacré, la femme est profane. Le mâle représente la force active qui crée et préserve la vie ; la femelle représente la faiblesse impuissante et passive, apte seulement aux œuvres de sorcellerie et c'est de l'élément femelle que viennent tous les maux, la misère et la mort (3).

L'univers entier se partage en deux mondes contraires où s'affrontent, en une lutte perpétuelle, le divin principe du bien, de l'ordre, de la vie, et le principe démoniaque du mal, du désordre, de la mort. Durant le jour, s'exerce l'activité bienfaisante des êtres de lumière ; durant la nuit, se déchaîne la malfaisance des puissances de ténèbres. A l'Orient et au Midi, avec le soleil, la vie monte et rayonne ; à l'Occident et au Nord, elle descend et s'éteint. Là-haut, au ciel, c'est la demeure sacrée des dieux immortels ; ici-bas, sur terre, c'est la région profane des mortels, et plus bas encore, sous terre, le repaire des démons (4).

Partout domine le même dualisme. Comment le corps de l'homme, le microcosme, échapperait-il à la loi de polarité qui régit toutes choses ? « Une telle conception, déclare

(1) Sur la dichotomie sociale, HERTZ (p. 559) renvoie à Mc GREGG *Primitive numbers* (19 th. *Ann. Rep. Bur. of Amer. Ethn.*, p. 836 sqq., 845) ; à DURKHEIM et MAUSS, *De quelques formes primitives de classification* (dans *Année sociologique*, t. VI, p. 7 sqq.).

(2) Cette répartition des deux moitiés de la tribu, l'une à droite, l'autre à gauche, dans le camp, au cours des cérémonies etc., est attestée par DURKHEIM et MAUSS, *op. cit.*, p. 52 sqq. ; par SPENCER et GILLEN, *Northern Tribes of Central Australia*, pp. 28, 577.

(3) Proverbe maori. — HERTZ, *op. cit.*, p. 561.

(4) Cf. l'opposition grecque des divinités célestes et chthoniennes.

Hertz, ne serait pas seulement une inexplicable anomalie, elle ruinerait toute l'économie du monde spirituel; car l'homme est au centre de la création, c'est à lui de manipuler, pour les diriger au mieux, les forces redoutables qui font vivre et qui font mourir (1) ».

De fait, le dualisme foncier qui se manifeste dans l'univers se manifeste aussi dans l'homme; il divise son corps en deux parties opposées de nature et incompatibles de caractère : l'une, bonne et sacrée, la droite; l'autre, profane et mauvaise, la gauche. L'antithèse du bien et du mal s'aperçoit déjà, rien qu'au choix des vocables pour les désigner, l'une et l'autre : tandis que la dénomination de la droite se fait remarquer par la stabilité d'un vocable unique (2), auquel on semble s'être complu en raison de sa signification heureuse, au contraire pour désigner la gauche, on a eu recours à des termes instables, multiples (3), voire à des antiphrases (4), comme si les mots ne tardaient pas à être contaminés par la réalité à laquelle ils servaient de signes, ou comme si l'on évitait d'employer le mot propre par une sorte d'appréhension éprouvée à l'égard du côté « sinistre » (5). La même antithèse apparaît dans la signification donnée

(1) HERTZ, *op. cit.*, p. 562.

(2) C'est le rad. *deks-* qui se rencontre sous des formes diverses dans skr. *dāks-ina*, gr. *δεξιός*, lat. *dex-ter*, v. irl. *dess* (= celt. *deks-o-*), lituan. *desz-ine*, v. slav. *des-niŭ*, got. *taihš-wa* etc. : cf. WALDE, *Lateinisches Etymologisches Wörterbuch*, 2^e éd., Heidelberg, 1910, s. v. *dexter*; BOISACQ, *Dict. étym. de la langue grecque*, Paris et Heidelberg, 1907-1916, s. v. *δεξιός*, etc.

(3) Nous avons eu l'occasion de signaler plusieurs de ces formes différentes : gr. *λαίος* (lat. *laevus*), gr. *σκαίος* (lat. *scævus*), v. irl. *clé* (cf. lat. *clivus*), etc. (v. plus haut, p. 426-7). — Sur ces diverses dénominations de la gauche, v. O. SCHRADER, *Reallexikon der indogermanischen Altertumskunde*, 1901, s. vv. *Rechts und Links*; BRUGMANN, *Lateinische Etymologie* (dans *Rheinisches Museum*, t. XLIII, 1888, p. 309 sqq.).

(4) Par exemple, en grec *εὐνοῖος* et *ἀπιστερός*, en zend *vairyastara* (= « meilleur »), en v. h. all. *winistar* (de *wini*, « ami »), en arabe *aisar* (= « heureux »), etc. : v. WELHAUSEN, *Reste Arabischen Heidentums*, 2, p. 109.

(5) Il semble, dit M. MEILLET (*Quelques hypothèses sur des interdictions de vocabulaire dans les langues indo-européennes*

aux mots « droit » et « gauche » : le premier s'emploie pour exprimer des idées de force et de « dextérité », de « rectitude » intellectuelle et de bon sens, de norme juridique, de canon du bon et du beau, tandis que le second évoque des idées toutes contraires (1).

Mais c'est surtout dans leur application aux réalités diverses du monde humain que la droite et la gauche font voir la profonde opposition de leur nature et de leur valeur.

Dans la croyance populaire, sur notre droite plane la blanche figure d'un bon ange, mais un ange noir et mauvais tient notre gauche sous sa domination. La droite en effet est le côté des dieux, la gauche le côté des démons (2), et l'on se tourne vers la droite pour s'attirer la faveur des puissances célestes tutélaires (3), vers la gauche, pour écarter de soi la menace des puissances infernales toujours prêtes à nuire (4). Etant vouée aux dieux, la droite est sacrée et seule elle est digne d'exercer la plus noble des fonctions, celle du culte divin : c'est du pied droit que l'on entre dans le lieu saint, et de la main droite que l'on présente aux dieux l'oblation sacrée (5). Inversement, c'est du pied gauche que

p. 18 sqq.; v. dans *Linguistique historique et générale*, p. 281), qu'en parlant du côté gauche, on évitait de prononcer le mot propre et qu'on tendait à le remplacer par des mots divers, constamment renouvelés.

(1) HERTZ, *op. cit.*, p. 564.

(2) HERTZ renvoie là-dessus à VON MEYER, *Ueber den Ursprung von Rechts und Links*, dans *Verhandlungen der Berlin. Gesellsch. f. Anthrop.*, t. V, 1873, p. 26; GERHARD, *Ueber die Gottheiten der Etrusker*, p. 54 sqq.; POTT, *Die quinaire und vigesimale Zählmethode*, p. 260, et il rappelle que, chez les Grecs et les Romains, la droite est invoquée fréquemment dans les formules d'obsécration; cf. HORAT., *Ep.*, I, 7, 94 sqq. : quod te per genium dextramque deosque penates obsecro et obtestor. — Cf. SIRTU, *Die Gebärden der Griechen und Römer*, p. 29, n. 5.

(3) Cf. SCHRADER, *op. cit.*, s. v. *Cruss*; EJ. BOKHARI, *Les traditions islamiques* (trad. Houdas et Marçais), I, p. 153.

(4) Cf. PLATON, *Lois*, 4, 717 a : τοῖς ἁγίοις θεοῖς... ἀπιστερόν τινα ὀφείλουται τοῦ τῆς ἐσθλείας ἀναπύου τοῦ γένου.

(5) SIRTU, *op. cit.*, p. 51 (n. 2) et p. 88 sqq.; SIMPSON, *The Buddhist praying wheel*, p. 291.

l'on pénètre dans les lieux hantés par les djinns (1) et, s'il faut calmer les âmes des morts ou les puissances internes par l'offrande d'un présent, la main gauche est toute désignée pour ce sinistre contact (2). vouée aux démons, la gauche n'est pas seulement profane, elle est impure et ne saurait sans désordre grave servir qu'aux pratiques de sorcellerie, aux rites funéraires et, d'une façon générale, aux besognes immondes (3).

La noblesse de la droite et la bassesse de la gauche sont physiquement évoquées par des gestes rituels figurant le haut et le bas : les derviches tourneurs tiennent la main droite levée, paume au-dessus, pour recueillir les bénédictions célestes que la gauche, baissée vers la terre, transmet au monde inférieur (4). Chez les Indiens de l'Amérique du Nord, pour évoquer l'idée de « haut », la main droite est élevée au-dessus de la gauche, qui est tenue horizontale et immobile, tandis que l'idée de « bas » s'exprime en abaissant au-dessous de la droite « la main inférieure » (5). Les Pythagoriciens, au dire de Plutarque (6), quand ils croisaient les jambes, avaient soin de ne jamais mettre la gauche au-dessus de la droite.

Aussi la droite, de par sa prééminence, est tout naturellement à l'honneur, alors que la gauche est honnie et humiliée :

(1) LANE, *Modern Egyptians*, p. 308. — C'est par la porte gauche que les pécheurs sont expulsés de l'Eglise (MARTENE, *De antiquis Ecclesiae ritibus*, II, p. 82).

(2) D'après KRUIJT, *Het animisme in den Indischen Archipel*, pp. 259 et 380 (n. 1).

(3) HERTZ, *op. cit.*, pp. 570 et 573, avec nombr. référ. — Dans les rites funéraires et dans les exorcismes, c'est « à contre-sens » et en présentant la gauche qu'on accomplit le tour cérémoniel (SIMPSON, *op. cit.*, p. 75 sqq., 90 sqq., 183 sqq.; JAMIESON, *Etymological Dictionary of the Scottish language*, 2, s. v. *viddersinnis*). Les sorcières : « tentent la gauche au diable pour lui rendre hommage » (JAMIESON, l. c.).

(4) HERTZ, *op. cit.*, p. 566, d'apr. SIMPSON, *op. cit.*, p. 138.

(5) MALLERY, *Sign-language among the North-American Indians* (dans *Ann. Reports of the Bureau of Ethnology*, 1, p. 364). — HERTZ, *op. cit.*, p. 569.

(6) PLUTARQUE, *De vit. pud.*, 8.

liée : au jour du jugement, comme dans le mythe platonicien, les justes glorifiés montent au ciel à la droite du Christ, pendant qu'à sa gauche les réprouvés descendent aux enfers, couverts d'opprobre et de confusion (1). Avec le temps, la différence de dignité entre la droite et la gauche s'est beaucoup atténuée, et pourtant aujourd'hui encore les règles de l'étiquette, procédant directement du culte, nous l'ont avec un soin scrupuleux attribuer à nos hôtes la droite ou la gauche, selon le degré qu'ils occupent dans la hiérarchie sociale (2).

La droite n'est pas que le côté de la préséance, elle est également celui de la force active et de la vie : de la droite émanent et vers la droite convergent les influences vivifiantes et salutaires; par contre, la gauche est le côté de la faiblesse passive et de la mort : de la gauche ne proviennent et vers la gauche ne tendent que des influences déprimantes et léthifères (3). Voilà pourquoi la droite est la main de la lance, la main puissante de l'offensive; et la gauche, la main du bouclier, réduite par son impuissance à la défensive (4). On renforce l'organe faible et particulièrement menacé au moyen d'amulettes, tel cet anneau que nous portons toujours au

(1) Sur l'importance de la droite et de la gauche en iconographie chrétienne, v. DIDRON, *Histoire de Dieu*, p. 186, et MALE, *L'art religieux du XIII^e siècle en France*, p. 224 sqq., 229.

(2) HERTZ, *op. cit.*, pp. 572 et 573.

(3) HERTZ, *op. cit.*, p. 565. — Cf. DARMESTETER, *Zend-Avesta*, II, p. 129, n° 64.

(4) Certains auteurs (par ex. Carlyle cité par WILSON, *op. cit.*, p. 15; CUSHING, *Manual concepts*, dans *American Anthropologist*, t. V, 1892, p. 290) ont cherché dans le rôle différent des deux mains au combat, qui résulterait de la structure de l'organisme, l'origine des représentations sur la droite et la gauche. C'est, comme le fait remarquer HERTZ (*op. cit.*, pp. 574-575), prendre pour la cause ce qui n'est que l'effet. Hertz pense, avec DENIKER (*Races et peuples de la terre*, p. 316 sqq.) et SCHÜRZ (*Urgeschichte der Kultur*, p. 352 sqq.) que le bouclier dérive du bâton à parer, dont le maniement suppose une grande dextérité. Je suis porté à croire que l'usage du bouclier s'explique plutôt, comme l'emploi de l'amulette, en tant que moyen de défense passive du côté gauche, particulièrement faible et exposé.

quatrième doigt de la main gauche, au « doigt du charme », et qui à l'origine était destiné à nous préserver de la fascination (1). Le sang extrait du côté gauche fait mourir (2), mais la plaie d'où coula le sang qui régénère le monde est toujours figurée sur le flanc droit du Christ crucifié. Par un instinct pieux et pour ne boire à cette source prolane aucun germe de faiblesse, il y eut des saints qui au berceau refusaient obstinément le sein gauche de leur mère (3). Si, dans le même sens que le soleil, on tourne trois fois autour d'une personne ou d'un objet quelconque en lui présentant le côté droit, on épanche sur l'être ainsi enfermé dans un cercle magique l'énergie vitale et l'influence bienfaisante qui rayonnent de la droite et si, de la même façon, l'on tourne autour d'un objet sacré ou autour d'un lieu saint, l'on s'imprègne soi-même, par la droite, de la vertu qui réside en cet objet ou en ce lieu; procéder au rebours, en tournant à gauche et en présentant sa gauche, serait à la fois sacrilège et funeste (4).

Enfin — constatation importante entre toutes — la main droite est celle de la bonne foi (5), légalement habilitée pour

(1) HERTZ, *op. cit.*, p. 566. — Cf. art. *anulus et amuletum*, dans DAREMBERG et SAGLIO; sur le mot *scaevola* (de *scaevus*, « gauche ») qui signifie « charme protecteur », v. VALETON, *De modis auspicandi Romanorum*, dans *Mnemosyne*, t. XVII, p. 319. — Cf. HOFMANN, *Ueber den Verbolungs — und den Trauring*, dans *Sitzgsb. d. Akad. d. Wissensch. Wien, Ph. Hist. Cl.*, t. LXV, p. 850.

(2) HERTZ, *op. cit.*, p. 571, avec référ.

(3) USENER, *Götternamen*, p. 190-1.

(4) V. plus haut, pages 287-294. — Sur la *pradaḥshina* brahmanique et le *deasil* irlandais, voir GOMLET D'ALVIELLA, *Croyances, rites, institutions...*, Paris, Geuthner, 1911, t. I, p. 8 sqq., 14 sqq.; SIMPSON, *op. cit.*, pp. 75, 90, 183 sqq.; CALAND, *Een Indogermaansch Lustratie-Gebruik*, dans *Versl. en Mededeel. d. Kon. Akad. v. Wetensch., Afd. Letterk.*, IV, 2, et mon chapitre consacré à la valeur rituelle du tour à droite et du tour à gauche.

(5) Les Romains dédiaient la droite à la Bonne Foi; cf. la formule rapportée par Tite Live pour le serment : « Date dexteras fidei... » (T. LIVE, I, 58); sur la *manus* romaine, v. DAREMBERG et SAGLIO, s. v. *manus*, et SITTL, *op. cit.*, p. 129 sqq. — En arabe le serment porte le nom de *iamîn*, « la droite » : cf. WELI-HAUS, *op. cit.*, p. 186.

prêter serment et conclure les traités, tandis que la main gauche est celle du parjure, de la trahison et des fraudes (1). Par exemple — pour ne citer qu'un fait juridique parmi tant d'autres — l'union des mains droites fait le mariage consacré par la loi et les enfants qui en naissent, eux seuls, sont légitimes; quant au mariage conclu « de la main gauche », il constitue une union clandestine et irrégulière, dont ne peuvent naître que des bâtards (2). C'est que la notion du « droit », confrontée avec celle du « gauche », a dès l'origine et avant même sans doute d'être appliquée à l'un des côtés du corps, exprimé « l'idée d'une force qui va droit à son but par des voies normales et sûres, par opposition à ce qui est tortueux, oblique et manqué (3) ». C'est donc en définitive que la droite par sa rectitude même est conforme à la norme qui s'impose, tandis que la gauche est perverse et contraire à l'ordre.

Résumant toutes les constatations de son enquête, Hertz conclut : « Ainsi, d'un bout à l'autre du monde humain, dans les lieux sacrés où le fidèle rencontre son dieu, comme dans les lieux maudits où se nouent les pactes diaboliques, sur le trône comme à la barre du témoin, sur le champ de bataille et dans l'atelier paisible du tisserand, partout une loi immuable règle les attributions des deux mains. Pas plus que le profane ne peut se mêler au sacré, la gauche ne doit empiéter sur la droite. L'activité prépondérante de la mauvaise main ne saurait être qu'illégitime ou exceptionnelle, car c'en serait fait de l'homme et de tout, si le profane pouvait jamais prévaloir sur le sacré et la mort sur la vie. La suprématie de la main droite est à la fois un effet et une condition nécessaire de l'ordre qui régit et conserve la bonne création (4) ».

(1) Cf. PLAUTE, *Persa*, II, 44 : *infirifica laeva*. — En persan, « donner la gauche » veut dire « trahir » : v. PIETET, *Les origines indo-européennes*, III, p. 227.

(2) HERTZ, *op. cit.*, p. 572.

(3) HERTZ, *op. cit.*, p. 564.

(4) HERTZ, *op. cit.*, p. 576.

C'est exactement la conclusion à laquelle nous avons abouti nous-même par une voie différente (1). Il se trouve donc que l'étude comparée des représentations collectives, ayant toute la valeur probante d'une expérimentation, s'accorde avec l'analyse de la doctrine pythagoricienne pour donner une solution identique de l'important problème que pose la prépondérance de la droite sur la gauche. Cette prépondérance, dès lors, s'explique aisément et comme fait et comme idéal, s'il est vrai qu'à l'origine, par suite d'une asymétrie organique, elle existait déjà, du moins à l'état de tendance naturelle, dans le microcosme, et qu'elle existait aussi, depuis toujours, dans le macrocosme, avec la valeur catégoriquement impérative d'une norme divine qui s'imposait à toute la création : la tendance innée à la droiterie, devenue légale en vertu même de sa conformité à la norme et sanctionnée par une consécration religieuse, à eu la faveur de pouvoir bien à l'aise se développer par l'exercice et se transmettre par l'hérédité en se renforçant de génération en génération, alors que la tendance à la gaucherie, chaque fois qu'elle apparaissait, était justement abhorrée en tant qu'inversion pathologique et impitoyablement réprimée comme étant illégale.

Il est surprenant qu'après avoir reconnu combien la question de la droiterie et de la gaucherie dépasse les limites de l'organisme humain par le sens et la portée de l'idéal qu'elle révèle, Hertz ait cru devoir, faute d'une explication meilleure, se résigner finalement à voir dans la structure même de l'organisme (2) la cause déterminante qui a fait assigner à la droite plutôt qu'à la gauche le privilège du rang, de la dignité et des droits : « Une asymétrie corporelle presque insignifiante suffit, dit-il, à diriger dans un sens et dans l'autre des représentations contraires déjà toutes formées (3) ». Ainsi la droite et la gauche, indifférentes par nature à l'idéal qu'elles expriment, ne tiendraient leur caractère sacré ou

(1) V. plus haut, p. 459-460.

(2) HERTZ, *op. cit.*, p. 577.

(3) HERTZ, *op. cit.*, p. 578.

profane, leur valeur représentative du Bien ou du Mal que d'une particularité, sinon fortuite, du moins toute adventice et de minime importance, qui gît obscurément dans le corps humain et qui n'a rien de commun avec le sentiment religieux ! N'est-ce pas, après l'avoir invoqué, répudier le témoignage formel de la « conscience collective » qui voit dans ce caractère et dans cette valeur des propriétés inhérentes à l'essence même de la droite et de la gauche ? Ce n'est pas tout. Puisqu'à la droite s'attache, avec l'idée du Bien, celle d'une obligation morale, et à la gauche, avec l'idée du Mal, celle d'un interdit, n'est-ce pas aussi faire résider en l'homme et, qui pis est, en son corps, la raison déterminante de la différenciation du Bien et du Mal, la cause fixatrice de l'obligation et de l'interdit et en fin de compte le fondement même de la loi morale ? La conscience unanime des peuples atteste que l'homme n'est pas à lui-même sa propre loi et qu'il est assujéti corps et âme à un ordre établi par une autorité distincte de lui et supérieure à lui.

Nous pensons avec Hertz, mais pour des raisons autres que les siennes (1), que les lois de l'orientation religieuse,

(1) Aux partisans de la théorie basée sur les lois de l'orientation religieuse (v. VON MEYER, *op. cit.*, p. 27 sqq., et JACOBS, *op. cit.*, p. 33 sqq.), Hertz oppose d'abord une raison de principe : « 1. monde extérieur, déclare-t-il (*op. cit.*, p. 577), enrichit et précise les notions religieuses, issues du fond de la conscience collective, mais il ne les crée point. » Cette raison, nous devons l'examiner, pour autant qu'elle intéresse notre thèse. Quant aux « faits contraires, d'une portée décisive », qu'il leur objecte aussi, nous n'avons, pour notre part, à en retenir qu'un seul, à savoir que, si les représentations solaires jouaient le rôle qu'on leur attribue, la droite et la gauche devraient être interverties chez les peuples de l'hémisphère austral ; or la droite des Maoris coïncide avec la nôtre (*ibid.*). L'argument nous touche et il nous faut y répondre. Mais nous ferons au préalable observer qu'en Nouvelle-Zélande, leur habitat actuel, les Maoris ne peuvent être considérés comme des autochtones : ce sont des immigrants, apparentés comme type humain à la race blanche caucasique (voir DENIKER, *Les races et les peuples de la terre*, 1900, pp. 574 et 578 ; cf. E. PLATTARD, *Les races et l'histoire*, 1924, pp. 483, 559, 565 ; E. GRANGER, *Les races humaines*, Paris, 1924, p. 62).

tout en exprimant une certaine dépendance de l'homme vis-à-vis du monde extérieur, ne suffisent pas à expliquer d'une façon satisfaisante le problème que pose la différenciation de la droite et de la gauche. C'est un fait constant que, dans ses prières et ses cérémonies, le fidèle regarde vers l'Orient, comme vers la source d'où, avec le soleil qui monte, la vie se répand sur terre; au reste, dans les diverses religions, la plupart des édifices sacrés sont orientés au Levant. « Cette direction fixe étant donnée, les parties du corps se répartissent d'elles-mêmes entre les points cardinaux; l'Ouest se trouve derrière, le Sud à droite et le Nord à gauche. Dès lors, les caractères des régions célestes rejaillissent sur le corps humain : le plein soleil du Midi illumine notre côté droit, tandis que l'ombre sinistre du Nord se projette sur notre gauche. Le spectacle de la nature, le contraste du jour et de la nuit, de la chaleur et du froid auraient appris à l'homme à reconnaître et à opposer sa droite et sa gauche (1) ».

Les déterminations dont l'espace est l'objet sont-elles réellement antérieures à celles qui ont pour matière notre corps (2) ? C'est une conjecture que l'étymologie des mots désignant la droite et la gauche semble autoriser, mais qui n'a pas d'autre fondement. La question d'ailleurs importe assez peu; ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

Sans aucun doute, il importe davantage de ne pas confondre les notions religieuses issues du fond de la conscience et les données fournies par la perception du monde extérieur. Elles ont constitué, les unes dans la religion proprement dite, les autres dans la mythologie, deux ordres d'idées tout

(1) HERTZ, *op. cit.*, p. 577.

(2) Hertz semble en douter, p. 577, après l'avoir admis, p. 564, où il écrit : « Rien n'autorise à affirmer que l'ancien nom indo-européen de la droite ait eu d'abord un sens exclusivement physique, et pour les noms de formation plus récente, comme notre mot *droit*, avant d'être appliqués à l'un des côtés du corps, ils ont exprimé l'idée d'une force qui va droit à son but par des voies sûres par opposition à ce qui est tortueux, oblique et mal gué. »

différents, souvent même contradictoires (1) : les premiers penseurs grecs s'aperçurent de cette contradiction entre la mythologie et le sentiment religieux et traitèrent sévèrement les récits mythologiques qui révoltaient leur instinct moral (2). Toutefois cet antagonisme final ne dut pas être originel; les deux ordres d'idées, tout en restant distincts, étaient par destination faits pour se concilier, puisque la mythologie n'est que la forme plastique dont le sentiment religieux constitue comme la substance et la matière. C'est évidemment le sens interne qui fait la discrimination du bien et du mal, de l'obligation et de l'interdit. Mais c'est la perception extérieure qui constate l'ordre universel et, en le constatant, établit le rapport entre l'homme et sa norme naturelle. Ainsi les deux facultés, chacune à part dans son rôle, collaborent naturellement de concert à la réalisation de l'idéal qui s'impose à l'homme. Plus l'une observe et s'éclaire du dehors, mieux l'autre, du dedans, discerne et juge en connaissance de cause et mieux aussi, par conséquent, l'homme est à même de réaliser en lui l'idéal. On a dit que la religion à l'origine fut « la science naissante » et qu'elle est devenue ensuite « l'ennemie même de la science » (3). Il serait plus exact de dire que la religion dès l'origine avait déjà la science naissante pour compagne, qu'elle est restée son amie et ne saurait devenir son ennemie que par suite d'un malentendu.

(1) Ce point a été développé avec beaucoup de force par Max Muller dans son ouvrage sur la *Science du langage*, *Nouv. Leç.*, t. II, p. 147 sqq. Cf. le beau livre de GIRARD, *Le sentiment religieux chez les Grecs d'Homère à Eschyle*, 1859.

(2) Pythagore, Xénophane, Thalès, Empédocle essayèrent de déraciner les vieilles légendes en accusant d'imposture Homère et Hésiode (v. XÉNOPHANE ap. SECT. EMP., *adv. Math.*, I, 289, 9, 193; HÉRACLITE, ap. DIOG. LAËRCE, 9, 1, 2; cf. DIOG. LAËRCE, 8, 10, 21). — Les textes ne manquent pas, qui indiquent une conception toute morale de la divinité chez les Anciens : cf. ESCH., *Frâgm.*, 330; SOPH., *El.*, 168; *Ajax*, 127; EURIP., *Ion*, 448 / *Héracl.*, 1341; *fragm.*, 294. NAÛCK (*si hui te hōmōiōi alogphōi, ois alogi hui*); PINO., *Olymp.*, I, 64; 9, 28; *Pyth.*, I, 41. — Chez HOMÈRE, cf. par ex. II., IX, 510-512; XXIV, 527 sqq.; *Od.*, XIV, 443-445.

(3) Ces paroles sont de GUYAU, *De l'origine des religions* (dans *Revue philosophique*, 1879, pp. 583 et 584).

Or la pratique de l'orientation n'a pu avoir pour but d'informer la conscience sur l'ordre qui régit le monde extérieur. Elle en est incapable, d'abord pour cette raison bien simple que les notions d'ordre, fournies par elle, sont relatives au sujet qui observe, au lieu d'être, comme il se devrait, relatives à l'objet de l'observation. L'objet de l'observation, c'est le soleil qui se lève; le sujet qui observe, c'est le fidèle tourné vers l'Orient : dans ces conditions, le Sud se présente comme la droite et le Nord comme la gauche, non pas du soleil levant, qui doit pourtant fournir la norme, mais du fidèle, qui précisément la cherche. Au reste, ce n'est ni au Sud sur sa droite, ni au Nord sur sa gauche que le fidèle a égard; il ne regarde, il ne considère que le Levant, en face de lui : dans cette attitude, il ne songe même pas à distinguer la droite de la gauche, encore moins à discerner ce qui peut leur conférer un caractère normal ou anormal. Il ne les distinguera l'une de l'autre qu'en voyant le soleil monter vers le Sud à sa droite, et non vers le Nord à sa gauche, c'est-à-dire en observant la direction d'un mouvement dont il vient de repérer le point de départ. Mais dès ce moment cesse le rite proprement dit d'adoration face au Levant, et déjà se trouve fixé dans son ensemble, pour ne plus varier, le système des divisions de l'espace auquel ce rite a donné naissance. La constitution d'un système de repérage, voilà en somme le résultat auquel a abouti la pratique de l'orientation rituelle. Des repères, tout relatifs à l'observateur, ne peuvent par eux-mêmes révéler la loi qui régit les phénomènes mouvants du monde extérieur; ils ne sont qu'un moyen d'observation pour dégager cette loi.

En revanche, les conditions dans lesquelles s'exerce l'art augural permettent d'obtenir une connaissance vraiment objective et adéquate de l'ordre établi par la nature. De l'Orient où il apparaît à l'Occident où il disparaît, le soleil définit dans le ciel une région, pour nous la région méridionale, qui, étant le champ de son évolution visible, est devenu le temple de l'observation rituelle. Pour observer le cours de l'astre, l'homme se tournera par conséquent vers la région

méridionale et alors il aura le Levant à sa gauche, le Couchant à sa droite. Mais le Levant sera la droite, le Couchant sera la gauche du temple ou, plus exactement, du mouvement considéré dans le plan de son évolution au-dessus de l'horizon, et cette fois la droite et la gauche, en tant que repères, ont trait à l'objet observé, non plus au sujet qui observe. De la sorte se trouve constitué un nouveau système de repérage, tout à fait distinct de celui qui dérive de l'orientation face au Levant, et spécialement réservé à l'observation de la norme solaire dans un espace bien défini du ciel (1). Dans ce vaste espace, en forme d'hémicycle, où des repères au Levant, au Midi et au Couchant jalonnent sa marche, le soleil, en qualité d'envoyé divin, trace pour ses contemplateurs une voie sacrée idéale, dont le sens ne varie jamais et qui s'impose à tous comme étant régulatrice de la vie sur terre : la voie qu'il suit est celle qu'il faut suivre, le sens dans lequel il va est celui dans lequel il faut aller. Or, c'est de sa droite divine qu'il fait procéder le mouvement et, avec le mouvement, la vie; c'est vers sa droite qu'il tend à tous moments et continuellement dans sa marche circulaire; c'est constamment sa droite qu'il présente aux regards de ses fidèles dans le temple où il les visite et donc par sa droite qu'il répand sur eux ses faveurs. Quant aux fidèles, c'est vers leur droite qu'ils le voient venir et sur leur droite aussi qu'ils reçoivent ses faveurs. Ainsi les lois du mouvement diurne, connues par l'observation rituelle, justifient la préé-

(1) Il n'y a donc aucune contradiction, mais il importe de faire une distinction très nette entre le système de délimitation du temple, destiné tout spécialement à l'observation augurale, et le système des divisions de l'espace, par orientation, destiné à un usage plus général, dont nous avons montré l'économie au chap. III, dans celui-ci le Sud représentant la droite et le Nord la gauche, tandis que dans celui-là l'Est représente la droite et l'Ouest la gauche. C'est sous réserve de cette distinction que paraît devoir être admise l'interprétation donnée par une scholie ancienne au v. 239 du XII^e chant de l'*Illiade*, où il s'agit précisément d'observation augurale : δύο διαστάσεις οἶδεν Ὀμηρος κλισίας, ἀνατολήν καὶ δύσιν καὶ δεξιὰ μὲν τὰ πρὸς ἀνατολῆς, ἀριστερὰ δὲ τὰ πρὸς δυσμῶν λέγει (Voir chap. III, *Syst. d'orientation*, p. 224 et suiv.).

minence de la droite et il est conforme à l'ordre établi par la nature que la tendance à droite soit la norme du Bien.

Mais, dira-t-on, si le mouvement diurne tend vers la droite dans l'hémisphère boréal, il tend vers la gauche dans l'hémisphère austral. Les critères du Bien et du Mal varieraient donc au point de se contredire d'un hémisphère à l'autre : vérité au-deçà de l'équateur, erreur au-delà ! Comment dès lors justifier le caractère d'universalité inhérent à la loi morale ?

Point n'est besoin d'éluder cette objection, en alléguant que la norme relative à l'hémisphère boréal et valable seulement pour cet hémisphère, a pu être formulée à l'origine, puis traditionnellement maintenue comme une vérité absolue, d'une portée universelle, parce que le monde connu, voire soupçonné des Anciens, était probablement restreint à l'hémisphère que nous habitons.

Il y a une meilleure réponse à faire, et les Pythagoriciens (il s'agit ici, ne l'oublions pas, d'une tradition pythagoricienne) y ont pourvu avec une hauteur de vues remarquable et une objectivité vraiment scientifique. Nous avons reconnu en effet (1), par l'analyse de leur doctrine, que pour eux l'opposition des tendances, l'une à droite, l'autre à gauche, dans le mouvement diurne, n'est qu'une pure apparence, toute relative à des lieux d'observation dont les points de vue sont opposés, mais qu'elle n'existe absolument pas dans la réalité observée. Le plan de l'Équateur céleste, circonscrit par le soleil, est comparable à une immense roue qui tourne autour de l'axe des pôles. Les uns — dans l'hémisphère boréal — la voient tourner à droite ; les autres — dans l'hémisphère austral — la voient tourner à gauche. La roue pourtant tourne dans un sens unique, et ce n'est, vue de droite ou vue de gauche, qu'une seule et même réalité, animée d'un seul et même mouvement. Il n'y a par conséquent, il ne peut y avoir, pour tous les hommes également, pour ceux de l'hémisphère austral aussi bien que pour ceux de l'hémisphère

(1) Voir plus haut, page 424.

boréal, qu'un seul et même ordre naturel, et par conséquent aussi un seul et même Bien, un seul et même Mal. Le sens unique dans lequel tourne la grande roue céleste et qui s'impose comme norme commune à tous les hommes où qu'ils soient, est représenté sur le plan de l'horizon terrestre par une direction qui, sans dévier le moindrement, tend en droite ligne du Levant au Couchant ; mais le mouvement des errants qui vont à l'encontre de ce sens, du Couchant au Levant, et qui biaisent, tantôt vers le Nord, tantôt vers le Sud, représente pour l'un et pour l'autre hémisphère une tendance spécifiquement anormale.

Suivre la voie droite, dans le sens conforme à l'ordre naturel, voilà le Bien, également obligatoire pour tous ; aller à l'encontre de l'ordre naturel, par des voies obliques et tortueuses, voilà le Mal, également interdit à tous. Ainsi, un et identique sous toutes les latitudes, l'ordre moral que l'homme doit réaliser en lui est à l'image de l'ordre divin qui préside à la vie universelle, et la loi morale n'est autre chose que la loi de la vie, sous sa forme la plus noble et la plus élevée.

Rennes, 28 mars 1942.